PASSION

MAGAZINE

NOVEMBRE 2026
N°9

La passion nous relie

CRISTIANO RONALDO
À Cannes, le souvenir d'Helena

TONIO DESCANVELLE
Le cinéma, au fil des rencontres

CYRIELLE CLAIR
Retrouver son âme d'enfant

GUILLAUME
Mon Tailleur L'élégance du cœur

BRIAN SCOTT BAGLEY
L'éclat du Crazy Horse

MOHAMMED SAÏD ZERBOUH
Tanger, le cinéma en partage

ALIX FERRARIS
Le cinéma d'une rive à l'autre

FRANCESCO MITRANO

L'ÉLÉGANCE AU GALOP

Monaco, le polo et l'art de rassembler

UN MAGAZINE SUR LES ÉMOTIONS, PAS SUR LE BRUIT.

OURS

L’équipe

Helena Mora

Fondatrice, directrice de la publication et rédactrice en chef

Samira Maggio

Direction éditoriale et artistique
Le regard de Samira

Michel Soyer

Arts et soirées

Phil de Rodrigue

Dessins et illustrations · Crayons sans filtre

Aita Mery Beye

Chargée de la communication

Maquette réalisée par

CM Agency

Contact

Site · passion-mag.com

Suivez Passion Magazine

Instagram

TikTok

ÉDITO

Ce qui reste en nous



Il arrive qu’une rencontre dure quelques heures et nous accompagne pendant des années.

On oublie la date, les mots exacts. Mais on garde la chaleur d’une voix, un rire partagé, une confidence reçue. On se souvient de ce moment où la conversation est devenue simple, où l’on s’est senti compris. Quelque chose de l’autre nous a touchés et demeure en nous.

C’est cette part humaine que nous cherchons à rencontrer dans Passion Magazine.

Derrière un artiste, un créateur, un homme de projets, il y a une vie que l’on connaît peu. Des joies, des blessures, des personnes qui ont compté. Il y a ce qui fait avancer, ce qui fragilise, ce que l’on espère encore. Toute une histoire intérieure qui se laisse parfois entrevoir dans un regard ou dans quelques mots.

L’âme humaine se raconte aussi à travers les œuvres. Un personnage nous bouleverse parce que nous reconnaissons sa solitude. Une voix sur scène réveille un amour ancien. Un film nous rapproche d’une existence très différente de la nôtre. Pendant un instant, nous ressentons quelque chose ensemble.

Faire ce magazine, pour nous, c’est prendre soin de ces instants. Écouter assez longtemps pour qu’un souvenir revienne, laisser une personne raconter ce qui compte pour elle, puis chercher les mots qui respecteront ce qu’elle nous a confié.

Dans ce numéro, les rencontres côtoient les souvenirs, les passions et l’amitié. Francesco Mitrano, notre invité d’honneur, nous ramène en Toscane, là où a commencé son histoire avec les chevaux. Helena ouvre sa Boîte à souvenirs sur César. Avec Tonio Descanvelle, les souvenirs de Tchéky Karyo reviennent autour d’un café. Dans l’atelier de Guillaume Le Ouay, les tissus réveillent des souvenirs d’enfance.

De Paris à Tanger, Alix Ferraris et Mohammed Saïd Zerbouh nous parlent d’un cinéma qui relie les deux rives. Benoît Daynes et Ingrid Hoffmann racontent les rencontres qui comptent dans leur travail de photographe. Brian Scott Bagley nous fait entrer dans l’univers du Crazy Horse, et chez Cyrielle Clair, la conversation autour de son premier livre de contes nous ramène à l’enfant qu’on garde en soi. Nous y suivons toujours le même désir : découvrir l’être qui donne vie à ce qu’il fait.

« Un magazine sur les émotions, pas sur le bruit. » Cette conviction nous accompagne. Elle nous rappelle pourquoi nous aimons raconter et pourquoi chaque rencontre mérite notre attention.

Nous espérons que vous trouverez dans ces pages un peu de vous-mêmes, peut-être une émotion familière, peut-être une façon nouvelle de regarder quelqu’un.

Dans chaque histoire, il reste toujours une âme.

Helena Mora

Samira Maggio

Un magazine sur les émotions, pas sur le bruit.

Rencontrer. Écouter. Transmettre.

01 / PASSION N°9

Monaco et l’art de transmettre

Le polo, les chevaux et le geste du tailleur



Francesco Mitrano

Invité d’honneur



De Tissa à Monaco

Le cheval comme héritage



Guillaume Le Ouay

L’élégance du cœur

Francesco Mitrano 9–16
L’élégance au galop

De Tissa à Monaco 17–19
Le cheval comme héritage

Un match de polo très spécial 20–21
Le polo, vu avec humour

Crayons sans filtre 22–24
Monaco, nous voilà !

Guillaume Le Ouay 25–35
L’élégance du cœur

The New Look 36–37
Des années sombres aux années de gloire

02 / PASSION N°9

Cinéma, de Paris à Tanger

Des parcours singuliers et un cinéma qui relie les deux rives



Tonio Descanvelle
Une rencontre en héritage



Lorenzo Cicolella
Le cœur d'un battant



Souley Dahmouch
Entre racines, cinéma et ambitions

Les deux rives du cinéma



Alix Ferraris
Le cinéma, d'une rive à l'autre



Mohammed Saïd Zerbouh
14e édition du Tangier Film Festival

Tonio Descanvelle 38–46
Une rencontre en héritage

Lorenzo Cicolella 47–52
Le cœur d'un battant

Souley Dahmouch 53–60
Entre racines, cinéma et ambitions

Les Misérables 61–63
La dernière adaptation du roman de Victor Hugo

Alix Ferraris 64–69
Le cinéma, d'une rive à l'autre

Mohammed Saïd Zerbouh 70–76
Tanger, le cinéma en partage

03 / PASSION N°9

Sur scène et derrière l’objectif

La voix, le portrait et le regard du dessinateur



Aurélien Ventura

La scène pour langage



Ingrid Hoffmann

La rencontre avant l’image



Benoît Daynes

Les rencontres qui restent



Brian Scott Bagley

L’éclat du Crazy Horse

Benoît Daynes 77–83
Les rencontres qui restent

Brian Scott Bagley 84–89
L’éclat du Crazy Horse

Aurélien Ventura 90–94
La scène pour langage

Alexis Marquis 95–102
Mabeo Music et Solanima

Queen Budapest 103–104
Génération Didi et le mot de Didi

Ingrid Hoffmann 105–111
La rencontre avant l’image

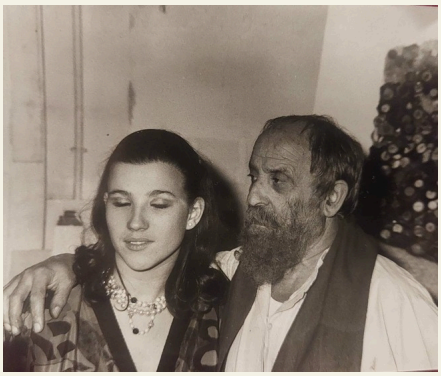
04 / PASSION N°9

Les histoires qui restent

Une rencontre, une photographie, un souvenir qui revient

La boîte à souvenirs

ARCHIVES D'HELENA MORA



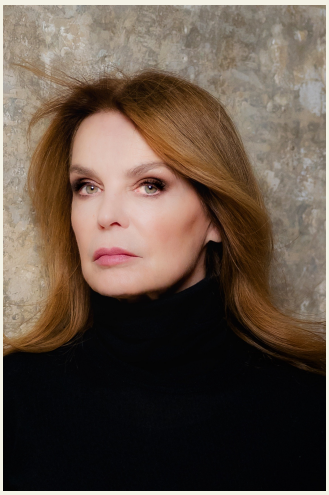
Helena et César



Helena et Julio Iglesias



Helena et Cristiano Ronaldo



Cyrielle Clair
Retrouver l'enfant en soi



Phil de Rodrigue
Dessins et illustrations
Photo © Guillaume Burgelin



Michel Soyer
Illustration de Phil de Rodrigue

Arts et soirées 112–113
La chronique de Michel Soyer

Cyrielle Clair 114–121
Retrouver l'enfant en soi

La jeunesse se rebelle 122–125
Tribune d'Helena Mora

La Servante de Palaiseau 126–129
Une histoire transmise

Ces nuits à l'écouter 130–131
Le regard de Samira

Avé César 132–136
Une amitié au-delà des apparences

Julio Iglesias 137·139
La solitude de l·idole

Cristiano Ronaldo 140·143
Un après-midi à Cannes

INVITÉ D’HONNEUR / LE REGARD DE SAMIRA

Francesco Mitrano,
l’élégance au galop

L’élégance au-delà des apparences



Portrait de couverture du numéro 9

J’ai toujours pensé que pour comprendre une personne, il fallait regarder un peu plus loin que son parcours, ses réussites ou les fonctions qu’elle occupe.

Parce que derrière chaque histoire, il y a des racines, une enfance, des rencontres et souvent des choses beaucoup plus simples que ce que l’on imagine.

Francesco Mitrano, c’est bien sûr Monaco, le polo, les tournois et cet univers où l’élégance semble aller de soi.

Mais moi, ce qui m’intéresse, c’est l’homme.

Celui qui a grandi au domaine familial de San Giusto, à Gaiole in Chianti, en Toscane, entouré de chevaux. Bien avant de présider une fédération, Francesco était un enfant passionné d’équitation. Il monte très jeune en compétition, commence par le saut d’obstacles, puis découvre le polo.

Je trouve important de revenir à ces premières années. Parce qu’on ne se construit pas uniquement à travers ce que l’on devient. On se construit aussi avec ce que l’on a reçu, ce que l’on a aimé et ce que l’on a gardé de son enfance.

FRANCESCO MITRANO / INVITÉ D’HONNEUR

L’enfance et la transmission

Et chez Francesco, le cheval n’est pas simplement un sport ou un univers professionnel. C’est une présence qui accompagne son histoire depuis ses premières années.

Ce qui m’a particulièrement touchée dans son parcours, c’est cette envie de ne pas garder sa passion pour lui.

À Monaco, il aurait pu se contenter d’organiser de beaux événements et de développer le polo dans un cadre prestigieux. En 2012, il s’installe à Monaco et y fonde le Monte-Carlo Polo Club. Un jour, en passant place du Casino, il imagine y faire défiler des chevaux. Il organise la parade et réunit seize chevaux et leurs cavaliers.

Mais il a aussi participé à la création d’une école, ouvert cette discipline à des débutants, à des femmes, à des hommes, à des enfants qui n’auraient peut-être jamais imaginé pouvoir monter sur un terrain de polo. Au complexe sportif du Devens, à Beausoleil, les débutants pouvaient trouver une monture, apprendre les premiers gestes et revenir s’entraîner.

Et ça, pour moi, ce n’est pas un détail.

Parce qu’il y a une différence entre réussir quelque chose et donner aux autres la possibilité d’y accéder.

J’ai également été sensible à la place qu’il accorde aux rencontres. Au fil des tournois, des voyages et des années, il a construit des liens qui dépassent les frontières. Aux Émirats, tout a commencé par une invitation à jouer au début des années 1990. Il y est retourné au fil des années, notamment à Dubaï, où il a participé à l’organisation d’un match à la clôture de l’Expo 2020.



Photographie équestre

FRANCESCO MITRANO / INVITÉ D'HONNEUR

Les rencontres et l'engagement

L'Italie, Monaco, les Émirats, le Maroc… Derrière ces destinations, il y a des hommes, des femmes, des équipes et des histoires humaines.

Et puis il y a cette autre dimension, celle des événements organisés au profit d'associations et de fondations. Dès le premier tournoi, en 2013, le dîner de clôture a été organisé au profit d'Écoute Cancer Réconfort. D'autres associations et fondations ont ensuite été soutenues au fil des éditions.

Je suis particulièrement sensible à ces engagements, parce que je crois profondément qu'une réussite prend encore plus de sens lorsqu'elle permet aussi de faire quelque chose pour les autres.

Quand je pense à Francesco, je reviens à des gestes très concrets. Faire une place aux débutants, réunir des équipes, profiter d'un tournoi pour soutenir une association. C'est dans ces initiatives que je retrouve l'homme derrière ses responsabilités.

Ce que je retiens de son parcours, c'est cette continuité entre le petit garçon qui grandissait auprès des chevaux en Italie et l'homme qui, aujourd'hui, continue à faire vivre cette passion en réunissant des personnes autour de lui.

Et au-delà de son parcours, j'ai apprécié dans nos échanges une chaleur humaine, une simplicité qui m'ont donné envie de découvrir davantage l'homme derrière ses responsabilités.

Je crois que la véritable élégance ne se mesure ni à un titre, ni à une fonction, ni à un environnement.

Elle se retrouve aussi dans la manière de considérer les autres, de partager ce que l'on aime et de ne pas oublier d'où l'on vient.



Halloween Cup · PGH La Palmeraie Polo Club

C'est ce Francesco-là que j'avais envie de mettre à l'honneur.

Samira Maggio

FRANCESCO MITRANO / ENTRETIEN PASSION MAGAZINE

Francesco Mitrano, l’élégance au galop

Entretien Passion Magazine

Francesco Mitrano a commencé le saut d’obstacles à cinq ans, en Italie. Des années plus tard, il prenait un hélicoptère pour chercher, aux portes de Monaco, un terrain où organiser un tournoi de polo. Dans cet entretien, il revient sur cette aventure, sur le lien entre le cavalier et son cheval et sur l’école qu’il aimerait ouvrir du côté de Nice.

Helena — Tu as grandi en Toscane, entouré de chevaux. Comment cette passion est-elle née ?

Francesco — Mon père aimait beaucoup l’équitation. J’avais cinq ans quand il m’a présenté à l’école des carabiniers, en Italie. J’ai commencé par le saut d’obstacles. J’avais déjà beaucoup d’expérience à cheval quand on m’a proposé d’essayer le polo. J’ai dit d’accord et, dès que j’ai essayé, j’ai eu envie de continuer. J’ai joué sur la neige et je suis allé prendre des cours en Argentine, à Pilar, près de Buenos Aires.

Helena — À quel moment as-tu eu envie de créer quelque chose autour du polo ?

Francesco — Vers 2006 ou 2007, à Florence, on a créé le Florence Polo Club avec des amis. La logistique était compliquée, mais on l’a fait. J’ai aussi créé un lieu où les joueurs et les membres du club pouvaient se retrouver pour parler de polo. En 2012, je me suis installé à Monaco. Je me suis dit que si on pouvait y organiser un Grand Prix, on pouvait imaginer un événement de polo. J’ai même pris un hélicoptère pour repérer les endroits où on pourrait jouer. Il fallait trouver un terrain tout près de la Principauté. J’en ai trouvé un à Beausoleil. C’était un terrain de football. Quand j’ai présenté le projet, tout le monde pensait que j’étais complètement fou.

Helena — Tu as misé sur l’arena polo, avec un terrain plus petit. Qu’est-ce qui t’intéressait dans ce format ?

Francesco — Le spectateur est plus près. Il voit mieux le jeu, il s’enthousiasme davantage. Pour les sponsors aussi, ça change beaucoup de choses. Sur un terrain classique, quand un joueur se trouve de l’autre côté, on distingue à peine ce qui est écrit sur son maillot. Sur un terrain plus petit, on le voit. Ça m’a aidé à gagner la confiance de partenaires comme Cartier.

Helena — De la première édition, en 2013, quelle image te revient ?

Francesco — Les chevaux sur la place du Casino. J’avais parlé avec la Société des Bains de Mer et j’avais obtenu l’autorisation d’y organiser une parade. L’événement a eu beaucoup d’écho dans la presse. Ce qui m’a marqué au fil des éditions, c’est de voir les gens se passionner pour le jeu. Certaines années, il y avait plus de cinq cents personnes autour du terrain.

FRANCESCO MITRANO / ENTRETIEN PASSION MAGAZINE

Le jeu et la transmission

Helena — Si tu devais faire découvrir le polo à quelqu'un qui n'en a jamais vu, qu'aimerais-tu lui montrer en premier ?

Francesco — Le rapport entre le cavalier et le cheval. C'est un sport ancien, qui a servi à l'entraînement des militaires. Quand tu joues, il faut beaucoup de concentration et une coordination très forte avec ton cheval. À force de jouer ensemble, il sait déjà ce qu'il doit faire pour t'aider. C'est ce que j'aime dans ce sport. Sans ce lien, c'est impossible de jouer.

Helena — Y a-t-il eu une rencontre qui t'a donné envie de t'engager davantage ?

Francesco — Un ancien président de la Fédération internationale, qui est un ami de la famille, m'a encouragé à continuer. Et puis je pense aux enfants qui ont commencé avec nous en 2013. Ils ont grandi. Certains me suivent encore aujourd'hui et voudraient que je continue. L'idée de créer une école vient aussi de là.

Helena — Quelles valeurs du polo te tiennent particulièrement à cœur ?

Francesco — La discipline et le respect. Quand on apprend un sport, on apprend une façon de se comporter. Le respect, ça compte sur le terrain et dans la vie.

Helena — Le polo est souvent perçu comme un sport d'élite. Qu'aimerais-tu faire découvrir à ceux qui n'en connaissent que le prestige ?

Francesco — Ça demande des moyens. Il faut plusieurs chevaux pour jouer, des personnes pour s'en occuper tous les jours et toute une organisation derrière. Je rencontre aussi des gens qui ont un véritable amour du polo et très peu de moyens pour le pratiquer. Ce sont des gens que j'ai envie de soutenir.

FRANCESCO MITRANO / ENTRETIEN PASSION MAGAZINE

Une école et un gala solidaire

Helena — Tu avais déjà créé une école de polo à Monaco. Aujourd'hui, tu aimerais relancer ce projet du côté de Nice. Qu'est-ce que tu voudrais transmettre aux jeunes qui viendraient y découvrir ce sport ?

Francesco — J'espère pouvoir relancer ce projet à Nice. J'aimerais que davantage de jeunes puissent découvrir le polo, même s'ils ont peu de moyens pour le pratiquer. J'aimerais aussi qu'on puisse proposer ce sport à l'école ou à l'université, comme en Angleterre ou aux États-Unis.

Helena — Tu imagines aussi que le polo puisse donner à des jeunes qui traversent une période difficile quelque chose à quoi s'accrocher ?

Francesco — Oui, bien sûr. « Faire du bien », c'est exactement le mot.

Helena — Quels sont les temps forts prévus pour le rendez-vous de décembre sur la Côte d'Azur ?

Francesco — On prévoit une conférence de presse l'après-midi du 18 décembre, puis les matchs les 19 et 20 décembre.

Helena — Quelle place aimerais-tu donner à la solidarité lors du gala ? Avec Samira, nous sommes engagées au sein d'EVA POWER, une association qui lutte contre les violences faites aux femmes et accompagne celles qui en sont victimes. C'est une piste qu'on pourrait envisager.

Francesco — Les galas des éditions précédentes ont permis de soutenir des causes à Monaco, notamment autour du handicap. J'aimerais qu'on puisse de nouveau soutenir une association. Que l'aide soit grande ou petite, ce qui compte pour moi, c'est qu'elle existe. Le sport a une force. On peut s'en servir pour faire connaître une cause et aider des gens.

Helena Mora

FRANCESCO MITRANO / INVITÉ D’HONNEUR

La Halloween Cup au Maroc







Halloween Cup PGH — La Palmeraie Polo Club • Maroc

FRANCESCO MITRANO / INVITÉ D’HONNEUR

D’Abou Dhabi à l’Arabie saoudite



Francesco Mitrano avec Massimo Baggi, à Abou Dhabi.





Protocole d’accord entre le Monte-Carlo Polo Club et la Fédération saoudienne de polo.

RÉCIT · MÉMOIRE & TRANSMISSION

DE TISSA À MONACO, le cheval comme héritage

Une histoire de famille et de transmission,
en écho aux pages consacrées au polo.



Tbourida au Maroc · Photographie d’illustration transmise par l’autrice.

Je n’avais pas prévu d’écrire sur Tissa. Puis, au cours d’un échange pour ce numéro de Passion Magazine, Francesco Mitrano m’a indiqué qu’il se trouvait au Maroc pour la Halloween Cup, au PGH La Palmeraie Polo Club. Cette simple évocation a fait revenir les images de mon enfance.

Dès que nous avons raccroché, j’ai commencé à écrire.

Tissa, les chevaux, les journées en famille. Et mon père, dans sa djellaba blanche et son turban, que je revoyais à cheval.

Je ne m’attendais pas à être aussi émue. Pendant quelques instants, j’ai retrouvé le regard de la petite fille que j’étais, heureuse de le suivre des yeux parmi les cavaliers.

Mon père me manque. Mais certains souvenirs me rendent sa présence particulièrement proche. Ce jour-là, il avait suffi de quelques mots sur le Maroc et les chevaux.

C’est avec cette émotion que j’ai eu envie de raconter Tissa et cet héritage familial. Pour laisser une place, dans ces pages, à ce qu’il m’a transmis et que je porte encore aujourd’hui.

Tissa, les souvenirs d’une petite fille

C’était à la fin des années 1980 et au début des années 1990. J’étais encore une enfant lorsque je partais à Tissa, dans la région de Fès, avec mon père et mes oncles.

Nous y passions plusieurs jours. Je me souviens des familles réunies, des tenues traditionnelles, des chevaux que l’on préparait et de cette animation particulière qui accompagnait les rassemblements équestres.

J’aimais être auprès des chevaux, les approcher, m’en occuper à ma manière. Leur stature et leur puissance m’impressionnaient. Je pouvais passer beaucoup de temps à les observer.

Puis venait le moment de regarder les cavaliers.

Les chevaux s’élançaient au galop, les longs fusils se levaient, les détonations retentissaient. Je cherchais mon père du regard. À mes yeux, il était extraordinaire.

Je ne comprenais pas encore toute la portée culturelle de ce qui se déroulait devant moi. Je savais simplement que j’assistais à quelque chose de magnifique.

Et surtout, je m’amusais énormément.

Ces séjours étaient des moments de liberté, de bonheur et de partage familial. Les dates sont parfois devenues incertaines, mais je garde un souvenir très précis de la joie que j’y éprouvais.

Le cheval, un héritage familial

Du côté paternel, le lien avec le cheval remonte à plusieurs générations. Mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père, mes oncles… Cette histoire existait bien avant moi.

Enfant, je n’en mesurais pas la profondeur. Je voyais les hommes de ma famille évoluer auprès des chevaux avec une aisance qui me semblait naturelle. J’observais leurs gestes, leur façon de les approcher, de les préparer et de prendre soin d’eux.

Le cheval était l’animal préféré de mon père. Lorsque je pense à cet univers, son image n’est jamais très loin.

Cet attachement ne se limitait pas aux rassemblements de Tissa. Au Maroc, les chevaux occupaient une place dans notre vie familiale.

Avec les années, j’ai compris combien cette présence avait nourri ma propre sensibilité. Une part de cette transmission s’était faite simplement, dans les moments partagés et les gestes que je regardais accomplir.

Le mot « héritage » est venu plus tard. Il donne aujourd’hui un sens à ces souvenirs.

HÉRITAGE · DE TISSA À MONACO

La Tbourida, une mémoire vivante

Ce que je découvrais enfant à Tissa portait un nom : la Tbourida, également connue sous celui de fantasia.

Réunis en troupes appelées sorbas, les cavaliers exécutent une charge collective qui s'achève par un tir synchronisé. Les costumes traditionnels, les harnachements, le mouvement des chevaux et la détonation finale composent un spectacle saisissant.

Derrière ces quelques instants se trouvent un long apprentissage, une discipline exigeante et un travail de coordination entre les cavaliers et leurs montures.

La transmission tient une place essentielle dans cet art équestre. Les gestes, la préparation, le soin apporté aux chevaux et l'attachement aux traditions se perpétuent au sein des familles et des communautés.

En 2021, la Tbourida a été inscrite sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO.

Cette reconnaissance internationale salue un patrimoine vivant que de nombreuses familles marocaines connaissent d'abord à travers leur propre histoire.

À Tissa, terre de traditions équestres, je l'ai découvert dans la joie des retrouvailles familiales. J'en perçois aujourd'hui davantage la richesse, tout en conservant le plaisir que j'éprouvais alors.

De Tissa à Monaco

Je connaissais déjà le polo pour avoir assisté à des rencontres. En préparant les pages consacrées à Francesco Mitrano, je ne pensais pourtant pas revenir ainsi sur mes propres souvenirs.

Le polo et la Tbourida ont leurs règles, leurs gestes et leurs finalités propres. Le premier est un sport collectif qui demande de la vitesse, de la stratégie et de la précision. La seconde est un art équestre traditionnel fondé sur la maîtrise et la coordination.

Le lien, pour moi, se trouve dans l'attention portée au cheval.

Connaître sa monture, comprendre ses réactions et travailler avec elle demande du temps et de la patience. Cette confiance se construit dans les gestes quotidiens, bien avant les instants que le public admire.

C'est à cela que je suis sensible lorsque je regarde un cavalier : son attention, sa manière de guider le cheval, de l'écouter et de prendre soin de lui.

J'y retrouve quelque chose de ce que j'observais enfant auprès des miens. Une familiarité patiemment acquise, dans laquelle le respect de l'animal avait toute sa place.

De Tissa à Monaco, les paysages et les pratiques changent. Cet attachement au cheval demeure.

Ce que le temps n'a jamais effacé

Ces souvenirs ont trouvé leur place dans ce numéro sans que je l'aie décidé à l'avance. Ils sont revenus au détour d'une conversation, et les mots ont suivi.

En écrivant, j'ai mieux compris ce qui reliait mon amour des chevaux à mon histoire familiale. Il y a les traditions, les voyages, les journées passées auprès des miens. Il y a aussi ce que l'on reçoit enfant et dont on mesure la valeur bien plus tard.

Aujourd'hui, je découvre d'autres parcours, d'autres façons de vivre cette passion. Mais derrière mon attachement au cheval, une image demeure.

Celle d'une petite fille qui regardait son papa monter à cheval, avec des étoiles plein les yeux.

Samira Maggio

Repère documentaire : UNESCO, « La Tbourida », inscription en 2021.



Un match de polo très spécial

Illustration de Phil de Rodrigue

HUMOUR · LES FEMMES ET LE SPORT

Un match de polo très spécial

TEXTE : HELENA MORA · ILLUSTRATION : PHIL DE RODRIGUE

Dans la série dont on a eu l'idée pour le magazine Les Femmes et le Sport, et comme le thème principal se basait sur le tournoi de polo de Monaco, nous avons eu envie, Phil et moi, d'amener un peu d'humour à cet événement.

En m'inspirant de ses Parisiennes, je lui ai alors demandé de me les dessiner au polo. L'idée était de voir surgir, montées sur des chevaux, de jolies femmes un peu superficielles en robes de soirée, casque et stick à la main, qui poursuivraient une petite balle en or griffée.

Pour bien montrer où nous nous trouvions alors, je lui ai demandé de rajouter le prince Albert II, complètement dépassé par ce qu'il voyait.

Le résultat est là, sous vos yeux ! Ces jolies bimbos courent-elles après la balle ou après un riche mari ou futur compagnon milliardaire ?

Helena Mora

CRAYONS SANS FILTRE

Monaco, nous voilà !

Comme nous avons l'habitude de le faire, Sam et moi, dès que j'ai le dessin de Phil de Rodrigue pour notre nouveau numéro, je le lui envoie, parfois même juste crayonné et pas encore fini, histoire de voir et de sentir déjà l'ambiance que nous voulons donner à cette page. Le thème étant le tournoi de polo à Monaco, Phil nous a concocté un savoureux dessin mettant en scène ces dames de la jet-set montées sur des chevaux de polo et courant derrière une petite balle en or griffée. La réponse de Sam ne s'est pas fait attendre. Dotée d'une sacrée dose d'humour, elle m'a envoyé ce message que je vous partage : ce serait dommage qu'il reste uniquement sur ma messagerie WhatsApp. Quant au dessinateur, lorsque je lui ai envoyé l'avis de Samira sur son dessin, il s'est lui-même affublé du titre de « terroriste mondain ».

La réaction de Samira Maggio

Helenaaaaa ! Mais Phil, il faut lui confisquer ses crayons, cet homme est un danger pour les relations diplomatiques ! Francesco nous ouvre les portes du gotha monégasque et Phil nous sort le contrôle technique de toute la bourgeoisie ! Carrosseries refaites, pare-chocs siliconés, lèvres sous haute pression, kilométrages trafiqués… Même Ferrari n'ose pas autant de modifications ! À ce stade, c'est plus un tournoi de polo, c'est le Salon de Genève de la chirurgie esthétique ! Si une cavalière tombe de cheval, faut surtout pas appeler les pompiers, faut appeler le carrossier avec la carte de garantie !

Et nous, deux grandes malades, on publie ça le 15 novembre pour débarquer à Monte-Carlo le 18 décembre, la bouche en cœur, comme si on venait remettre le prix Nobel de la paix !

Toi encore, avec ta blondeur, ton teint clair et ton allure de grande dame, tu vas passer crème ! Mais moi, ma chérie, avec mon teint mat, mes boucles et mes origines marocaines, vu l'ambiance sur les plateaux télé, je vais même pas avoir le temps de sortir mon invitation qu'ils auront déjà installé un plateau CNews devant le casino ! « ÉDITION SPÉCIALE : une Française d'origine marocaine soupçonnée d'avoir organisé un attentat au crayon contre la haute bourgeoisie monégasque ! »

Helena Mora

CRAYONS SANS FILTRE

Le fou rire continue…

Samira Maggio · suite

Et moi devant les caméras : « Wallah, j’ai rien dessiné, c’est Phil ! » Sauf que je suis à la direction éditoriale… donc les preuves, les empreintes et le mobile, tout mène à moi !

Et là, Francesco qui découvre le dessin… Moi, très digne, avec mon plus beau sourire : « Francesco, mamma mia, caro mio ! C’est de la liberté artistique, pas une déclaration de guerre ! Pour les réclamations, Phil reçoit uniquement sur rendez-vous, et moi je ne connais plus personne ! »

Le pire, c’est que Phil sera tranquillement chez lui, en charentaises, à boire son café et à préparer sa prochaine victime pendant que nous, on négociera notre libération avec le Palais princier !

On voulait entrer dans le Bottin mondain, on va finir dans Faites entrer l’accusé ! Et je vois déjà le titre : « Les deux rédactrices, le dessinateur et les airbags de Monte-Carlo : chronique d’un scandale annoncé ! »

Phil entre dans la danse

« Je suis plié en deux, me voilà terroriste mondain. Avec deux beautés comme complices et commanditaires. Monaco, nous voilà ! »

Helena : « Tu es trop mignon. »

Phil : « Bientôt toutes les deux vous serez mes victimes, victimes du dessinateur fou. »

« En tout cas merci pour cette joyeuse réaction qui m’incite à continuer pour le meilleur et pour le rire. »

Helena : « Wallah, comme a dit Sam, mdr, c’est trop d’honneur. »

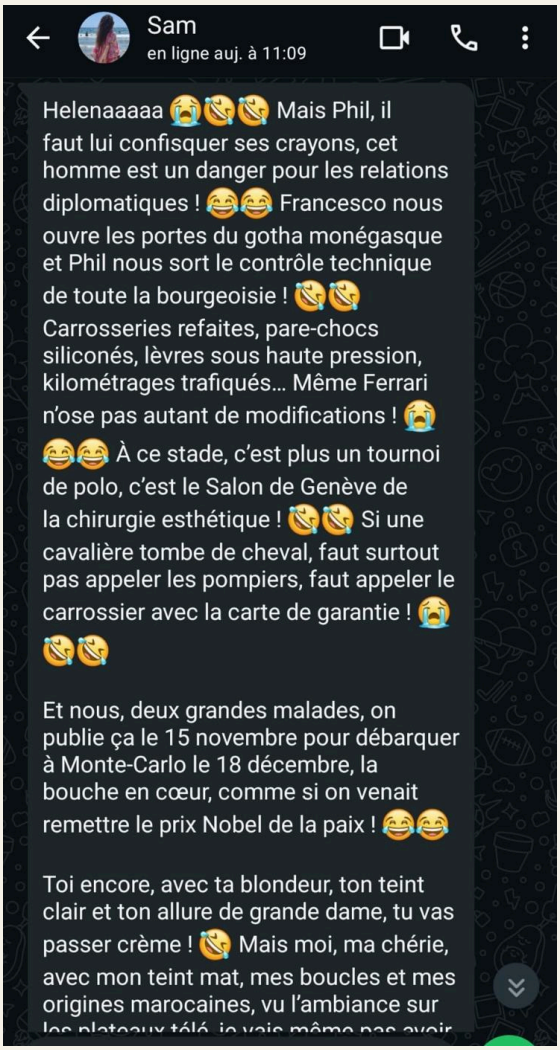
Échanges WhatsApp entre Helena Mora, Samira Maggio et Phil de Rodrigue. Ponctuation harmonisée et émojis retirés pour la lecture imprimée.

CRAYONS SANS FILTRE

Le fou rire, en direct

Samira & Helena

Phil & Helena





Phil de Rodrigue

Découvrez ses dessins et ses illustrations

Instagram : @philderodrigue

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

Guillaume Le Ouay

L’élégance du cœur

LE REGARD DE SAMIRA



En entrant dans l’atelier de Guillaume, je venais découvrir son travail. Je ne pensais pas que cette visite me ramènerait aussi à des souvenirs d’enfance.

Petite, lorsque je partais en vacances au Maroc, j’étais heureuse de retrouver mes trois tantes, stylistes et couturières. Leur atelier faisait partie de ces lieux où j’aimais rester. Elles y confectionnaient des caftans, des takchitas, des tenues pour les mariages et les grandes occasions. Leur atelier et leur boutique existent toujours aujourd’hui. Cet univers appartient à notre histoire familiale.

Je me revois jouer avec les tissus, les poser sur moi, m’en envelopper et imaginer ce que je pourrais porter. J’étais une enfant pleine d’énergie, toujours en mouvement, et je voulais rester auprès d’elles. Alors ma tante me faisait asseoir, me donnait des perles et une aiguille, et me demandait de m’appliquer. Je regardais ses gestes, puis j’essayais à mon tour. J’étais heureuse de participer, d’avoir ma petite place à leurs côtés.

« Chez Guillaume, j’ai retrouvé quelque chose de tout cela. »

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

L’élégance humaine

Je me souviens aussi de leur façon de recevoir. Les clients entraient, elles proposaient à boire, à manger. On travaillait, on échangeait, on prenait le temps. Dans mes souvenirs, les étoffes et les gestes de couture sont inséparables de cette chaleur.

Chez Guillaume, j’ai retrouvé quelque chose de tout cela.

Il m’a ouvert les portes de son atelier avec une simplicité qui m’a immédiatement mise à l’aise. Il m’a montré son travail, ses vestes, ses chemises, sa ligne de vêtements. Je posais énormément de questions. Il prenait le temps de répondre, de m’expliquer, de me faire regarder les détails.

Puis il m’a dit, tout naturellement : « Regarde, Samira, si tu as besoin, tu prends. »

Cette phrase m’a touchée. Il y avait dans cette proposition une générosité spontanée, une envie de faire plaisir. Je retrouvais cette manière d’accueillir que j’avais connue auprès de mes tantes. Dans un atelier que je découvrais, je me sentais bien, avec ce sentiment familier de pouvoir prendre mon temps et être moi-même.

Et Guillaume m’a posé des questions à son tour. Nous avons parlé de nos parcours, de ce que nous avions vécu. Je venais découvrir son univers ; il s’intéressait aussi au mien. Son écoute m’a autant marquée que la patience avec laquelle il m’avait présenté son métier.

Son savoir-faire m’impressionnait. Sa simplicité m’a donné envie de le connaître.

Pour moi, l’élégance se ressent aussi dans ces moments-là. Dans la façon de considérer quelqu’un, de lui laisser une place, de lui accorder son attention. Elle se prolonge dans les paroles, dans les gestes, dans la délicatesse avec laquelle on entre en relation.

C’est cette élégance que j’ai rencontrée chez Guillaume. Au fil de nos échanges, nous avons sympathisé, puis nous sommes devenus amis.

Et notre amitié a déjà son petit sujet de plaisanterie. Guillaume a habillé mon neveu pour le Festival de Cannes. Depuis mai, je dois lui rapporter le costume. À chaque fois, je lui annonce : « Je te le ramène ! » Et lui me répond, en riant : « Tranquille. »

Nous sommes en novembre… Le costume n’a toujours pas retrouvé son atelier.

Nous en rions tous les deux. Et dans ce simple « tranquille », je retrouve sa gentillesse, son humour, cette façon de vous mettre à l’aise qui m’avait touchée dès notre rencontre.

Je garde de cette première visite le souvenir d’un homme attentif et généreux. Et l’émotion d’avoir retrouvé, auprès de lui, un peu de cette chaleur qui a bercé mon enfance.

Guillaume, je te le ramène. Tu as désormais des témoins.

Samira Maggio

STYLE ET SAVOIR-FAIRE

L’élégance en héritage

Guillaume Le Ouay · Mon Tailleur Paris

Entretien Passion Magazine

01 Le goût du vêtement

Soucieux du détail vestimentaire depuis tout petit, j'ai toujours donné beaucoup d'importance à l'élégance. Mon arrière-grand-mère travaillait dans la haute couture chez Lanvin. J'ai aussi été bercé par le style et l'élégance de mon grand-père, d'origine italienne. Cet univers fait ainsi partie de mon histoire familiale. Je suis aussi passionné par les costumes que je pouvais voir au cinéma notamment. Lors d'un séjour à l'étranger, j'ai fait la rencontre de tailleurs d'expérience. Le déclic est venu. C'est ce qui m'a décidé à créer ma marque en 2010 et à me lancer dans le sur-mesure à Paris. Je me suis formé auprès de maîtres-tailleurs internationaux, et aussi en autodidacte dans le domaine de l'entrepreneuriat, qui me passionne également.

02 Une maison à ton image

Je voulais un sur-mesure simple et accessible, où l'on prend le temps d'écouter le client et de lui conseiller ce qui lui va vraiment. La maison s'est construite sur la relation avec nos clients, tous des particuliers, et sur le suivi : un vêtement se retouche, se fait évoluer, et le lien continue après la livraison.

03 Comprendre avant de mesurer

Avant de parler de coupe, je cherche à comprendre la vie de la personne : son métier, l'occasion pour laquelle elle vient, la façon dont elle veut être perçue, ce qu'elle aime ou n'aime pas dans ses vêtements. Je regarde aussi sa posture, sa morphologie et les couleurs qui lui vont bien : nous intégrons d'ailleurs la colorimétrie à notre façon d'accueillir. Un vêtement réussi doit ressembler à celui ou celle qui le porte.

04 Les coulisses du sur-mesure

1. L'échange : besoin, occasion, budget, style.
2. Le choix : étoffe, coupe (veste droite ou croisée, nombre de boutons, type de revers, fentes, pantalon avec ou sans pinces), doublure, finitions.
3. La prise de mesures, faite à l'atelier.
4. La confection : nous réalisons la confection du costume, qui prend entre 5 et 12 semaines en fonction de la période de l'année.
5. L'essayage et les retouches, réalisés ici, rue Casimir Périer.
6. La remise et le suivi.

STYLE ET SAVOIR-FAIRE

L’élégance en héritage

Guillaume Le Ouay · Mon Tailleur Paris

05 Choisir une étoffe

Je pars de l'usage et du besoin du client : un costume porté toute l'année, un costume de cérémonie ou un vêtement pour les beaux jours ne se choisissent pas de la même façon. Ensuite viennent le tombé, le toucher, la résistance au froissage et la couleur. Nous proposons des étoffes des maisons telles que Dormeuil, Loro Piana, Scabal, Drago, Vitale Barberis, Huddersfield et beaucoup d'autres. J'apprécie beaucoup les flanelles pour l'hiver, les mélanges laine, lin et soie, et le lin pour la période estivale.

06 La signature d'un costume

Chaque détail compte. Pour moi, un costume est un ensemble, et surtout l'accumulation de tous les petits détails : la prise de mesures, la coupe, les proportions, la doublure, les boutons, les finitions. La prise de mesures est une étape essentielle. La coupe, elle, se détermine en fonction du souhait du client et de sa morphologie. Aucun détail ne se remarque seul, mais ensemble, ils font la différence entre un vêtement bien fait et un costume qui vous ressemble vraiment. Lors de votre visite, je pourrai vous montrer la prise de mesures.

07 Habiller les femmes aussi

Tout part du besoin, du souhait, du style recherché et de la personnalité de la cliente. Nous nous adaptons à sa morphologie, à son style, à ses envies et à l'usage qu'elle fera du vêtement, pour trouver une allure qui lui ressemble vraiment. Nous réalisons des tailleurs, des vestes, des pantalons et des chemisiers sur mesure.

STYLE ET SAVOIR-FAIRE

L’élégance en héritage

Guillaume Le Ouay · Mon Tailleur Paris

08 Les vêtements des grands moments

Un costume accompagne souvent un moment important de la vie, et c'est ce qui rend ce métier si beau. J'ai été très touché par la mère d'un client, émue aux larmes en découvrant son fils dans son costume de mariage. Il y a aussi les messages et les photos qui arrivent après la cérémonie : une fois le mariage passé, des clients prennent le temps de m'écrire un petit mot personnel pour me remercier. Ces attentions comptent beaucoup pour moi.

09 L'élégance au quotidien

Le costume s'était un peu perdu, mais il revient très fort, notamment avec les jeunes générations, qui s'habillent de plus en plus en costume. L'art sartorial connaît un engouement certain ces dernières années. Mon conseil à quelqu'un qui souhaite porter sa première pièce sur mesure : choisir des pièces intemporelles, ces indémodables de la garde-robe. Il faut aussi qu'il se les approprie : le style et la coupe doivent correspondre à ses envies, à ses besoins, et toujours être en adéquation avec sa personnalité et l'effet qu'il souhaite apporter.

10 Le désir de demain

J'aimerais transmettre ma passion, mon expérience et mon savoir-faire, et continuer à développer mon équipe. Au-delà du vêtement, j'aime que chaque client reparte fier, en confiance, élégant et avec le sourire. C'est une relation durable : j'aime accompagner mes clients sur le long terme.

« Un vêtement réussi doit ressembler à celui ou celle qui le porte. »

Mon Tailleur Paris · 27 rue Casimir Périer, 75007 Paris

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

Le regard du tailleur



La concentration et l’attention au détail, au cœur du travail.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

Entrer dans son univers



L’univers chaleureux de Mon Tailleur Paris.



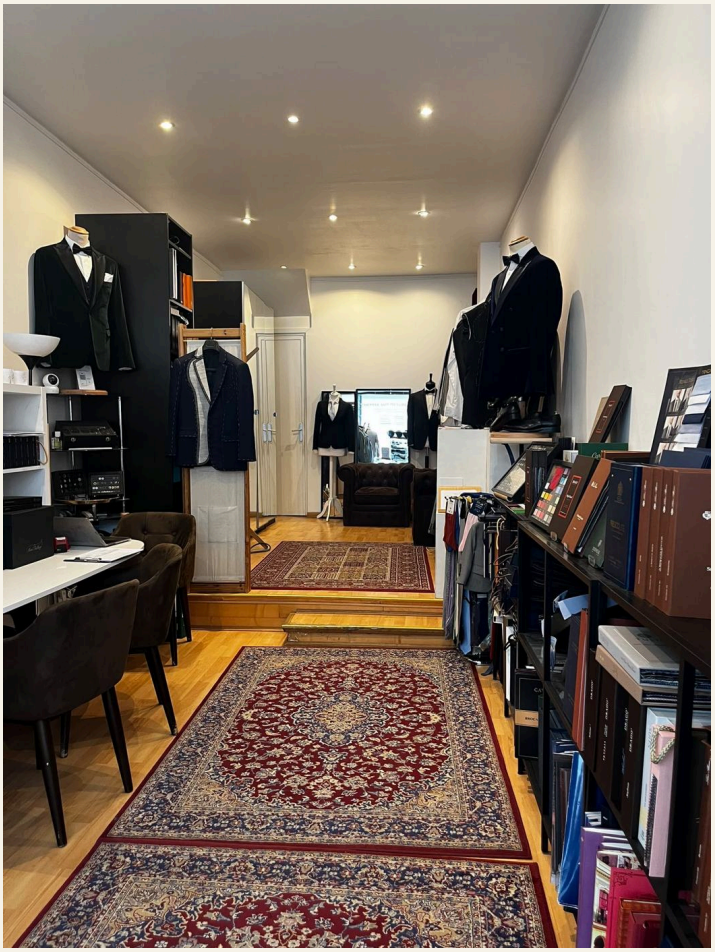
Les étoffes et les silhouettes accompagnent la visite de l’atelier.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

L’art de recevoir



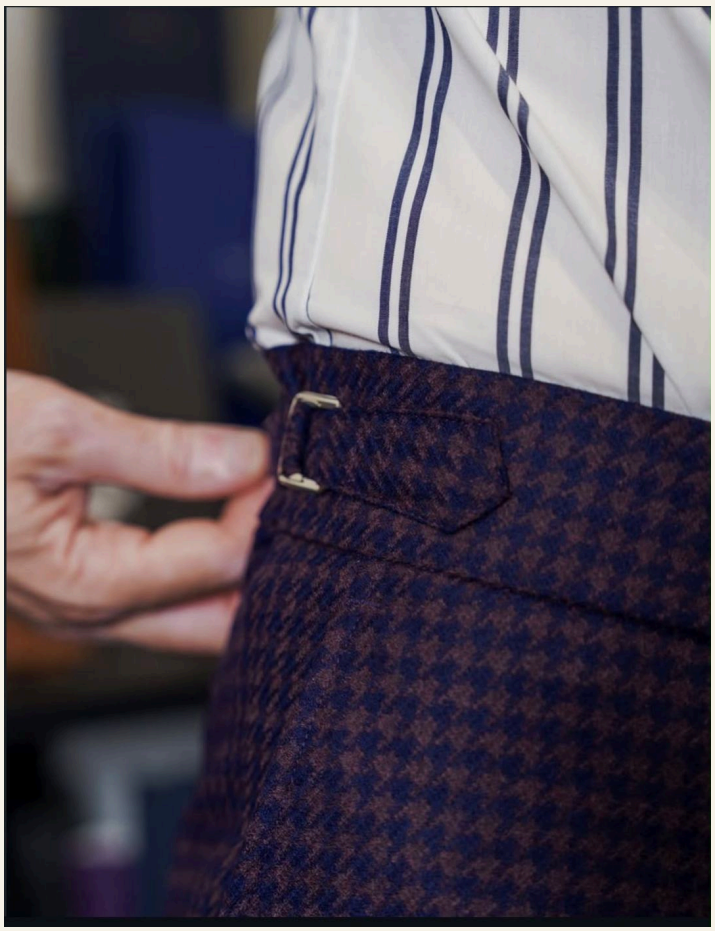
Une perspective sur les espaces d’accueil et les créations.



Un lieu où l’on prend le temps de choisir.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

La précision du geste



Une patte de serrage, pensée jusque dans sa finition.



L’épinglage donne au vêtement sa juste mesure.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

Du tissu à l’allure



Le col, première ligne d’une chemise à votre mesure.



Le choix des matières commence au fil des carnets d’étoffes.

STYLE & SAVOIR-FAIRE · MON TAILLEUR PARIS

Le temps du sur-mesure



Observer, ajuster, échanger : le vêtement se construit avec celui qui le porte.



À l’essayage, chaque ajustement accompagne la silhouette.

Guillaume Le Ouay · Mon Tailleur

Découvrez les créations et le savoir-faire

mon-tailleur.com

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

TÉLÉVISION

The New Look

Des années sombres aux années de gloire



Visuel promotionnel de The New Look. © Apple TV.

En ce moment sur Apple TV, la série The New Look lève le voile sur une période bien triste, celle de l'Occupation allemande, à travers la vie croisée des grands couturiers de cette époque, qui ont laissé indéniablement leurs noms gravés dans le monde de la haute couture : Dior, Chanel, Balenciaga, Balmain et Lucien Lelong, qui lança dès 1934 une ligne de robes d'édition, préfigurant le prêt-à-porter de couturier. Pendant l'Occupation, il s'attacha à préserver la haute couture parisienne. Accusé de collaboration à la Libération, il fut acquitté en 1945. Mais surtout, elle traite de la manière dont ils ont vécu la guerre et dont leur talent créateur a survécu au drame immense de la collaboration et de la Résistance.

Bien que très romancée et surtout inspirée de faits réels, cette série amène une dimension humaine à l'image que nous avons tous de ceux qui ont fait de Paris la capitale de l'élégance.

Juliette Binoche mérite une mention spéciale pour son interprétation de Gabrielle Chanel, froide, ambitieuse, sans trop de scrupules et dont la série montre les compromissions avec les nazis. Sa maison de couture avait fermé en 1939 ; sa boutique de parfums et d'accessoires était restée ouverte pendant la guerre. Sa vie au Ritz avec des officiers allemands, tandis que d'autres s'engageaient dans la Résistance, n'est pas une légende ; son mépris pour tous ceux qui ont fait la haute couture comme elle non plus. Mais Juliette Binoche arrive même à la rendre émouvante, presque humaine.

Dior, interprété par Ben Mendelsohn, nous livre un Christian Dior discret, honnête, protecteur des siens, surtout de sa sœur Catherine, résistante et déportée, pour qui il a créé son premier parfum, Miss Dior, né aussi de son amour des fleurs et de ses souvenirs de Provence.

C'était un homme travailleur et courageux qui a révolutionné la mode avec son New Look malgré les rivalités qui traversaient le monde de la haute couture.

Quant à Nuno Lopes, qui incarne Balenciaga, il nous livre une image émouvante d'un Cristóbal Balenciaga méconnu, qui s'est battu pendant l'Occupation pour maintenir sa maison de couture ouverte.

D'autres figures de la mode peuplent aussi cette série, comme Pierre Balmain ou encore la célèbre rédactrice de Harper's Bazaar, Carmel Snow, jouée par Glenn Close.

TÉLÉVISION



The New Look. Visuel de la bande-annonce officielle. © Apple TV.

La série raconte surtout l’ascension de Christian Dior dans le Paris de la Seconde Guerre mondiale et de l’après-guerre.

Elle raconte surtout les rivalités, les coups bas, cette ambiance de délation et de peur, puis de règlements de comptes de l’après-guerre, où tous n’ont pas payé pour leurs méfaits, comme Gabrielle Chanel.

Elle raconte cette tendance à la liberté retrouvée, à la gaieté et à la recherche de la beauté qu’était le New Look de Christian Dior.

Un New Look créé en 1947, qui symbolise le retour de la joie de vivre, de la féminité et de l’optimisme après des années de privations, avec des tailles cintrées et des jupes amples et somptueuses.

Créée par Todd A. Kessler, cette série se compose de dix épisodes pour sa première saison. Une éventuelle deuxième saison reste à confirmer.

Nous restons donc dans l’expectative.

Il est vrai que, malgré le côté romancé du scénario, cette série nous démontre que la haute couture a été faite par des hommes et des femmes qui n’étaient ni des dieux ni des diables et qui étaient tout simplement humains, avec tout ce que cela comporte de force et de faiblesse, de génie et de talent.

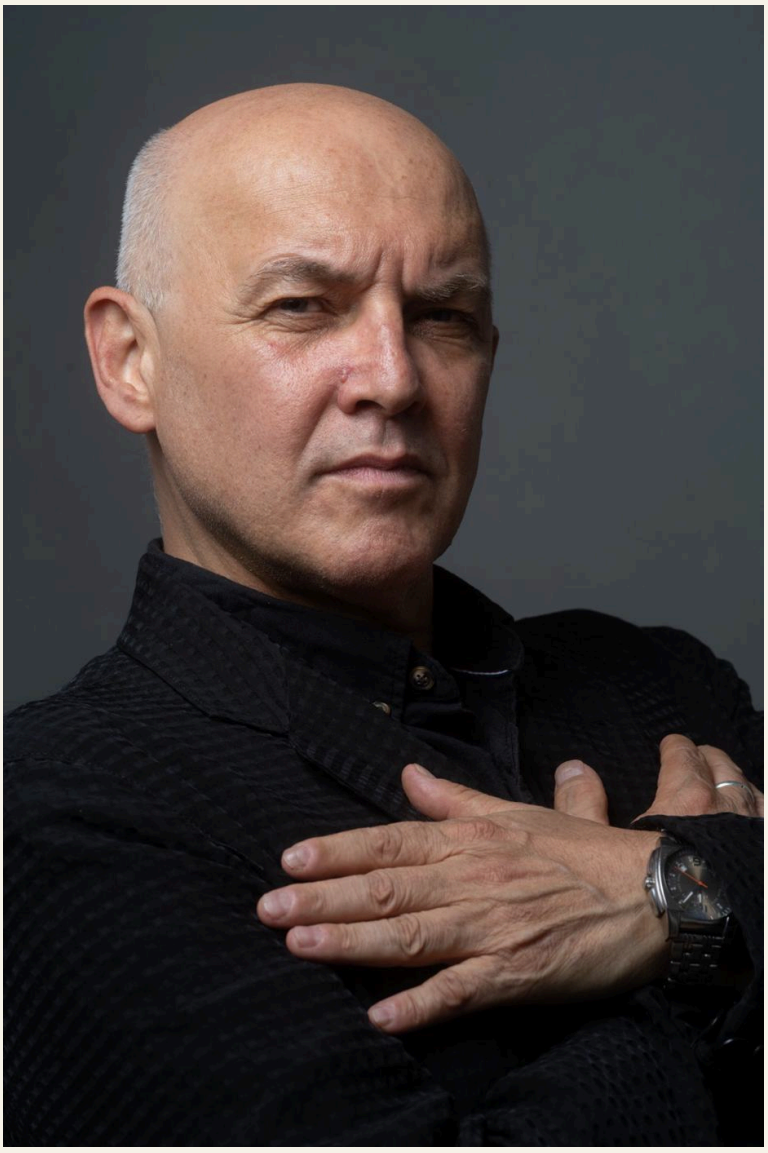
Peu importe la griffe : derrière chaque griffe existait une âme.

Helena Mora

LE REGARD DE SAMIRA · CINÉMA

Tonio Descanvelle

Une rencontre en héritage



Le 13 novembre 2025, je suis venue à l’église Saint-Roch, à Paris, avec Helena, pour rendre hommage à Tchéky Karyo. Il était mon ami, et sa perte me faisait beaucoup de peine. Pour Helena, il représentait près de quarante années d’amitié. Ils s’étaient connus très jeunes ; une part immense de sa vie était liée à lui.

Ce jour-là, j’avais mal de lui dire au revoir. Et j’avais mal de voir mon amie dévastée. Quand on aime quelqu’un, son chagrin nous atteint aussi, même lorsqu’on ne trouve aucun mot pour l’apaiser.

Après la cérémonie, nous nous sommes retrouvés à plusieurs autour d’un café. C’est là que j’ai fait la connaissance de Tonio.

Il a commencé à raconter quelques souvenirs, avec humour, avec simplicité. Je l’écoutais, captivée par sa façon de faire revivre ces moments. Puis nous avons ri. Et Helena aussi.

« Autour de ce café, nous avons partagé quelques rires, malgré le chagrin. »

Photographies : Kevin Dubert, Florine Bobey et Ana Vacca-Villa.

LE REGARD DE SAMIRA · SUITE

Ce qui continue entre nous

La voir rire m’a fait du bien. Je savais combien elle souffrait. Pouvoir partager avec elle cet instant de légèreté, après l’avoir vue si bouleversée, m’a profondément touchée. Nous avions toujours le cœur lourd, mais nous étions ensemble, autour de cette table, et pendant quelques instants, les rires nous faisaient respirer.

C’est dans ce moment si particulier que j’ai découvert Tonio. Son parcours m’impressionnait, mais ce sont sa gentillesse, son humilité et sa chaleur qui m’ont donné envie de le connaître. Il partageait ses souvenirs sans chercher à se mettre en avant, avec le plaisir de raconter et de nous faire rire.

Depuis, nous sommes devenus amis. Lorsque nous nous retrouvons, je lui demande souvent de me raconter encore ses histoires. La dernière fois, au restaurant, nous avons de nouveau beaucoup ri. Certains de ces souvenirs resteront entre nous. Ce que je souhaite partager ici, c’est le bonheur de ces échanges et la simplicité de l’homme que j’y retrouve.

Quelques jours auparavant, j’étais avec Helena lorsque Tchéky nous avait appelées. Nous avions parlé d’un scénario, d’un projet que nous devions porter tous les trois et qu’il devait produire avec nous. Nous étions encore dans cet élan, dans ces conversations où l’on imagine ce que l’on va construire ensemble.

Puis il a fallu venir lui dire au revoir.

Ce jour-là, j’ai rencontré Tonio, mais aussi d’autres personnes qui m’ont marquée. Avec ce dernier échange encore si proche, je n’ai pas vécu ces rencontres comme de simples hasards. Elles ont pris pour moi le sens d’un message, comme si quelque chose de ce que nous avions commencé ensemble pouvait continuer à travers les liens qui se créaient.

Je garde cette conviction au fond de moi. Dans notre peine, il y a eu ce café, ces récits, nos rires, et Helena que je voyais sourire à nouveau. Tout cela reste lié à Tchéky.

L’amitié née avec Tonio porte aussi cette émotion. Elle me rappelle ce jour où nous étions venus faire nos adieux et où, malgré le chagrin, des liens ont commencé à se nouer.

J’aime y reconnaître un signe de Tchéky. Une façon, pour moi, de le sentir encore près de nous.

Samira Maggio

CINÉMA · ENTRETIEN

Tonio Descanvelle

Entretien Passion Magazine

01. Tu as découvert le théâtre adolescent, lorsqu'une troupe de commedia dell'arte vous a invités, toi et d'autres élèves, à monter sur scène. Quel souvenir gardes-tu de cet instant et de ce qu'il a éveillé en toi ?

Cet instant a été la fondation de toute une vie. Il a défini les contours d'une passion dévorante qui m'anime et qui brule encore aujourd'hui. Ce fut un choc qui a ouvert en grand les portes d'un engagement total, d'un véritable sacerdoce artistique. Depuis 47 ans, il n'y a pas une journée, une heure, une seconde sans que cette ferveur, ce feu intérieur ne m'anime et me guide. Bien sûr, les doutes, le stress, les sacrifices, les frustrations et les conflits qu'elle génère avec le reste de l'existence peuvent prendre le dessus si on n'y prend garde… Mais le feu est toujours là. Bien vivant.

02. Du Conservatoire à tes premières expériences sur scène, quelle rencontre t'a aidé à trouver ta propre manière de jouer ? Y a-t-il une parole qui t'accompagne encore aujourd'hui ?

Suite à des productions théâtrales prestigieuses tels que, « l'Arlésienne » à la salle Gaveau, réunissant une troupe mêlant des figures historiques de la comédie Française à de jeunes talents de l'époque, « En attendant Godot » au théâtre de l'Atelier aux côtés de George Wilson, Rufus et Michel Bouquet ou encore la création du rôle de « Maitre Harold et ses boys » au théâtre Renaud- Barrault dans une mise en scène du célèbre metteur en scène Américain Jack Garfein, mon entrée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique fut, pour moi, une expérience catastrophique et une totale désillusion. Moi qui pensais entrer dans le saint des saints, je me suis très vite rendu compte qu'on m'inculquait les prémisses des grimaces qu'il faut bien apprendre à faire, si l'on veut « réussir » dans le métier. Et effectivement, oui… Il y a un mot en particulier qui m'accompagne encore aujourd'hui dans mon parcours d'acteur et d'artiste. Un mot de trois lettres qui ne provient pas du conservatoire mais qui était inscrit en gros à l'avant de la scène au cours d'art dramatique Alain Janey et Paulette Frantz que j'ai fréquenté pendant trois ans avant de rentrer au conservatoire. Ce mot. C'est le mot : OSE

03. Tu as partagé la scène avec des comédiens comme Michel Bouquet, Georges Wilson ou Rufus. Quel moment de travail avec l'un d'eux t'a appris quelque chose que tu n'aurais pas trouvé dans un cours ?

En fait, ces acteurs fabuleux, ces monstres du théâtre Français ont été la continuation de la rigueur, de la passion et de l'amour véritable de ce métier qui m'a été insufflé au cours Alain Janey et Paulette Frantz.

CINÉMA · ENTRETIEN

Tonio Descanvelle

Entretien Passion Magazine

04. De Jeanne d’Arc à Dogman en passant par Lucy et tant d’autres, tu as retrouvé Luc Besson sur plusieurs films. Comment cette confiance s’est-elle construite, et quel souvenir raconte le mieux votre relation de travail ?

Suite à ma sortie houleuse et catastrophique du conservatoire, le « métier » n’a pas été tendre… J’ai enchaîné avec des petits rôles au cinéma et à la télévision. Claude Zidi, Xavier Beauvois, Bertrand Tavernier, Mathieux Kassovitz, Olivier Dahan, Abdélatif Kechiche, Ron Howard, Louis Letterier… Entre autres… Mais c’est ma rencontre avec Luc Besson qui a surtout défini la suite de mon parcours. Je dois cette rencontre à une casting directeur : Nathalie Cheron, pour le film Jeanne d’Arc. Même si je me suis éloigné ces deux dernières années, Luc Besson est quelqu’un qui m’a énormément appris. Quelqu’un qui m’a toujours fait confiance. Quelqu’un qui m’a fait travailler pendant 26 ans et qui a embelli ma vie pendant toutes ces années. À ses côtés, j’ai eu la chance et le bonheur de faire des films qui m’ont exalté. J’ai été profondément heureux sur ses plateaux et je lui en serai éternellement reconnaissant.

05. Parmi les personnages que tu as interprèté, lequel t’a le plus surpris ou est resté avec toi après le tournage ? Qu’avait-il touché de personnel en toi ?

Tous les personnages que j’ai eu la chance d’interpréter chez Luc Besson ou ailleurs m’ont marqué. Grands, petits… Je me donne à chaque fois de la même façon. Je leur confie une part inaliénable de moi-même et je me souviens de chacun d’eux. Louis Jouvet disait : « Un acteur doit être honnête, sincère et habitable ». Maxime à laquelle je me suis permis de rajouter : « Et bien payé »



Photographies : Kevin Dubert, Florine Bobey et Ana Vacca-Villa.

CINÉMA · ENTRETIEN

Tonio Descanvelle

Entretien Passion Magazine

06. Tu portes aujourd'hui un projet de film personnel. Peux-tu nous en donner le titre, nous raconter son histoire et préciser où tu en es, entre l'écriture, le tournage et le montage ?

En 1996, j'ai obtenu l'« European script fund » pour un film développé avec CANAL + écriture, sous l'égide, à l'époque, de Didier Bougeard et de Pierre Lescure. Je m'étais un peu éloigné de l'écriture scénaristique, mais depuis deux ans j'ai retrouvé le plaisir de la plume. J'ai écrit deux long métrages, coup sur coup, et aujourd'hui je suis à la recherche de financement pour le premier d'entre eux, « LIGHT HORROR », un film de genre pendant une course en solitaire autour du globe ; Et en attendant que le projet puisse se monter, j'ai entrepris de tourner le second, par mes propres moyens. C'est un film Néo-noir fantastique : « L'histoire d'un homme disparu depuis plus de dix ans, vidé de sa mémoire mais porteur de fragments d'un secret capable de fissurer les fondations d'un système tout entier : Politique, médiatique, économique, culturel. Un homme que certains préféreraient ne jamais revoir. » Le titre provisoire est « MAYEUL. » J'ai déjà tourné un tiers du film et, comme toujours au cinéma, je suis à la recherche de financement pour m'aider à aller au bout.

07. Comment est née cette histoire ? Y a-t-il une rencontre, une image ou une expérience qui t'a donné le besoin de l'écrire toi-même ?

Cette histoire revêt un aspect très particulier à mes yeux. Ma mère était une sage-femme de l'impossible. Elle courait là où les femmes enceintes avaient besoin d'elle. Qu'elles soient du Rwanda, dans des terrains vagues, dans des caravanes au fond des bois ou des jeunes femmes mineures, elle était là, à leur chevet. Avant de partir vers d'autres cieux, elle m'a fait promettre d'écrire un film sur l'enfance abusée. Ce que j'ai fait. Et quoi qu'il en coute, ce film verra le jour.

08. Que souhaites-tu faire entendre ou ressentir à travers ce film ? Qu'est-ce qui te tient particulièrement à cœur dans ses personnages et dans leur manière de regarder le monde ?

La violence faite aux enfants est la pire violence qui soit. Ce film pose des questions que notre époque esquive trop souvent. Il ne cherchera pas à « rassurer », par des réponses simples, mais il questionnera une société qui se perd, de plus en plus, dans les méandres de l'immoralité la plus crasse. Ce n'est pas un réquisitoire mais un film qui révèle une vérité dérangeante : Et si la monstruosité se nichait parfois au plus profond de nos institutions ?

CINÉMA · ENTRETIEN

Tonio Descanvelle

Entretien Passion Magazine

09. Tu as aussi réalisé, notamment le court métrage Sparagmos. Que change, pour toi, le fait de porter un film derrière la caméra ? Comment ton expérience d'acteur nourrit-elle ta relation avec les comédiens ?

En fait, j'ai réalisé trois courts-métrages (Little lady &tête de Piaf- 30mn ; Milk- 7'30 ; et Sparagmos 17mn) et une série de 21 épisodes (21 jours.fr); J'ai donc une petite expérience derrière la caméra. Et en parallèle, grâce à Luc Besson, j'ai eu le bonheur de coacher des acteurs extraordinaires. Caleb Landry Jones, Danny Huston, entre autres, mais aussi José Garcia, Louise Bourgoin et beaucoup d'autres. Les acteurs sont mon pain quotidien et je les aime du plus profond de mon âme. Il faut aimer les acteurs pour les comprendre. Enfin… Pas toujours ;-)

10. Pour ton projet actuel, quel moment de sa fabrication t'a déjà le plus ému ou mis à l'épreuve ? Quand le public le découvrira, qu'aimerais-tu qu'il garde en lui ?

Les premières images d'un film sont toujours très émouvantes. Nous avons déjà tourné 13 jours sur les 40 qu'en compte le film. Et je voudrais saisir cette opportunité pour rendre hommage à tous ces jeunes techniciens et à tous les acteurs qui jusqu'à aujourd'hui, se sont totalement investi sur le film, malgré la canicule et les moyens restreins. Chaque moment est une mise à l'épreuve et sans eux, il n'y a pas de possibilité de cinéma. J'espère que le public sera touché et remué par le film. On fait tout pour ça, même si… On ne sait jamais si on réussi un film ou pas.





Photographies : Kevin Dubert, Florine Bobey et Ana Vacca-Villa.

CINÉMA · PHOTOGRAPHIES

Regards de cinéma





Photographies : Kevin Dubert, Florine Bobey et Ana Vacca-Villa.

CINÉMA · COULISSES

Le cinéma se fait ensemble





Photographies : Kevin Dubert, Elorine Rebey et Ana Vacca Villa

CINÉMA · LE TRAVAIL D’UNE ÉQUIPE

Derrière chaque image



« Chaque moment est une mise à l’épreuve et sans eux, il n’y a pas de possibilité de cinéma. »

Tonio Descanvelle

Photographies : Kevin Dubert, Florine Bobey et Ana Vacca-Villa.

Tonio Descanvelle

Découvrez son parcours et ses projets

Instagram : @descanvelle_1

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

LE REGARD DE SAMIRA · CINÉMA

Lorenzo Cicolella

Le cœur d’un battant



Photographie : @benoitdaynes · Visuel transmis pour le magazine.

J’ai rencontré Lorenzo le même jour que Tonio, lors de l’hommage à Tchéky Karyo. Nous étions réunis pour dire au revoir à un ami. Je ne savais pas encore que, dans ce moment de peine, une amitié allait naître et prendre autant de place dans ma vie.

Depuis, Lorenzo est devenu un proche. Quelqu’un que je considère comme de la famille.

C’est un homme d’une grande sensibilité. Il ressent les choses profondément, même lorsqu’il ne trouve pas les mots pour le faire comprendre. Sa franchise, son caractère, sa façon de dire ce qu’il pense peuvent être ce que l’on remarque en premier. Au fil de notre amitié, j’ai appris à entendre aussi ce qu’il y a derrière : ce qui le touche, ce qui le blesse et ce qui compte pour lui.

Nous avons chacun notre tempérament. Nous ne sommes pas toujours d’accord, et nous savons nous le dire. Mais je connais sa générosité et sa sincérité. Je sais la place qu’il accorde aux liens, et je tiens à celui que nous avons construit.

« Quelqu’un que je considère comme de la famille. »

LE REGARD DE SAMIRA · LORENZO CICOLELLA

Se relever, et partager

Lorsque je pense à Lorenzo, un mot me vient : battant.

La boxe, qu'il aime tant, offre une image juste de sa manière d'avancer. Il prend les coups, il les ressent, puis il se relève. Les difficultés peuvent l'atteindre ; elles ne lui enlèvent pas cette envie de continuer. Il revient au travail, à ses projets, à ce métier de comédien auquel il tient depuis tant d'années.

C'est cela que j'admire chez lui. Je sais combien certaines déceptions peuvent peser. Pourtant, il garde ce désir de jouer, de rencontrer un personnage, de défendre une histoire. Chaque fois qu'il se relève, il choisit de donner encore une chance à ce qu'il aime.

Sa générosité se retrouve aussi dans sa manière de vivre ce métier. Lorsqu'il découvre un casting ou une possibilité de travail, il pense aux autres et partage l'information. Il sait ce que représente l'attente d'une chance, alors, quand il peut aider quelqu'un à en trouver une, il le fait.

Cela me touche chez lui. Malgré ses propres difficultés, il reste attentif au chemin des autres. Il se bat pour avancer, tout en gardant cette envie de voir ceux qui l'entourent avancer aussi.

Lorenzo a depuis rejoint CM Agency. Avec Helena, nous l'accompagnons dans son parcours de comédien au cinéma. Je suis heureuse que notre amitié se prolonge aussi dans ce travail : réfléchir avec lui à la suite, soutenir ses projets et l'aider à faire découvrir ce qu'il porte.

J'aimerais que l'on donne davantage leur chance à des comédiens comme Lorenzo. Que l'on prenne le temps de les rencontrer, de les écouter et de leur permettre de montrer ce qu'ils peuvent apporter à un rôle.

Quand je vois sa persévérance, sa sensibilité et cette générosité qu'il conserve envers les autres, j'ai envie que son travail trouve sa place. Qu'une rencontre, un casting, un rôle lui permette de franchir une nouvelle étape.

Dans les pages qui suivent, il confie son histoire, ses doutes et ses aspirations. J'y retrouve l'homme que je connais : sensible, entier et profondément sincère.

Je crois en lui. Et je souhaite que d'autres puissent découvrir ce que j'ai appris à connaître au fil de notre amitié.

Samira Maggio

PAROLES DE COMÉDIEN

Lorenzo Cicolella

Le cœur en jeu

Entretien Passion Magazine



« Depuis 1997, j’essaie de faire ce métier. » Il évoque la durée, les attentes, les refus et ce qui tient encore : l’envie de jouer, de servir une histoire, de trouver sa place.

Lorenzo Cicolella se présente comme « un écorché, un sensible ». Dans le texte qu’il nous confie, il raconte ce qui nourrit son regard de comédien : ses origines, les êtres qu’il observe, les acteurs qui l’accompagnent et cette volonté de continuer.

Ses racines sont italiennes et bretonnes. Il a grandi entre la Corse et l’Italie, au rythme des traditions, des longues journées dehors et des soirées en famille. Il se souvient de ses grands-parents, de Cannes, de la mer et de la lumière. Des voix, des gestes, des histoires partagées.

Avant de savoir qu’il ferait ce métier, il regardait déjà les visages et écoutait les silences. Cette attention aux autres est restée. Elle est devenue une manière d’aborder les personnages, de chercher ce qu’ils portent et ce qu’ils retiennent.

« Un visage peut contenir tout un monde. »

PORTRAIT : SAMIRA MAGGIO · À PARTIR DU TEXTE DE LORENZO CICOLELLA
DIRECTION ARTISTIQUE ET MISE EN PAGE : SAMIRA MAGGIO

Trouver sa place

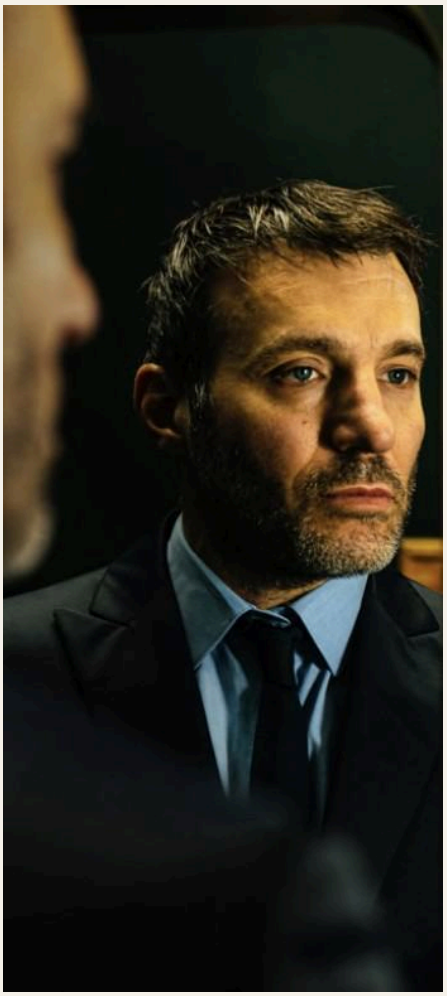
Il dit être arrivé tard au métier. Rien, dans son récit, ne ressemble à une route tracée d'avance. Il y a des rencontres, des « parrains de cœur » qui croient en lui, puis le Cours Florent. Et il y a la vie : les petits boulots, les castings, les attentes, les refus et les reprises.

Il évoque aussi les mauvais chemins qui l'ont ralenti, la maturité acquise et les règles d'un milieu qu'il juge parfois injuste. De ces années, il retient la patience, l'humilité et le courage nécessaire pour continuer.

« Je ne suis pas un fils de… » Les portes ne se sont pas ouvertes d'elles-mêmes. Il a appris à frapper, à revenir, à se relever. Le sport l'aide à construire son équilibre, son mental et sa confiance. La boxe lui offre une image de ce parcours : s'entraîner, encaisser, puis essayer de frapper juste, avec le cœur.

Les rôles secondaires ont leur place dans cette histoire. Il les a connus, il les aime encore. Une présence discrète, un passage bref peuvent porter quelque chose qui demeure. « Je n'ai jamais cru aux petits rôles », écrit-il. Deux minutes à l'écran peuvent suffire, si elles sonnent juste.

Lorsqu'il évoque Tchéky Karyo, Lorenzo parle d'un grand vide laissé par sa disparition. Cette émotion rejoint son souhait de voir davantage les acteurs qui restent dans l'ombre : ceux qui travaillent, attendent et continuent. Il se reconnaît parmi eux. Ce qu'il demande, au fond, c'est une possibilité de jouer.



« Je n'ai jamais cru aux petits rôles. »

Ce qui nourrit le jeu



Gabin, Ventura, Belmondo, Mastroianni, Gassman. Puis De Niro, Pacino, Brando, Harvey Keitel, Edward Norton, Heath Ledger, Joaquin Phoenix et Christian Bale. Lorenzo cite des acteurs dont les présences l'ont marqué. Il aime cette façon de porter une histoire dans le corps, de laisser deviner une fatigue, une tendresse ou une blessure.

Les actrices occupent une place tout aussi forte : Anna Magnani, Sophia Loren, Monica Vitti, Giulietta Masina, Meryl Streep, Jessica Lange, Susan Sarandon, Cate Blanchett, Jennifer Lawrence, Romy Schneider, Audrey Hepburn et Isabelle Huppert. Il admire leur liberté d'exister à l'écran, leur capacité à être fragiles et redoutables dans un même plan.

Ce qu'il retient de ces interprètes, c'est le courage d'un regard et la puissance d'un silence. Sa sensibilité à l'Actors Studio s'inscrit dans cette recherche : puiser dans le vécu, la mémoire, la peur ou le désir pour approcher ce que porte un personnage. Changer de démarche, de respiration ou de regard participe du travail. La transformation intérieure lui importe tout autant.

« On ne joue pas une émotion, on la traverse. » Cette idée rejoint ce qu'il trouve dans les livres. Tennessee Williams, Molière, Goldoni et Steinbeck nourrissent son attention aux êtres fragiles, à ceux qui doutent, désirent et se cachent.

Il garde aussi le souvenir de Philippe Corsetti, son professeur de français, qui lui a donné le goût de la littérature française, anglaise et italienne. Des mots, des phrases et des histoires qui restent : une autre matière pour le jeu.

« On ne joue pas une émotion, on la traverse. »

Continuer, avec le cœur

Un malfrat, un amant, un professeur, un chauffeur de taxi, un guerrier. Ou un homme ordinaire que la force d’un instant rend exceptionnel. Les rôles dont rêve Lorenzo ont en commun une faille, une dignité, une humanité. Des personnages qui se trompent, se relèvent et continuent.



Il veut pouvoir se transformer à leur contact, aller chercher en lui ce qu’il ne connaît pas encore. Après toutes ces années, le désir de jouer reste lié à cette découverte : rencontrer un être à travers un rôle, lui prêter son corps, sa voix et ses contradictions.

Il confie également un projet : écrire son propre rôle en collaboration avec un réalisateur, y mettre une part de lui-même. Une manière de prendre l’initiative et de donner une forme à ce qu’il souhaite interpréter.

Aux réalisateurs et aux metteurs en scène, il adresse ces mots : « Donnez-moi un second souffle. Ou un premier. » Il se dit prêt à travailler, à se transformer et à servir une histoire avec sincérité.

« Je ne cherche pas seulement à jouer. Je cherche à croire, à recommencer, à avancer vers plus de lumière que d’ombre. » Dans cette phrase, il y a la persévérance de l’acteur et l’espoir de toucher quelqu’un. Si ses rôles peuvent laisser quelque chose aux autres, dit-il, alors il aura trouvé sa place.

« Plus de lumière que d’ombre. »

Lorenzo Cicolella

Retrouvez ses projets et ses actualités

Instagram : @lorenzo_cicolella__

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

RENCONTRE · CINÉMA

Souley Dahmouch

Entre racines, cinéma et ambitions



Grandir, rêver, trouver sa place.

Des rendez-vous chez sa grand-mère aux premières découvertes des plateaux, Souley raconte les liens qui le construisent et son envie de trouver sa place dans le cinéma.

Entretien Passion Magazine

Quand tu repenses à ton enfance, quelle scène te revient avec un sourire ?

Je pense tout de suite aux moments passés chez ma grand-mère. Tous les week-ends et pendant les petites vacances scolaires, on se retrouvait là-bas avec la famille. C'était devenu une habitude, un rendez-vous qu'on attendait sans forcément se poser de questions. Quand on est enfant, on ne mesure pas toujours la valeur de ces moments. Aujourd'hui, ce sont des souvenirs qui me sont chers. Ce qui me rend heureux, c'est de repenser à cette époque où l'on était tous réunis, simplement contents d'être ensemble.

Dans tes racines françaises et marocaines, y a-t-il une voix, une habitude ou une histoire de famille que tu emportes partout avec toi ?

J'ai grandi entre deux cultures qui m'ont chacune apporté quelque chose. Chaque été, je pars au Maroc, et ces voyages sont importants pour moi. Ils me permettent de retrouver ma famille, mes origines et des traditions auxquelles je suis attaché.

Il y a notamment cette notion d'hospitalité, le fait d'accueillir les gens, d'être bienveillant et de respecter chacun. Ce sont des valeurs que ma famille m'a transmises et que j'essaie de conserver au quotidien. Je trouve qu'elles prennent encore plus de sens aujourd'hui, dans une société où l'on prend parfois moins le temps de se connaître.

Je suis fier de mes deux cultures. Je n'ai jamais ressenti le besoin de choisir entre elles. Elles font partie de mon histoire et de la personne que je suis.

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

L’exigence et la transmission

Qui a été la première personne à prendre au sérieux ton envie de devenir acteur ? Te souviens-tu de ce qu’elle t’a dit ?

Ma tante Samira Maggio a été l’une des premières personnes à m’encourager, mais elle a d’abord voulu comprendre mes motivations. Elle est franche, exigeante, parfois dure. Quand je lui ai parlé de cinéma, elle a voulu savoir si je voulais vraiment devenir acteur ou si j’étais surtout attiré par les projecteurs et les applaudissements. Avec la place des réseaux sociaux aujourd’hui, elle se demandait si cette envie était profonde ou passagère. Avec elle, dire « j’en ai envie » ne suffit pas : elle attend de l’engagement et des actes.

Nous avons été élevés avec les mêmes valeurs : le respect, la loyauté et le sens des responsabilités. Son exigence s’inscrit dans cette éducation que nous partageons : quand on entreprend quelque chose, on le fait avec le cœur, on s’investit et on persévère.

Ma tante a une solide culture littéraire. La littérature occupe une place importante dans sa vie et nourrit son regard sur le théâtre et le cinéma. Elle est très attachée à la langue française et attend d’un acteur qu’il comprenne les mots qu’il prononce et sache leur donner vie. Elle veut croire au personnage, être emportée par l’histoire et ressentir une émotion. Elle voulait donc savoir si j’étais prêt à apprendre et à travailler pour cela.

Elle m’a emmené à des avant-premières, au théâtre, et m’a permis de rencontrer des acteurs et des actrices. Elle m’a fait découvrir cet univers tout en me préparant à ses difficultés. Son discours était clair : il y aurait de belles rencontres, mais aussi des déceptions, des refus et des périodes où rien n’avancerait. Il fallait que je sois prêt à traverser ces moments sans tout abandonner dès que les choses deviendraient difficiles.



C’était un peu comme me préparer à entrer dans une jungle : avant de me laisser avancer seul, elle me donnait des repères et des outils. Elle m’expliquait ce que je pouvais rencontrer, puis c’était à moi de trouver mon chemin. Elle pouvait m’ouvrir des portes et me conseiller, mais elle ne pouvait ni travailler ni persévérer à ma place. C’est là que j’ai compris ce qu’elle attendait de moi.

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

Les rencontres qui ouvrent une porte



« Je suis reparti avec de beaux souvenirs et, forcément, l'envie de continuer à avancer. »

À Cannes, lors de la soirée de Dandy Magazine.

Comment tes premiers pas sur les tournages ont-ils nourri cette envie ?

Mon histoire avec le cinéma a commencé assez loin de ce que j'aurais pu imaginer.

En 2022, j'étais étudiant en assistance technique d'ingénieur. J'aimais le cinéma, mais je n'y connaissais absolument rien et je ne connaissais personne dans ce milieu. Une occasion s'est présentée : travailler dans la sécurité sur des tournages. J'ai accepté, sans vraiment savoir ce que j'allais découvrir.

J'ai ainsi participé à deux films dans le Sud de la France. Sur l'un des tournages, à Cassis, j'ai rencontré Jean-Luc Reichmann. Nous avons fait connaissance et discuté naturellement. Je lui ai parlé de mes études et de mon intérêt pour le cinéma. À cette époque, je cherchais encore à comprendre comment on pouvait entrer dans cet univers.

Cette rencontre m'a permis de découvrir les coulisses du métier et m'a donné envie d'aller plus loin. J'ai ensuite fait du théâtre pour explorer cette voie. Quand j'y repense, je trouve assez intéressant de voir comment une expérience qui, au départ, n'avait rien d'exceptionnel peut finalement ouvrir de nouvelles perspectives.

À Cannes, nous t'avons vu monter sur scène lors de la soirée de Dandy Magazine. Qu'as-tu ressenti en retrouvant ensuite les personnes venues te soutenir ?

J'ai vécu cette soirée comme une véritable étape. J'étais à Cannes, dans un univers que j'avais longtemps regardé de l'extérieur, avec la possibilité de rencontrer différentes personnalités et de découvrir un milieu qui me passionne.

J'ai ressenti beaucoup de fierté et d'émotion. C'était assez impressionnant, mais surtout très agréable de pouvoir vivre ce moment pleinement. Je me suis rendu compte du chemin que j'avais parcouru depuis mes premières expériences sur des tournages.

Ma tante Sam et sa meilleure amie, Helena Mora, ont rendu cette rencontre possible en me mettant en relation avec Yves Denis. Je tiens à les remercier toutes les deux, et à remercier particulièrement Yves pour son accueil et pour la chance qu'il m'a donnée de participer à cette soirée de Dandy Magazine à Cannes.

Partager ce moment avec ma tante et Helena avait une saveur particulière : elles connaissaient mes envies et avaient contribué à ce que je sois là. Leur présence m'a beaucoup touché.

Je suis reparti avec de beaux souvenirs et, forcément, l'envie de continuer à avancer.

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

Un regard, un silence, une émotion

Y a-t-il quelque chose que tu oses exprimer en jouant, alors que tu aurais plus de mal à le dire dans une conversation ?

Ce que j'aime dans le jeu, c'est qu'on peut raconter énormément de choses sans forcément avoir besoin de les expliquer. Un regard, un silence ou une réaction peuvent parfois en dire plus qu'un long discours.

Dans la vie, on a tous notre manière de nous comporter, nos habitudes et notre façon de montrer nos émotions. En interprétant un personnage, on peut sortir de ce cadre et explorer des situations que l'on n'a jamais vécues soi-même.

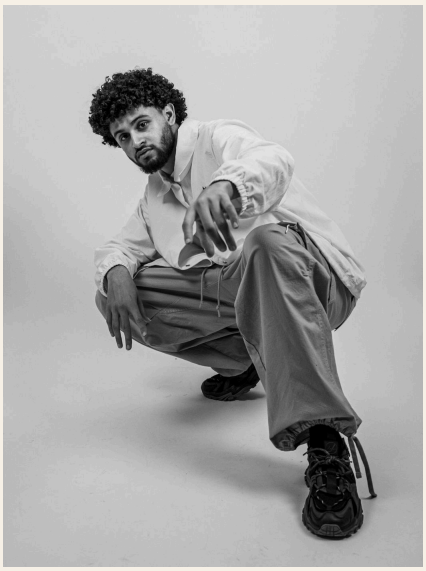
C'est ce qui m'intéresse dans ce métier : essayer de comprendre les autres, leurs contradictions et ce qui les pousse à agir. Je trouve fascinant de pouvoir raconter une histoire et de faire ressentir quelque chose à quelqu'un qui ne nous connaît même pas.

Tu as aussi envie de te lancer dans le mannequinat. Devant un objectif, quelle part de toi aimerais-tu laisser apparaître ?

J'aime beaucoup la photographie et tout ce qui touche à l'image. Ce qui m'intéresse dans le mannequinat, ce n'est pas simplement le fait d'être devant un objectif, mais ce qu'on peut transmettre à travers une photo.

Je suis quelqu'un qui a confiance en lui, donc je ne cherche pas particulièrement à me prouver quelque chose. J'aime surtout le côté artistique : une lumière, une expression, une attitude peuvent donner une véritable identité à une image.

Je trouve intéressant qu'une photographie puisse susciter une émotion ou raconter une histoire sans avoir besoin de mots. C'est cette dimension créative qui m'attire. Et comme pour le cinéma, j'ai envie d'explorer cet univers, d'apprendre et de découvrir jusqu'où je peux aller.



Peux-tu nous raconter un moment où tu t'es senti bien dans ta peau, sans avoir besoin de prouver quoi que ce soit ?

Je dirais que ce sont les moments où je peux simplement profiter de ce que je vis, sans penser à ce que je dois faire ensuite.

La soirée à Cannes m'a procuré ce sentiment. J'étais heureux d'être là, de rencontrer des personnes, de découvrir cet environnement et de partager cette expérience avec mes proches. Je n'avais pas besoin de me demander ce que cette soirée allait m'apporter professionnellement. J'en profitais, tout simplement.

J'ai des ambitions et j'aime me fixer des objectifs, mais je pense qu'il est important de savoir apprécier les étapes intermédiaires. On peut facilement être tellement concentré sur ce qu'on veut devenir qu'on oublie de profiter de ce qu'on est en train de vivre.

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

Rester fidèle à ce qui compte

Quand tu doutes de toi, vers qui te tournes-tu ? Qu'est-ce qui, dans cette relation, te fait du bien ?

Je pense immédiatement à mon cousin. On a grandi ensemble et partagé beaucoup de moments. C'est quelqu'un qui me connaît depuis longtemps et qui a toujours su me conseiller.

Ce qui est précieux dans notre relation, c'est qu'il connaît mon parcours. Je peux lui parler librement, sans avoir besoin de tout expliquer. Il peut me donner un avis honnête, même lorsque ce n'est pas forcément ce que j'ai envie d'entendre.

Je pense que c'est important d'avoir des personnes comme ça dans sa vie. Des personnes qui nous connaissent au-delà de nos projets, de nos réussites ou de nos difficultés. Quand on a beaucoup d'ambitions, on a parfois besoin de quelqu'un qui nous aide à prendre du recul et à garder les pieds sur terre.

Si tu pouvais parler au petit garçon que tu étais, qu'aurais-tu envie de lui dire aujourd'hui ?

Je lui dirais de rester curieux et de ne pas avoir peur d'essayer, même lorsqu'il ne sait pas exactement où cela va le mener.

Quand je repense à mon parcours, je trouve assez surprenant de voir comment les choses se sont enchaînées. En 2022, j'étais étudiant et je ne connaissais rien au monde du cinéma. J'ai accepté une occasion de travailler sur des tournages, j'ai fait des rencontres, puis j'ai commencé à m'intéresser au théâtre.

Rien n'était écrit à l'avance. C'est aussi ce que j'aimerais lui transmettre : on n'a pas besoin d'avoir un plan parfaitement défini pour commencer à avancer.

Je lui dirais de croire en ses possibilités, de travailler pour atteindre ses objectifs et de ne pas laisser la peur de l'échec l'empêcher d'essayer. On apprend aussi en se trompant, et certaines des plus belles occasions arrivent là où on ne les attend pas.

Dans quelques années, qu'aimerais-tu avoir vécu ou partagé pour pouvoir te dire : « Ça, c'était vraiment moi » ?

Dans cinq ans, j'aimerais avoir trouvé ma place dans le cinéma français et avoir participé à des projets qui ont du sens pour moi.

J'aimerais aussi voir le cinéma français évoluer. Je pense qu'il possède une vraie richesse artistique, mais qu'il peut encore se renouveler, prendre davantage de risques et repousser certaines limites. Quand je regarde le cinéma américain, je vois une industrie qui a su développer des univers très variés et toucher un public international.

J'aimerais que le cinéma français puisse lui aussi continuer à se moderniser, explorer de nouvelles façons de raconter des histoires et s'affranchir de certains codes. Je ne dis pas qu'il faut copier le modèle américain, mais plutôt trouver de nouvelles possibilités tout en conservant ce qui fait la singularité du cinéma français.

Et j'aimerais participer à cette évolution, à mon échelle. Pouvoir contribuer à des projets qui proposent autre chose, qui surprennent et qui donnent envie au public de découvrir de nouvelles histoires.

Au-delà de la carrière, j'aimerais surtout pouvoir me retourner sur mon parcours et me dire que j'ai osé saisir les occasions qui se sont présentées à moi. Que je n'ai pas renoncé à mes envies par peur de ne pas y arriver et que je suis resté fidèle à mes valeurs et aux personnes qui ont compté dans mon histoire.

Helena Mora

Entretien Passion Magazine

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

Les premiers pas



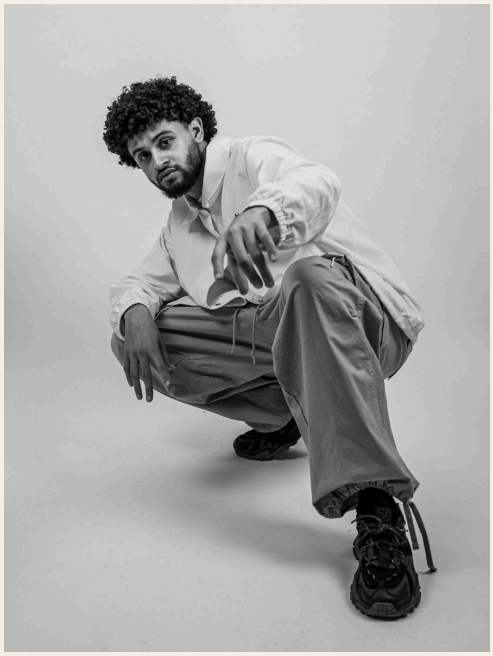


Photographies fournies pour Passion Magazine

RENCONTRE · SOULEY DAHMOUCH

Les premiers pas





Photographies fournies pour Passion Magazine

Souley Dahmouch

Découvrez ses projets et ses actualités

Instagram : @souley.dmc

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

CLAP CINÉMA

La dernière adaptation des Misérables de Hugo

Une plongée dans l’œuvre, mais pas tout à fait le roman



Jean Valjean et Javert : deux destins face à face.
© Julien Panié / Curiosa Films · Eskwad · StudioCanal · TF1 Films Production

S’il y a un livre que l’on aime adapter au cinéma ou à la télévision, c’est bien Les Misérables de Victor Hugo.

Lorsque Victor Hugo commence l’écriture des Misérables, il a 43 ans, mais il ne le publiera qu’à l’âge de 60 ans. Entre-temps, il a observé autour de lui la misère de son siècle, le XIXe. Il s’est inspiré de la rédemption d’un bagnard grâce à un évêque, ou encore de cet homme qu’il a vu voler un pain. Les Misérables est une œuvre intemporelle, car le fossé entre les riches et les pauvres se fait de plus en plus sentir aujourd’hui. Tout comme Zola ou Balzac, Hugo a dépeint avec une justesse extrême la société du XIXe siècle. Ce Paris au bord de l’explosion, avec ses barricades dressées face aux cafés, ne peut que nous faire penser à ce qui se joue en ce moment en France ; c’est pourquoi Victor Hugo est si moderne dans son écriture et dans sa façon de concevoir ses personnages.

Ce qu’il y a d’intéressant dans ce dernier film sur Les Misérables, c’est que le réalisateur Fred Cavayé s’attache à nous montrer le cheminement des personnages principaux. On comprend alors plus aisément leurs destins et certaines blessures d’enfance — comme pour Javert — qui ont fait d’eux ce qu’ils sont devenus. « C’est la misère qui fait de nous des monstres », dira la mère de Javert à son fils lorsqu’elle sera emprisonnée. Je pense que cette phrase résume à elle seule la détresse physique et morale de certains protagonistes.

CLAP CINÉMA

Les Misérables



Noémie Merlant, dans le rôle de Fantine.
© Julien Panié / Curiosa Films · Eskwad · StudioCanal · TF1 Films Production



Tahar Rahim, dans le rôle de Javert.
© Curiosa Films · Eskwad · StudioCanal · TF1 Films Production

Le film joue avec les flashbacks et, il est vrai qu'aux premières images, cela étourdit un peu. Les interprétations sont, quant à elles, toutes excellentes, avec une mention spéciale pour Vincent Lindon qui campe un Valjean n'ayant rien à envier à ses prédécesseurs tels que Gabin, Ventura, Belmondo ou même Depardieu. Ce Javert interprété par Tahar Rahim ne peut cependant pas nous faire oublier la superbe interprétation de Michel Bouquet dans la version magistrale de Robert Hossein, ni celle de Jean Carmet, incarnant un Thénardier truculent et inoubliable. Néanmoins, Camille Cottin tire son épingle du jeu en incarnant une Thénardier très proche de l'écriture de Victor Hugo.

Marius (Vassili Schneider) et Cosette adulte (Megan Northam) manquent de passion, Éponine (Marie Colomb) d'émotion. Quant à Gavroche (Léonard Signoret), il n'a rien de l'image qu'on s'en fait : ni casquette, ni petit foulard autour du cou, ni cette fougue qui anime habituellement le personnage. Fantine (Noémie Merlant) est juste, mais ne peut faire oublier l'interprétation déchirante d'Évelyne Bouix sous la caméra de Robert Hossein.

Il y a du Marcel Pagnol dans la scène où l'évêque Myriel (Frédéric Pierrot) remet les chandeliers à Jean Valjean, s'adressant à son lapin comme le boulanger de La Femme du boulanger s'adressait à sa chatte pour vider son cœur au sujet de sa femme. Dans le roman de Victor Hugo, l'évêque remet les chandeliers à Valjean à l'intérieur de sa maison, et non dehors.

Certaines époques souffrent de transitions un peu hasardeuses, notamment lorsque Valjean ramène Cosette de chez les Thénardier puis qu'elle apparaît soudainement à l'écran en jeune fille au jardin du Luxembourg. Dans la réalisation, on ne nous montre pas Jean Valjean confier Cosette enfant aux religieuses pour venir la récupérer une fois devenue une jeune fille bien élevée et prête à être mariée, ce qui l'ampute un peu de son évolution naturelle.

CLAP CINÉMA

Les Misérables



Le Paris des barricades, au cœur de la fresque de Victor Hugo.
© Curiosa Films · Eskwad · StudioCanal · TF1 Films Production

Le film se permet quelques libertés par rapport au roman en décrivant la vie quotidienne au bagne et les bagarres pour se faire respecter — ce que Victor Hugo n'a pas écrit, puisque le roman commence lorsque Valjean en sort. Le réalisateur récidive dans sa propre interprétation en tuant Madame Thénardier d'une balle lors d'un affrontement entre la police et son groupe de malfaiteurs, alors que dans le roman, elle est arrêtée par Javert et meurt en prison. De même, il n'est nullement évoqué que Marius donne de l'argent à Thénardier (Benjamin Lavernhe) qui pense le faire chanter en lui révélant la vraie identité de Valjean. La mort de Fantine n'est pas tout à fait exacte non plus, car Javert vient à l'hospice pour arrêter Valjean, et non pour lui soutirer l'adresse des Thénardier.

Quoi qu'il en soit, et malgré ces larges libertés prises avec la véritable histoire, le film conserve toute l'âme du roman de Victor Hugo et donne envie de le relire. La fin du film reste toutefois trop bâclée et, une fois de plus, très différente du livre : dans le roman, Jean Valjean meurt paisiblement de vieillesse et de chagrin chez lui, entouré de Cosette et Marius (qui n'ont pas encore d'enfant), après leur avoir révélé son histoire. Il s'éteint sereinement en demandant d'être enterré dans une tombe anonyme, sans nom.

Certes, me direz-vous, Claude Lelouch avait situé Les Misérables au XXe siècle et s'était lui aussi permis quelques libertés, mais ses personnages étaient plus fouillés, plus profonds et plus humains. Disons pour conclure que ce film est un beau spectacle de presque trois heures qui vient s'ajouter à la longue liste des œuvres tirées ou inspirées de ce chef-d'œuvre commencé en 1909 par un court métrage du réalisateur américain J. Stuart Blackton.

Helena Mora

CINÉMA · LES NUITS MED

Alix Ferraris

Le cinéma, d’une rive à l’autre

Entretien Passion Magazine



Photographie transmise par Alix Ferraris.

Accompagner les films, faire découvrir des cinéastes, relier les publics. À travers les Nuits MED, Alix Ferraris raconte un engagement nourri par le cinéma depuis l’enfance et construit, pas à pas, au contact des artistes et des équipes.

LE REGARD DE SAMIRA

Au Grand Action, le 8 octobre, les films des Nuits MED m’ont ramenée à ces réalités humaines dont nous parlons parfois sans vraiment les comprendre. Cette soirée m’a donné envie de rencontrer davantage celui qui accompagne ces histoires et les fait circuler.

Samira Maggio

« Nous sommes un peuple méditerranéen. »

Les Nuits MED

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC ALIX FERRARIS

La première émotion

01 · LA PREMIÈRE ÉMOTION

Avant les Nuits MED et la création de Diffusion KVA en 2003, quelle rencontre ou quelle séance de cinéma t'a donné envie de consacrer une place importante de ta vie aux films ?

Depuis tout petit, j'ai été bercé par le cinéma. Les sorties du mercredi étaient un vrai rituel, et mes parents avaient cette culture cinéphile du quotidien, le cinéma vu comme un loisir à part entière. J'ai grandi avec les incontournables, E.T., Star Wars, Indiana Jones, cet aventurier que tout le monde prend pour un fou, mais qui finit toujours par arriver à ses fins. J'ai aussi grandi avec le cinéma populaire français, Pierre Richard, le grand blond avec une chaussure noire, La Boum, La Folie des grandeurs avec Louis de Funès et Yves Montand, sans oublier les films d'auteur, comme les premiers Almodóvar.

Si je dois citer une séance qui m'a marqué, c'est Amadeus, de Miloš Forman. Ce biopic de Mozart m'a bouleversé, par sa démesure, sa musique, et cette façon de montrer un artiste génial, libre, parfois incompris, mais qui change à jamais le regard de ceux qui l'écoutent. C'est là que j'ai senti l'importance de ceux qui entourent les créateurs pour que leur œuvre existe et rencontre un public.

De là est née une envie profonde de les accompagner. J'ai commencé comme DJ, puis comme GO au Club Med, avant de devenir technicien, et d'évoluer vers la comptabilité et l'administration, avec ce travail de dossiers et de paperasse, surtout en France. J'ai aussi touché à la fabrication, mais c'est dans la promotion, l'accompagnement et la distribution que je me sens le mieux. J'aime offrir du plaisir et des découvertes au public, et faire du cinéma un espace d'ouverture, de diversité et de cohésion sociale.

02 · UN PARCOURS SINGULIER

Tu as évoqué ton métier de comptable et ta formation à la Fémis pour l'exploitation de salles. Comment ce chemin s'est-il dessiné, et qu'a-t-il changé dans ta manière de porter un projet culturel ?

Mon chemin s'est construit pas à pas. Pour évoluer dans la culture, un secteur pas facile où l'on nous prend souvent pour des artistes, je me suis formé au CFPTS, sous l'égide du ministère de la Culture, comme régisseur général et directeur de production d'événements, et aussi au CIFAP, comme directeur de production en fiction. Moi, je suis plutôt un manager, un chargé de développement, et c'est là que je trouve ma place et ma liberté. Ma formation de comptable m'a appris à budgétiser avant de faire quoi que ce soit, et à réunir les moyens de financement nécessaires à la réalisation du projet.

Le déclic, c'est la Fémis, une école extraordinaire, qui m'a fait comprendre que l'exploitation me plaisait. La salle est le dernier maillon de la chaîne, celui où l'on montre enfin les œuvres au public. La Fémis m'a appris à partir du public avant de partir sur des dossiers. Le parcours n'a pas été facile, même après plus de vingt ans, mais il m'a appris qu'un projet culturel se porte comme n'importe quelle entreprise, avec rigueur, expérience et passion.

Aujourd'hui, j'aime de plus en plus travailler à l'international, notamment sur l'autre rive de la Méditerranée, chez nos amis francophones comme le Maroc et la Tunisie. Mes qualités d'administrateur de production y trouvent un élan positif, et je peux y apporter un vrai conseil en gestion.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC ALIX FERRARIS

Défendre un cinéma sincère

03 · LE PARI DES DÉBUTS

Lorsque tu lances les Nuits MED en 2007, le court-métrage dispose encore de peu de visibilité en Corse. Quel souvenir des premières éditions raconte le mieux ce que tu étais déterminé à défendre ?

Avant les Nuits Med, j'avais créé le festival culturel de Furiani, une commune près de Bastia, avec l'idée de mettre en avant les arts de façon pluridisciplinaire : théâtre, musique, arts plastiques, et déjà le court-métrage. J'étais aussi organisateur de tournées en Corse, dans les villages, pour des compagnies de théâtre en langue corse et pour des chanteurs et chanteuses de l'île. Cette expérience de terrain m'a donné le goût d'aller vers les gens, là où ils vivent.

En 2007, j'ai lancé la première Nuit du court-métrage insulaire, qui rassemblait les films produits en Corse de 1997 à 2007. Il y en avait à peine une dizaine, et c'est là que tout a commencé pour moi. J'ai eu la chance d'avoir trois parrains. Antoine Lopez, de Clermont-Ferrand, le plus grand festival de court-métrage au monde, avec son marché international. Michel Warren, du Festival du court-métrage en plein air de Grenoble. Et Marc Ripoll, ancien président du festival Tous Courts, à Aix-en-Provence, avec son marché du film. Les deux derniers nous ont quittés, et tous m'ont tout appris des débuts du court-métrage. Je leur dois beaucoup.

Aujourd'hui, grâce à ce travail, à une volonté structurante, au lien avec la Collectivité de Corse, l'IUT et l'Université de Corse, ainsi qu'avec la filière audiovisuelle, dont France Télévisions, il existe une vraie possibilité de production, de fabrication et de soutien pour le court-métrage. Plus de dix projets sont soutenus chaque année, alors qu'on comptait à peine une dizaine de films en dix ans.

04 · VERITÀ, UNE EXIGENCE PERSONNELLE

Dans ton éditorial de 2026, tu défends une vérité plurielle et un cinéma libre. Que signifie pour toi le choix de « Verità », et qu’est-ce qui t’a touché dans le regard de Marie-Pierre Nouveau, extrait de Sofiane, choisi pour l’affiche ?

Le choix de la vérité, dans mon éditorial 2026, c'est celui d'un cinéma sincère, qui ose regarder en face ce qui est injuste. Car aujourd'hui encore, la censure existe, qu'elle soit politique ou sociale, et dire la vérité reste un acte engagé. Fabien Hara est un réalisateur que je suis depuis ses débuts. Ses courts-métrages mêlent sensibilité et humour, et défendent avec engagement un regard plus juste sur les autres, notamment sur l'homosexualité.

Avec Sofiane, il touche à quelque chose de très personnel : l'histoire d'un jeune garçon mort dans un accident, et d'une mère qui n'a jamais su la vérité sur ce qui s'était réellement passé. Le film raconte cette injustice, celle de l'absence de réponses. Marie-Pierre Nouveau incarne cette mère avec une grande justesse, et son regard m'a profondément touché, parce qu'il porte à la fois la douleur de la perte et le besoin de comprendre.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC ALIX FERRARIS

Les rencontres qui demeurent

05 · CE QUI RESTE D’UNE SOIRÉE

J’ai assisté à la clôture du 8 octobre au Grand Action. Les films du Panorama corse m’ont marquée par leurs réalités humaines. De ton côté, quel échange ou quel moment de cette soirée t’a particulièrement touché ?

Ce qui m'a le plus touché lors de cette soirée de clôture au Grand Action, à Paris, dans le cadre du festival itinérant, c'est de pouvoir retrouver une partie des invités du festival, qui s'était tenu en juin entre Bastia et Furiani. Retrouver autant de réalisateurs, c'est précieux, parce que ce n'est pas simple. Sur une île, avec l'inflation, les coûts de déplacement et d'accueil pèsent lourd, et il est difficile de faire venir tous les cinéastes. Pourtant, ce sont eux qui donnent son âme au festival, par les échanges avec le public et entre eux. C'est pourquoi j'ai un vœu pour les vingt ans : accueillir tous les réalisateurs, si on nous en donne les moyens.



Prise de parole aux Nuits MED · Photo transmise par Alix Ferraris.

06 · RECONNAÎTRE UNE VOIX

Au-delà de la maîtrise technique, qu’est-ce qui te fait reconnaître une voix singulière dans un court-métrage ? Peux-tu nous raconter la découverte d’un film ou d’un cinéaste qui t’accompagne encore ?

Au-delà de la technique, ce qui me fait reconnaître une voix singulière, c'est une sincérité, un regard qui ne ressemble qu'à celui qui le porte. Et quand je la reconnais, j'ai envie de l'accompagner dans la durée.

En restant en Méditerranée, en Corse par exemple, nous avons programmé Julien Colonna et Frédéric Farrucci, dont les courts-métrages sont passés par les Nuits Med et qui ont aujourd'hui franchi le cap du long. Notre ami libanais Wissam Charaf a tourné en Corse, dont les paysages lui rappellent ceux du Liban. Sofia Alaoui, réalisatrice et aujourd'hui productrice marocaine, nous marque par sa fidélité, et nous continuons de la suivre. Toussaint Martinetti, rencontré plus récemment, est passé directement du court au long, et a présidé le jury en 2025. Quant à Gabriel Le Bomin, je garde pour lui un profond respect : réalisateur de plusieurs longs-métrages, dont Les Fragments d'Antonin et De Gaulle, il est passé par le court avec L'Occupant. Tous ont marqué le cinéma en Corse et en Méditerranée, comme d'autres qui ne sont plus là.

Ce qui reste, c'est le lien. Quand on accompagne un cinéaste du court au long, il demeure un moment indélébile dans la mémoire, pour lui comme pour moi. Même si les vies diffèrent, même si on s'appelle une fois tous les dix ans, c'est ancré.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC ALIX FERRARIS

Accompagner, relier, transmettre

07 · ACCOMPAGNER LES PREMIERS PAS

Avec MED IN SCENARIO et Talents en Court, ton engagement commence aussi avant la projection. Quel accompagnement peut changer le parcours d'un jeune auteur, et quelle rencontre te l'a montré concrètement ?

Pour un jeune auteur, voir son film à l'écran est essentiel, et c'est très difficile. Écrire un scénario, puis voir enfin à l'écran les images qu'on avait imaginées, suppose toute une chaîne : producteur, équipe, techniciens, diffuseurs. Aujourd'hui, grâce au CNC, les jeunes auteurs peuvent obtenir des aides et construire un parcours professionnel. Les diffuseurs du court-métrage sont surtout les chaînes de télévision, et quelques plateformes.

Ce qui change vraiment un parcours, c'est le préachat : la chaîne achète le film sur scénario, avant même le tournage, au tarif à la minute. Cela déclenche l'aide économique décisive. Les chaînes acceptent de lire les projets s'ils ont déjà le soutien d'une région, en Corse la Collectivité, dans le cadre de la politique territoriale entre le CNC et les régions.

Cela, je le dois à des rencontres. D'abord celle de Roland Nguyen, ancien responsable du pôle court-métrage à France Télévisions, puis de Christophe Taudière, aujourd'hui responsable du pôle court-métrage et du magazine Histoires courtes sur France 2. C'est avec eux que l'aventure de Made in Scénario a commencé : une résidence qui accompagne jusqu'au bout un porteur de projet ayant déjà réalisé un premier court projeté, et qui lui fait comprendre les mécanismes de production, car le fossé reste énorme entre le court et le long.

Il y a aussi ma rencontre avec Morad Kertobi, responsable du court-métrage au CNC, qui a initié Talents en Court. Je suis le référent du dispositif en Corse : nous repérons les talents, souvent éloignés du système parce que tout est concentré à Paris en France, et nous les accompagnons jusqu'à la réalisation d'un court-métrage. Tout reste une question de moyens, mais le court-métrage est un premier pas vers le long.

08 · D'UNE RIVE À L'AUTRE

Tes coopérations ont notamment relié la Corse à Tanger et à la Tunisie. Quelle rencontre entre les rives de la Méditerranée a fait évoluer ton regard sur le cinéma et sur sa capacité à nous rapprocher ?

Nous avons la chance de partager la langue française avec des pays comme le Maroc et la Tunisie, où nous pouvons nous rendre facilement, sans visa. La position de la Corse au cœur de la Méditerranée nourrit naturellement une volonté de rapprochement. C'est ce qui nous a amenés à créer COOPMED, la Coopération Méditerranée, qui réunit des festivals.

Avec le Maroc, nous travaillons en lien avec des festivals comme le Tanger Film Festival. Nous avons la chance d'avoir un consulat du Maroc à Bastia, et la première communauté étrangère en Corse est marocaine. J'espère concrétiser un projet pour créer un lien entre la production corse et la production marocaine, et aller au-delà.

Avec la Tunisie, le travail dure depuis longtemps : d'abord le festival Manarat, puis les Journées cinématographiques de Carthage, et aujourd'hui Vues sur les arts, un autre festival. Le CNCI, l'équivalent tunisien du CNC, nous a toujours accueillis à bras ouverts.

Je souhaite maintenant garder et développer un lien solide avec les institutions, comme le Centre cinématographique marocain, le CNCI, le CNC et la Collectivité de Corse. L'objectif est de faire circuler en Méditerranée les œuvres des jeunes auteurs. Nous sommes un peuple méditerranéen, c'est mon leitmotiv, et le cinéma, d'une rive à l'autre, nous rapproche.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC ALIX FERRARIS

Une aventure collective

09 · TENIR DANS LA DURÉE

Tu as parlé publiquement des difficultés économiques traversées par le festival. Quand l'énergie vient à manquer, qu'est-ce qui te fait continuer, et quelle place ton équipe et tes partenaires prennent-ils dans cette histoire ?

Chaque année est une année de remise en question et de doute, depuis vingt ans. Et pourtant, chaque festival aboutit, et c'est ce qui me fait continuer. Ce qui me porte aussi, c'est la fidélité de nos partenaires : la Collectivité de Corse, France Télévisions, les filières audiovisuelles et cinématographiques, l'Université de Corse, le cinéma Grand Action, Images Dotation, et tous les acteurs du territoire qui nous aident sur le plan logistique, comme Air Corsica. J'aimerais qu'ils puissent nous soutenir encore davantage, car la grande difficulté reste de faire venir les gens en Corse, et Air France nous a aussi accompagnés à un moment donné.

Aujourd'hui, j'arrive à un aboutissement qui n'est pas personnel, mais collectif, ouvert sur la diversité : la Corse est reconnue comme une terre de cinéma, avec une vraie volonté de développer des actions en lien avec le CNC. Or le CNC est aujourd'hui menacé par le contexte politique. Je crois qu'en France, nous devons surtout nous unir et éviter de nous détruire, car nous avons tous les atouts, plus que d'autres pays, pour faire exister le cinéma.

Je n'ai jamais prétendu être autre chose qu'un artisan du cinéma et de la culture, apportant sa pierre à l'édifice. Ces vingt ans ne sont pas le fruit d'un parcours individuel, mais d'une aventure collective, portée par des équipes, des partenaires et des artistes fidèles. Cette reconnaissance, je souhaite la partager avec chacun d'eux, et leur exprimer toute ma gratitude.

10 · TRANSMETTRE, DEMAIN

À l'approche des vingt ans des Nuits MED en 2027, quel désir t'anime encore ? Si un jeune cinéaste devait retenir une seule chose de ton engagement, laquelle aimerais-tu lui transmettre ?

Si un jeune cinéaste ne devait retenir qu'une seule chose de mon engagement, ce serait d'aller jusqu'au bout de son projet, quoi qu'il en coûte, quoi qu'il arrive. Car c'est en menant un film jusqu'à son aboutissement qu'il prend conscience de ce que représente réellement la réalisation d'un film, avec ses difficultés, ses doutes et ses joies. Il découvre aussi qu'à un moment donné, le film ne lui appartient plus : c'est une expérience collective, portée par toute une équipe. Cette expérience lui permet de décider en connaissance de cause s'il a envie de poursuivre son chemin vers le long-métrage. Mon désir, c'est de lui donner cette chance, et de l'accompagner jusque-là. Cet aboutissement est une épreuve de vérité, qui l'éclaire sur la réalité du métier.



Photo de groupe des Nuits MED · Photo transmise par Alix Ferraris.

CINÉMA · TANGER

Mohammed Saïd Zerbouh

Tanger, le cinéma en partage

Entretien Passion Magazine



Portrait transmis par Mohammed Saïd Zerbouh. Fond retouché.

En 2005, Mohammed Saïd Zerbouh emprunte la caméra de sa tante pour filmer une semaine culturelle dans son lycée. À Tanger, Ahmed Kacem accepte de l'aider à monter ses premières images. Saïd tient là une caméra pour la première fois.

De ce premier tournage aux cinéclubs scolaires et au Tangier Film Festival, il revient sur ce qui l'anime. Il parle d'une ville dont les ruelles sont pleines d'histoires, du moment où un film se prolonge dans la discussion et des liens qu'il tisse avec Alix Ferraris et les Nuits MED.

« Le film appartient soudain à tout le monde. »

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC MOHAMMED SAÏD ZERBOUH

Les premières images

01. Quel souvenir vous revient lorsque vous pensez à votre première émotion de cinéma ? Comment cette passion a-t-elle pris place dans votre vie ?

Pour moi, le cinéma est indissociable de l’émerveillement, non pas nécessairement un éblouissement purement visuel, mais un émerveillement au sens large. La fascination pour les histoires des autres, pour leur capacité à prendre des décisions et à accomplir des actes précis. Le cinéma, à l'instar de la littérature, nous offre la possibilité de vivre des vies multiples, mais de manière visuelle, façonnée par la vision du réalisateur. C’est cet émerveillement qui a fait naître cette passion, ainsi qu'une forme d'addiction douce à l'idée de revivre ces expériences encore et encore.

02. Quelles étapes et quelles rencontres vous ont conduit à vous engager dans la vie culturelle et cinématographique de Tanger ?

Mon engagement dans la vie culturelle et cinématographique de Tanger s'est fait de manière organique, presque inattendue, à travers le militantisme associatif. J'étais alors membre de la commission sportive au sein du lycée Abi El Abbas Sebti. En 2005, nous avions organisé une semaine culturelle riche en activités, et l'idée m'est venue d'en garder une trace. J'ai eu l'audace d'emprunter la caméra de ma tante pour filmer l'événement.

Ne possédant pas d'ordinateur pour le montage, j'ai essuyé le refus de tous les studios de la ville. Jusqu'au jour où j'ai rencontré M. Ahmed Kacem, propriétaire d'un mini-studio à Tanger, qui a accepté avec empathie de m'aider. En visionnant les images, il a été surpris par la qualité des cadrages et des mouvements de caméra – ce qui était rare à l'époque pour un débutant. Quand je lui ai confié que c'était la première fois de ma vie que je tenais une caméra, il a eu du mal à me croire. C'est en lui expliquant que je nourrissais ma cinéphilie par un visionnage intensif de films qu'il m'a dit cette phrase décisive : "Tu as un œil cinématographique, tu dois le cultiver."

À partir de ce jour-là, je suis devenu un habitué de son studio, découvrant son long parcours de militantisme cinématographique à Tanger. C'est ainsi que tout a commencé : de cette première étincelle est né mon engagement indéfectible pour faire de Tanger une plateforme cinématographique incontournable.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC MOHAMMED SAÏD ZERBOUH

Un festival pour faire place aux talents

03. Vous présidez la Fondation CINEMANA. Quelle conviction personnelle porte cet engagement, et que souhaitez-vous rendre possible pour les artistes et le public ?

Lorsque ma relation avec le cinéma est passée du registre de la passion à une dimension plus professionnelle, grâce aux précieux enseignements d'Ahmed Kacem en scénographie et en prise de vue, j'étais alors étudiant à la Faculté des Sciences Économiques de Tanger. J'ai sérieusement envisagé d'étudier le cinéma, mais ma situation financière ne me le permettait pas : l'institut de cinéma était basé à Rabat, et même en cas d'admission, il fallait assumer les frais de vie sur place, ce qui m'était impossible.

J'ai donc dû emprunter une autre voie : produire des films de manière indépendante et semi-amateur aux côtés d'Ahmed Kacem. J'ai alors pris la pleine mesure de la difficulté de la production cinématographique. En l'absence de toute institution de soutien au cinéma à Tanger, et sans aucune école ou institut de formation dans la ville, on peut dire que la réussite d'un talent cinématographique aux revenus modestes relevait alors du miracle.

C'est précisément de ce constat qu'est née ma volonté de créer une plateforme rassemblant les talents du cinéma à Tanger pour les aider à accéder au monde du 7e art. Ma première initiative a été de fonder un festival universitaire de cinéma mettant en valeur les œuvres des étudiants des écoles et facultés tangéroises. Ce projet a grandi pour devenir un festival international, qui intègre aujourd'hui une section permanente intitulée "Voix de Tanger", dédiée à la projection des films réalisés par les jeunes talents de notre ville.

04. À la direction du Tangier Film Festival, qu’aimez-vous faire naître entre un film, son auteur et les spectateurs ? Quel souvenir en raconte le mieux l’esprit ?

En tant que directeur, je considère qu'il y a deux moments absolument incontournables dans un festival de cinéma. D’abord, l'arrivée sur le tapis rouge, qui est un instant de célébration, d'effervescence et de magie partagée où le cinéma s'offre au public et à la fête. Ensuite, le débat autour du film, qui constitue le véritable cœur intellectuel et humain de l'événement, là où l'œuvre prend vie à travers la parole, l'échange et la confrontation des regards.

Il s'agit de créer l'étincelle intime entre une œuvre, l'intime conviction de son créateur et le regard du public. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est ce moment suspendu lors d'un débat après une projection, où les barrières tombent et où le film appartient soudain à tout le monde.

Parmi les moments les plus forts et les plus profonds, je garde un souvenir impérissable du débat autour du film Automata, en présence de son réalisateur Gabi Ibáñez. C’était le tout premier film projeté au festival abordant la question de l'intelligence artificielle. Ce qui rend ce moment si marquant, c’est que ce débat soulevait déjà, il y a douze ans, des questions cruciales qui résonnent avec une acuité saisissante dans notre réalité d'aujourd'hui.

Si je devais garder un autre souvenir précieux, ce serait ces échanges vibrants et spontanés dans nos salles et sur les places de Tanger, où des jeunes découvrent des cinéastes venus d'horizons lointains et réalisent que leurs propres histoires valent la peine d'être racontées à la face du monde.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC MOHAMMED SAÏD ZERBOUH

Tanger, la ville qui inspire

05. Tanger est au cœur de votre engagement. Qu'est-ce que cette ville apporte à votre regard sur le cinéma, et quelle facette aimeriez-vous en faire découvrir à nos lecteurs ?

Tanger est au cœur de mon engagement. Bien des artistes d'exception sont tombés amoureux de cette ville, et il est bien difficile de cibler une seule cause à cette attraction magnétique qui envoûte quiconque possède une sensibilité à la beauté, en particulier cette beauté façonnée par le croisement des époques et la superposition des cultures. Dans la médina de Tanger, chaque ruelle est pleine de récits, chaque récit est une histoire vécue, et ces récits nourrissent la littérature, les arts, et par conséquent le cinéma. Je crois profondément que quiconque grandit à Tanger porte en soi une secrète mélopée pour l'art.

Pour être tout à fait franc, si j'étais dans une autre ville, j'aurais probablement ou bien surement arrêté d'organiser le festival pour deux raisons principales. La première est mon amour viscéral pour cette cité et ma conviction inébranlable qu'elle mérite un festival international digne de son nom et de son héritage historique et artistique. La seconde est que l'aura irrésistible de Tanger facilite grandement l'attractivité des talents, chaque fois que nous invitons une personnalité du cinéma, elle n'hésite jamais à accepter, mue par la curiosité et le désir ardent de visiter Tanger.

06. Vous nous avez parlé des projections mensuelles de films marocains. Quel échange avec un spectateur ou un cinéaste vous a particulièrement marqué lors de ces rencontres ?

Lors de chaque projection mensuelle que nous organisons, chaque film et chaque réalisateur tissent une aura d'une nature et d'une singularité propres. En effet, chaque œuvre engendre une atmosphère singulière durant la projection, une ambiance qui plane ensuite sur le temps d'échange et dicte, à notre insu, la nature des émotions qui nous traversent en tant que spectateurs, ainsi que les questionnements fertiles qui en découlent. Plus le réalisateur réussit, avec talent, à happer le spectateur dans son univers et à le plonger dans ses profondeurs, plus l'interaction lors du débat se révèle intense.

Cependant, et pour ne pas paraître esquiver votre question, j'ai eu un coup de cœur tout particulièrement personnel pour les séances de discussion autour des films La Derniere Entraînement de Yassine Fennane, Mon père n'est pas mort de Adel Fadili, et Le mont Moussa de Driss Mrini.

07. La Fondation CINEMANA mène aussi des actions auprès des jeunes, notamment avec les cinéclubs scolaires. Que souhaitez-vous leur transmettre, au-delà du plaisir de voir un film ?

En effet, à mon avis, les ciné-clubs scolaires sont l'un des plus précieux terreaux de culture, d'illumination et de progrès en général.

La plus grande menace qui pèse aujourd'hui sur l'humanité est sans doute celle des guerres nucléaires, et nous avons tous vu, grâce au cinéma et à la télévision, l'anéantissement terrifiant qu'une telle guerre pourrait infliger à notre monde.

Seule une génération éduquée dans l'ouverture sur le monde, une génération qui le connaît au lieu de le redouter, qui cherche à le compléter plutôt qu'à entrer en conflit avec lui sera capable d'épargner à l'humanité cette catastrophe. Or, il n'existe pas de meilleur moyen pour façonner et éveiller cette génération que le cinéma.

CINÉMA · ENTRETIEN AVEC MOHAMMED SAÏD ZERBOUH

Des films qui traversent les frontières

08. La résidence « Courts entre 2 Rives » relie notamment CINEMANA aux Nuits MED. Comment vivez-vous cette coopération avec Alix Ferraris et les partenaires méditerranéens ? Que change-t-elle pour les jeunes auteurs ?

Comme je l'mentionnais auparavant, le cinéma nous offre l'opportunité précieuse de nous ouvrir au monde et à d'autres cultures. À l'inverse de la théorie du « choc des civilisations » de Huntington, qui nous enferme dans un antagonisme inéluctable, le cinéma nous propose des scénarios infiniment plus optimistes et humains.

L'idée de voir un film de la rive sud de la Méditerranée projeté dans des festivals et des communautés de la rive nord, et vice-versa, incarne précisément l'essence de ce que j'évoquais. Mon expérience avec Alix pour « Courts entre 2 Rives » est à cet égard tout à fait remarquable, c’est une aventure qui pourrait s'épanouir et grandir encore davantage si elle venait à bénéficier d'un soutien institutionnel et financier plus solide.

09. Quel talent ou quelle œuvre du cinéma marocain aimeriez-vous aujourd’hui faire découvrir aux lecteurs de Passion Magazine ? Qu’est-ce qui vous touche dans ce regard ?

Parmi les œuvres cinématographiques marocaines récentes qui m'ont profondément marqué et que j'aimerais faire découvrir, il y a le film Calle Malaga de la remarquable réalisatrice Maryam Touzani. C'est un film exceptionnel, notamment sur le plan de l'écriture, à travers cette œuvre, Maryam a su se surpasser pour s'affirmer, à mes yeux, comme une auteure d'une maturité et d'une maîtrise artistique remarquables. De surcroît, le film a été tourné à Tanger, ce qui a immédiatement éveillé en moi un lien émotionnel fort avec ses univers, ses textures et ses silences.

10. La 15e édition du Tangier Film Festival est annoncée du 11 au 14 novembre 2026. Quels en seront les temps forts et les rencontres à ne pas manquer ? Quel souhait personnel portez-vous pour cette édition ?

Franchement, toutes les sections et les articulations de cette 15e édition sont d'une force et d'une richesse exceptionnelles. À commencer par les cérémonies d'ouverture et de clôture, qui seront des moments d'émotion pure marqués par des hommages amplement mérités rendus à des figures incontournables de notre paysage artistique et culturel : les talentueuses actrices Farah El Fassi et Maryem Bakouche, le réalisateur Driss Chouika, ainsi que le critique et scénariste Ahmed Eddafri, sans oublier la présentation solennelle de nos prestigieux jurys internationaux.

En traversant les compétitions internationales de films longs, courts et documentaires, et en explorant nos différentes masterclasses et espaces de débats, je peux affirmer avec une immense fierte que nous proposerons au public et aux festivaliers, lors de cette édition, plus de 50 films venus d'horizons divers. C'est une véritable célébration du septième art, un carrefour de regards croisés où chaque spectateur trouvera, n'en doutons pas, matière à vibrer et à réfléchir.

EN IMAGES · TANGIER FILM FESTIVAL

Le cinéma à l’honneur

Sur scène, les films se prolongent dans la parole et les rencontres.



Prise de parole au festival





Remises de prix

Archives du Tangier Film Festival, 14e édition. Photographies transmises par Mohammed Saïd Zerbouh.

EN IMAGES · TANGIER FILM FESTIVAL

Des talents, une aventure collective

Deux regards sur la 14e édition du festival.





TANGIER FILM FESTIVAL

Archives de la 14e édition. Photographies transmises par Mohammed Saïd Zerbouh.

PROLONGER LA DÉCOUVERTE

Le site du Tangier Film Festival

tangierfilmfestival.com

PHOTOGRAPHIE

Benoît Daynes

Les rencontres qui restent



« L’intimité est le premier langage que je recherche dans une image. »

Le portrait, la lumière et le silence : Benoît Daynes raconte les rencontres qui nourrissent son regard de photographe.

Photographies © Benoît Daynes · Portrait fourni

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

Les rencontres qui restent

Entretien Passion Magazine

Bonjour
Je vous remercie Passion Magazine, tout d'abord, de me permettre de parler de mon travail et d'entrevoir une fenêtre sur les raisons qui m'ont poussé à devenir photographe.

01 Vous souvenez-vous d'une rencontre qui vous a donné envie de devenir photographe ? Que cherchiez-vous alors dans une image, et que cherchez-vous aujourd'hui ?

L'envie de devenir photographe a été motivé d'abord par un vieux appareil Drepy qui prenait la poussière dans un tiroir de chez mes parents. Je devais avoir 10 ans je le tenais juste comme un jeu. Je pointais des objets, des paysages, des visages. Puis pour mes 17 ans on m'a offert un Nikon FM2, j'ai réalisé mes premiers clichés et très vite le portrait est devenu le sujet central qui me fasciné et me faisait peur en même temps.

L'intimité est le premier langage que je recherche dans une image. A travers cette passerelle les portraits, les paysages me semblent plus accessibles. Puis d'autres sentiments s'agrègent, comme l'écoute, l'observation, la prise de risque.
Aujourd'hui je m'obstine à conduire mon travail vers une forme d'esthétisme.
Jongler avec le réel et la fiction - une obsession - , c'est peut être pour cela que mon travail semble cinématographique. Je ne suis pas à l'aise avec l'aspect cru du quotidien, la frontalité de notre époque.

02 Votre parcours passe par le cinéma et le théâtre. Que vous ont appris ces expériences sur la lumière, les visages et la manière de raconter une personne en une seule image ?

Oui effectivement le théâtre avec le metteur en scène Matthias Langhoff est un segment de ma vie qui m'a influencé profondément.
6 années qui ont marqué et marque encore mon travail.
Sa lumière, ses ambiances dramatiques, picturales, ses oeuvres classiques, ses personnages tellement humains, cette rigueur au travail y sont pour beaucoup dans mon approche pour la photographie.

03 Vos portraits font une place importante aux couleurs profondes, aux ombres et aux décors. Comment construisez-vous cet univers avec la personne photographiée ? Pouvez-vous nous raconter la naissance d'une image ?

Vous avez raison, la profondeur des tonalités, les ombres, les décors sont ce que je nommerai ma syntaxe photographique. J'ai besoin de ces éléments pour construire un portrait. Les textures aussi jouent un rôle important.
Semblable à un peintre, ou un écrivain qui réunissent des informations avant de se mettre à la création.
Dans cette démarche je cherche à m'approcher d'une élégance.

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

Les rencontres qui restent

04 Sur votre compte, des portraits réalisés dans des lieux de cinéma côtoient des rencontres en voyage. Qu'est-ce qui vous donne envie d'aller vers quelqu'un et de lui proposer une photographie ?

Isabelle Gibbal Hardy directrice du Cinéma le Grand Action m'a contacté en Août pour travailler durant cette année à la réalisation de portraits en rapport avec l'activité du Cinéma. Les rencontres faîtes à l'issu des portraits sont ceux d'artistes de tout horizon qui viennent présenter leurs films. Cette démarche s'inscrit effectivement dans un travail de rencontre et d'échange qui nourrissent mon travail de photographe.

05 Comment est né « Mon été des portraits » ? Parmi les rencontres de cette série, laquelle vous a surpris ou vous a laissé un souvenir particulièrement fort ?

Oui « Mon été des portraits » est un projet qui m'accompagne depuis 8 ans maintenant. L'idée m'est venu lorsque nous partions avec mes enfants sillonner la France. Je donnais rendez-vous (via les réseaux) aux gens qui croiseraient notre route, a réaliser leurs portraits. C'est vrai l'édition de cette année 2026 a été riche de belles rencontres aussi, je me souviens de cette dame Marie Pilar en Espagne proche de Barcelone qui pour me remercier a cueilli des citrons dans son jardin pour me les offrir puis sa famille s'est joint à nous et ils m'ont hébergé durant le wk.

06 Vous avez partagé une série d'images de Lomé. Qu'est-ce qui vous y a conduit, et quelle rencontre aimeriez-vous raconter à nos lecteurs pour leur faire découvrir ce séjour à travers votre regard ?

On dit de l'Afrique qu'elle ne vous laisse pas indifférent, j'y suis allé en Juin dernier pour un travail et je confirme c'est dingue. Je n'étais jamais allé en Afrique noire et Lomé a été mon baptême. La notion de l'authenticité prend tout son sens en Afrique. Lomé est une ville qui s'étale, tentaculaire, la population s'affaire jour et nuit. L'activité y est incessante et malgré cela il ressort une douceur et une poésie. L'océan borde la capitale d'une frontière à l'autre ce qui insuffle une énergie singulière que l'on ressent à travers toute la ville.

07 À Gérone comme dans vos autres images de voyage, vous photographiez aussi les lieux et les instants de vie. Comment se répondent, pour vous, le portrait d'une personne et celui d'une ville ?

C'est vrai il y a souvent une silhouette qui occupe un rôle dans les photos de lieux que je croise. Comme une ponctuation nécessaire, un repère qui rythmera limage que j'ai en tête.
Pour les photos de rue, je suis discrètement les gens que je vois dans un lieux et le moment choisie je les fige sur la photo.
Assujettir cette idée d'une fusion entre l'humain et la ville me semble indissociable. Souligner l'errance et flânerie humaine comme une métonymie de l'urbanisation qui isole. Une autre définition de l'anonymat.

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

Les rencontres qui restent

08 Vos portraits nous montrent des personnes dans des attitudes et des cadres très différents. Comment trouvez-vous ensemble une posture dans laquelle elles se reconnaissent ? Que faites-vous lorsqu'elles sont mal à l'aise devant l'objectif ?

Lorsque je sais que je vais réaliser un portrait en amont je me documente. Je découvre le parcours du modèle, je réunis des infos.
Souvent je dessine un croquis du portrait que je souhaite faire.
Le Jour J, j'arrive en avance pour définir un repérage ensuite lorsque j'ai posé mon décor, mon matériel, je présente au modèle le croquis que j'ai dessiné car souvent le temps est très court pendant le shooting. Cela lui donne une direction. Régulièrement ils sont en confiance devant une prépa en place.
Alors le shooting débute, je donne très peu d'indication au sujet. Je trouve que les silences, les instants suspendues sont de fidèles directeurs Artistiques.

09 Vos séries « À visage humain » et « Punch » vous ont conduit vers des seniors et des boxeurs. Avec le recul, qu'avez-vous appris à leur contact qui a changé votre manière de photographier ?

C'est deux séries résument à elles seules les réflexes que j'essaies d'appliquer encore aujourd'hui dans ma démarche de photographe. L'humilité, le retrait du photographe devant le sujet qui pose.

10 Si vous deviez choisir trois photographies pour nous raconter qui vous êtes aujourd'hui, lesquelles retiendriez-vous, et pourquoi ? Quel projet aimeriez-vous ouvrir ensuite ?

Je choisirai trois photos de trois photographes que j'admire beaucoup.
La première : Le portrait de Pablo Picasso réalisé par Irving Penn (Sa justesse, son élégance en si peu de temps pour l'exécution).
Le Portrait du chien courant sur la croisette du Photographe Olivier Metzger
Les Poivrons de Edward Weston en Noir et Blanc.
Quel Projet ?
En Août 2027 une galerie me propose d'accueillir mon travail aux Rencontres Photo de ARLES (Dans le OFF)
C'est un projet qui me rend fier et auquel je vais m'y consacrer sérieusement afin de proposer un travail qui j'espère tiendra la route. (Galerie Betty Arles Août 2027).

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

La présence et le regard







Photographies © Benoît Daynes

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

La couleur et les rencontres





Photographies © Benoît Daynes

PHOTOGRAPHIE · BENOÎT DAYNES

Les lieux, les silences







Photographies © Benoît Daynes

Poursuivre la découverte

Instagram : @benoitdaynes

Cliquez ou scannez pour découvrir ses photographies.

LE REGARD DE SAMIRA · SCÈNE

Brian Scott Bagley

Sur scène et après le spectacle



Photographie © Franck Camhi

Ce soir-là, pour la Saint-Valentin, nous étions chez Anne-Marie Mitterrand. Je me souviens du calme dans la salle avant que Brian se mette à chanter. Et puis les gens ont commencé à rire, à danser. Moi aussi, je dansais. Brian a cette énergie-là. Quand il fait le show, on a envie d'y prendre part.

Aux Swan Awards, à Cannes, j'ai vu une autre facette de lui. Brian devait chanter seul ce soir-là. Une autre artiste était avec nous et je lui ai demandé s'il pouvait lui laisser un moment pour chanter, elle aussi. Il m'a dit oui tout de suite. Je les ai vus répéter ensemble, puis elle a chanté. J'ai été touchée par la simplicité avec laquelle il lui a fait une place.



« J'ai été touchée par la simplicité avec laquelle il lui a fait une place. »

Brian Scott Bagley aux Swan Awards, à Cannes.

BRIAN SCOTT BAGLEY · SUITE

Ce qui m’est resté



Brian Scott Bagley et les archives de Joséphine Baker.

De la soirée de la Saint-Valentin, je garde aussi un souvenir plus intime. À la fin, je me suis assise. Brian est venu près de moi et on s’est pris dans les bras. Avec lui, j’ai cette familiarité qui fait qu’une étreinte vient naturellement.

Je me souviens lui avoir dit « Mais t’as une présence… »

J’ai eu la chair de poule. Je ne sais toujours pas très bien comment l’expliquer, mais c’est à ce moment-là, dans ses bras, que j’ai pensé à Joséphine Baker. La soirée était déjà terminée, et c’est ce moment-là qui m’est resté.

Samira Maggio

ENTRETIEN · PARCOURS

Brian Scott Bagley

Les premiers pas, de Baltimore à la France



Brian Scott Bagley présente des documents autour de Joséphine Baker.

01 Quel souvenir te revient lorsque tu repenses à ta première envie de monter sur scène ?

C’est plutôt un souvenir de ma mère. Je lui avais demandé si elle était fière que j’aie choisi une voie artistique. Elle m’a dit qu’elle voulait que mon frère et moi suivions chacun notre chemin pour trouver notre bonheur. Puis elle m’a raconté que, tout petit, je courais déjà vers la piste et que je me mettais à danser, encore en couches.

Plus tard, j’étudiais le théâtre à Baltimore et je regardais souvent les danseurs. Stephanie Powell m’a invité à prendre des cours. La danse est venue comme ça, naturellement.

02 Qu’est-ce qui t’a conduit vers la France, et quelle rencontre t’a donné le sentiment de pouvoir y trouver ta place ?

C’est une amie qui a passé le casting. Je lui avais montré des pas dans l’esprit de Joséphine Baker. Elle a parlé de moi à Jérôme Savary, qui m’a invité le jour même à travailler avec lui. J’ai été crédité comme l’un des chorégraphes d’À la recherche de Joséphine Baker, le spectacle qui m’a amené en France. Pour moi, c’était magique.

03 Dans ton parcours au Crazy Horse, quel échange avec le public t’a particulièrement touché ?

C’est difficile de choisir, parce qu’il y a eu beaucoup de moments qui m’ont touché. Chaque soir, j’avais l’impression de retrouver une nouvelle famille. Les gens aimaient mon énergie et je me sentais vraiment connecté à eux. C’était bien plus qu’un travail. Je venais chanter et, avec le public, il se passait quelque chose.

ENTRETIEN · LA SCÈNE

La joie et le trac



Photographie © Franck Camhi

04 Tu invites à trouver la joie et à ne rien laisser nous l’enlever. Que signifie cette conviction dans ta propre vie ?

J’ai grandi dans une famille afro-américaine très attachée à la foi chrétienne. On a traversé des moments difficiles. Même quand on ne voit pas d’issue, on essaie de trouver une solution.

Il y a des jours où j’ai envie de pleurer. Je prends une grande respiration et je me demande ce que je peux changer. Et parfois, je finis par me dire « C’est OK, ce n’était pas pour moi. » Peut-être même que l’univers m’a protégé de quelque chose qui ne m’aurait pas fait du bien.

05 Que ressens-tu dans les quelques secondes qui précèdent ton entrée en scène ?

Soit je pense à mes textes, soit je ne ressens rien de particulier. Avant, j’avais vraiment des papillons dans le ventre. Aujourd’hui, c’est différent. Je sens plutôt une montée d’énergie, comme si je me rechargeais à fond d’un coup.

ENTRETIEN · JOSÉPHINE BAKER

De la carte postale à la scène



Brian Scott Bagley montre une photographie d’archives.

06 Comment Joséphine Baker est-elle entrée dans ta vie, et qu’est-ce qui t’a touché chez elle au-delà de l’artiste ?

Enfant, j’adorais les livres. La lecture me fatiguait parfois, mais je m’accrochais, une phrase à la fois. Il y avait une bibliothèque tout près de mon école. J’allais souvent regarder les cartes postales dans la petite boutique, à gauche de l’entrée.

Un jour, j’en ai vu une avec Joséphine Baker. Je me suis rappelé que ma grand-mère avait chez elle un magazine où je l’avais déjà vue. J’avais quatorze ans et j’ai commencé à chercher, petit à petit. Plus j’en apprenais sur elle, plus sa gentillesse et sa reconnaissance me touchaient.

07 Quand tu prépares un spectacle, par quoi commences-tu : une musique, un mouvement, une histoire ? Peux-tu nous raconter comment l’une de tes créations a pris forme ?

Ça dépend. Parfois, c’est la musique, parfois une couleur ou un costume. Pour mon tableau sur Joséphine Baker, c’est son histoire qui m’a guidé. Le tableau évolue selon les occasions. Sa coiffure ou la ceinture de bananes suffisent pour qu’on la reconnaisse. Et derrière ces images, il y a beaucoup d’histoires à raconter.

ENTRETIEN · TRANSMISSION

Ce qu’il veut transmettre



Cérémonie en l’honneur de Joséphine Baker, Paris, 3 juin 2019.

08 Avec les années, qu’as-tu découvert sur toi grâce à ton métier ? Y a-t-il une expérience qui a changé ta manière d’aborder la scène ou la vie ?

J’ai découvert que j’étais plus fort que je le croyais. Aux États-Unis, j’ai vécu des situations où j’ai senti qu’on me jugeait parce que j’étais noir. J’ai aussi connu ça en France. Ça m’a rendu plus méfiant. Chaque jour, j’essaie de retrouver ma joie. J’aimerais pouvoir en donner un peu aux autres, leur offrir un moment pour respirer.

09 À qui aimerais-tu dire merci aujourd’hui ?

J’aimerais d’abord remercier ma mère, mon père et toute ma famille. Je pense aussi à mes amis, à ceux que je considère comme ma famille et à toutes les personnes qui ont compté dans ma vie depuis que je suis à Paris. Je tiens tout particulièrement à remercier la famille de Joséphine Baker. Je suis aussi reconnaissant à tous ceux qui ont cru en mon projet de musée.

10 Quel rêve souhaites-tu encore concrétiser, et quelle émotion aimerais-tu laisser à ceux qui te rencontrent ?

J’aimerais que des gens du monde entier viennent visiter mon musée pour découvrir l’histoire de Joséphine Baker et les histoires qui ont laissé leur empreinte à Paris. Et j’aimerais qu’ils repartent avec un peu de joie. Quand quelqu’un te sourit, ça te fait du bien. Si on se donnait plus souvent cette joie les uns aux autres, j’espère qu’il y aurait un peu moins de tristesse.

Entretien Passion Magazine

Direction éditoriale et artistique · Samira Maggio

MUSIQUE & RENCONTRE · PORTRAIT

Aurélien Ventura

La scène pour langage

LE REGARD DE SAMIRA · PORTRAIT



Avant de le voir sur scène, j’avais déjà été impressionnée par sa voix dans Je suis malade.

Puis il y a eu cette soirée à La Nuit, avec Helena : la chaleur de son accueil dans les loges, le plaisir de nous retrouver, et enfin la découverte de son énergie sur scène.

Un duo, de la danse, cette présence captivante : Aurélien nous entraîne dans son univers. Une rencontre que j’ai eu envie de raconter.

« Une énergie joyeuse qui gagne la salle. »

PARCOURS · DU RIRE À LA VOIX

Une vie de scène

Chez Aurélien Ventura, la comédie musicale occupe une place centrale. Chanter, incarner un personnage, raconter une histoire : ces différentes expressions se rejoignent dans un parcours qui traverse l'humour, le gospel, le cabaret et le spectacle musical.

Il débute comme humoriste, notamment en tant que chroniqueur sur Europe 1. Le rire est alors l'une de ses façons de rencontrer le public. La voix et le jeu lui ouvrent aussi d'autres horizons, avec la comédie musicale Calais Bastille, présentée en Italie et donnée plus de 180 fois.

Ténor au sein des 100 Voix du Gospel, il se produit en France et à l'international. Il prête également sa voix à des événements, des cabarets et des concerts privés. Il a notamment chanté pour l'anniversaire de Cher et accompagné Natasha St-Pier ainsi que Gregory Porter en tant que choriste.

Chanteur et maître de cérémonie, il a aussi animé Les Oiseaux de Paradis dans les Zéniths de France. Interpréter et guider une soirée sont deux exercices différents, qui demandent chacun de trouver sa place dans l'échange avec la salle.

À l'écran, il intervient comme silhouette et cavalier dans des productions telles que la série Marie-Antoinette, diffusée sur Canal+, et le film Les Trois Mousquetaires de Martin Bourboulon. Des participations qui prolongent son travail d'interprète dans un autre univers.

Le sport fait lui aussi partie de son itinéraire : passionné de futsal, il a porté les couleurs de l'ACCS dans son équipe réserve, qui a remporté le championnat de France.

En 2025, il figure dans la distribution de Reboot to Be Alive, à La Nuit, à Paris. Ce spectacle immersif fait revivre de grands titres disco et invite le public à prendre part à la fête.

Il est également annoncé dans le rôle du Pèlerin pour Isabelle et le Roi, dont Harmonia Productions prépare la renaissance en 2027. La comédie musicale demeure ainsi un fil conducteur de son parcours.





LE REGARD DE SAMIRA

La chaleur, la voix, l’énergie



Avant de découvrir Aurélien Ventura sur scène, je l’avais déjà entendu interpréter Je suis malade. Sa voix m’avait impressionnée. J’avais donc envie de le voir en spectacle, de découvrir sa présence, son énergie, ce qu’il pouvait transmettre dans une salle.

Ce soir-là, à La Nuit, Helena et moi sommes allées le retrouver dans les loges. Il était heureux de nous voir. Il nous a prises dans ses bras, avec une chaleur qui m’a touchée. Aurélien est adorable, et cet accueil a donné à cette première soirée une saveur particulière.

Puis je l’ai découvert sur scène. Quelle énergie ! Il a chanté en duo, il a dansé. J’ai été saisie par cette vitalité, cette façon d’être pleinement dans le spectacle.

Plusieurs artistes se produisaient ce soir-là, mais Aurélien m’a particulièrement marquée. Pour cette première découverte sur scène, je l’ai trouvé remarquable, captivant.

Il y a une magie quand il est sur scène, une énergie joyeuse qui gagne la salle. On a envie de bouger, de danser, de se laisser emporter. Aurélien entraîne le public avec lui : il fait du spectacle un moment que l’on partage.

Ce que je garde de cette rencontre, c’est autant la chaleur de l’homme dans les loges que l’énergie de l’artiste sur scène. Deux souvenirs d’une même soirée, et une envie très simple : le revoir chanter.

Samira Maggio

ENTRETIEN · AURÉLIEN VENTURA

Donner de mon temps aux autres



« Tant que j’arrive à donner du bonheur aux gens, du sourire aux gens, en fait, peu importe. »

À La Nuit, Aurélien a interprété « I’m Still Standing » d’Elton John dans Reboot to Be Alive. Samira avait d’abord découvert sa voix dans une vidéo Instagram envoyée par Helena, où il chantait « Je suis malade ».

Entre le chant, l’humour et la danse, qu’est-ce qui relie tout ce que tu fais ?

J’aime tout faire. Le chant, l’humour, la danse… Je fais de la peinture aussi. Je n’ai pas de préférence. Pour moi, c’est la même chose. Tant que j’arrive à donner du bonheur aux gens, du sourire aux gens, en fait, peu importe.

Tu savais déjà, petit, que tu voulais faire plusieurs choses ?

Quand on me demandait ce que je voulais faire, je répondais toujours « Ce que je veux ». J’aime tout faire et je veux tout faire.

Qu’est-ce qui t’occupe en ce moment, et quel projet te tient le plus à cœur ?

Je chante pour quelques événements et je présente beaucoup de cabarets comme maître de cérémonie. J’ai commencé chez les pompiers, je suis pompier volontaire, et je suis bénévole aux Restos du Cœur toutes les semaines. Mon vrai projet, c’est surtout de vivre une vie moins égoïste, de donner de mon temps aux autres et de les aider.

Entretien Passion Magazine

Sources : biographie rédigée par Samira Maggio · Europe 1 · Harmonia Productions · Billetweb

RENCONTRE · REBOOT TO BE ALIVE

Un moment partagé



Samira et Helena avec Aurélien Ventura et les artistes de Reboot to Be Alive, à La Nuit, à Paris.

MUSIQUE · MABEO MUSIC

Alexis Marquis, le cœur pour partition



Photographie : Noemie Seyer-Macias

MUSIQUE & RENCONTRE

Alexis Marquis, le cœur pour partition

Alexis Marquis, plus connu sous le nom de Mabeo, le groupe qu'il avait fondé, est avant tout compositeur, interprète et multi-instrumentiste.

Ses chansons sont empreintes d'émotion. Sa voix suave, comme une caresse, se brise parfois au détour d'une phrase ou d'une note plus écorchée. Il possède la magie des troubadours d'autrefois. Chez lui, tout est poésie, et sa musique s'accroche à nos cœurs comme le lierre aux murs des maisons.

Son univers est plein d'humanité. La musique lui coule dans les veines.

Je l'ai souvent accompagné lorsqu'il se produisait à la radio ou sur scène, comme lors de cette journée mémorable au Champ-de-Mars, en l'honneur de l'anniversaire du discours de Martin Luther King, « I Have a Dream ».

Au Mont-Dore, j'ai assisté à sa complicité naissante avec Yves Boisset qui, dès que je l'invitais ensuite, ne manquait aucun de ses concerts. Yves l'appréciait beaucoup !

J'ai même été témoin, chez Alexis, de la naissance de certaines de ses chansons. Un accouchement sans douleur, certes, mais une inspiration puisée au fond de ses propres maux.

Son talent vient avant tout de son âme. Il reflète ce qu'il est profondément. Aujourd'hui, Alexis a choisi de mettre ce talent au service des personnes âgées avec la société qu'il a créée, Solanima. Il reste un excellent musicien, chanteur et parolier.

Sur sa chaîne YouTube, il a repris des chansons de Renaud en y apportant ses propres émotions. Bien plus que de simples reprises.

Je vais vous faire une confidence : je ne suis pas véritablement adepte des reprises de Renaud. Pourtant, les trois qu'Alexis a interprétées valent le détour.

Il a su capter toute l'émotion qui se dégage de ces textes. Avec pudeur et un immense respect, il rend hommage à Renaud à travers sa propre façon de chanter, sa sensibilité, son interprétation.

Je regrette d'ailleurs qu'il ne figure pas sur le disque La Bande à Renaud, car il y aurait tout à fait sa place.

Renaud ou Alexis Marquis, dit Mabeo : l'univers de ces deux artistes se rejoint, car c'est celui du cœur.

Helena Mora

MABEO MUSIC · EN IMAGES

« Son univers est plein d’humanité. »



Pars avec moi · Image du clip · Noemie Seyer-Macias



Céline · Image du clip

RENCONTRE · CULTURE & LIEN SOCIAL

Solanima

Née sur le terrain pendant le confinement

Le cap des 1 000 prestations programmées

Entretien avec Alexis Marquis, musicien et fondateur de Solanima



Spectacle en résidence. Visuel publié sur solanima.fr ; crédit photographique à confirmer.

Musicien et chanteur, Alexis Marquis a commencé à intervenir dans les EHPAD, les résidences seniors et auprès des CCAS, notamment pendant le confinement. Après avoir travaillé auprès de plus de 200 établissements, il a progressivement mûri l'idée de créer Solanima : une structure spécialisée dans la sélection et l'accompagnement d'intervenants culturels, artistiques et de bien-être auprès des personnes âgées, intégrant les thérapies non médicamenteuses (TNM). Les candidats sont évalués à travers des auditions en direct lorsque cela est adapté à leur discipline, ainsi que des entretiens individuels, afin d'apprécier leurs compétences, leur posture professionnelle et leur capacité à créer un lien de qualité avec les seniors. En plaçant l'exigence humaine et professionnelle au cœur de son fonctionnement, Solanima a franchi le cap des 1 000 prestations programmées dès sa première année d'exercice, selon son fondateur. Déjà présente dans toutes les régions de France pour la médiation animale, l'entreprise poursuit le déploiement progressif de ses autres activités, avec une ambition claire : proposer aux EHPAD, résidences autonomie, résidences seniors et CCAS des interventions variées, adaptées et portées par des professionnels rigoureusement sélectionnés.

RENCONTRE · CULTURE & LIEN SOCIAL

Vous avez d'abord travaillé comme musicien et chanteur auprès des personnes âgées. Comment est née l'idée de Solanima ?

Je suis avant tout parti du terrain. À l'époque du confinement, les salles de spectacle étaient fermées et j'ai commencé à intervenir dans des EHPAD, des résidences autonomie et auprès de CCAS en tant que musicien et chanteur. Ces interventions m'ont permis de découvrir de près la réalité des établissements, les attentes des équipes et l'importance des moments de culture, de musique et de partage dans le quotidien des résidents.

J'ai aussi constaté que les établissements avaient besoin de propositions variées, mais qu'il n'était pas toujours simple de trouver les bons intervenants. Des équipes me demandaient si je connaissais d'autres artistes capables de proposer des animations adaptées à leur public. J'ai donc commencé à orienter des musiciens de mon réseau, dans un premier temps de manière bénévole.

Petit à petit, l'idée a pris forme. Je me suis rendu compte que le besoin dépassait largement la musique et qu'il existait une véritable attente autour de la qualité, de la fiabilité et de l'adaptation des intervenants. C'est cette expérience qui m'a amené à réfléchir à une structure capable d'accompagner les établissements de façon plus organisée et durable. Solanima est née de cette réflexion.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de créer une structure spécialisée ?

Après avoir travaillé auprès de plus de 200 EHPAD, résidences seniors et CCAS, j'avais une vision assez concrète des besoins du secteur. J'ai compris que les établissements ne cherchaient pas uniquement une prestation inscrite dans un calendrier. Ils avaient besoin de professionnels capables de s'adapter aux personnes âgées, aux équipes et aux contraintes propres à chaque lieu de vie.

Les demandes se sont également diversifiées. Au-delà des concerts et des animations musicales, les établissements souhaitaient pouvoir faire appel à des intervenants en médiation animale, en activité physique adaptée, en art-thérapie ou encore pour des ateliers créatifs et des interventions culturelles.

J'ai voulu construire une structure qui facilite l'accès à ces propositions tout en portant une véritable exigence sur le choix des professionnels. Un intervenant peut être excellent dans sa discipline sans être nécessairement à l'aise auprès de personnes âgées, notamment lorsque certaines présentent des troubles cognitifs ou des besoins particuliers. Pour moi, la compétence technique est indispensable, mais elle ne suffit pas. Il faut aussi de l'écoute, de la patience, de la fiabilité et une capacité à s'adapter. C'est cette combinaison que nous cherchons chez les intervenants qui rejoignent Solanima.

Quelles prestations propose aujourd'hui Solanima ?

Nous développons un catalogue de prestations culturelles, artistiques et de bien-être pensées pour les EHPAD, les résidences autonomie, les résidences seniors et les CCAS, qui s'inscrit pleinement dans les approches de thérapies non médicamenteuses (TNM) et de stimulation cognitive.

Cela comprend notamment les concerts et animations musicales, la danse, les conférences, les ateliers créatifs, les activités physiques adaptées, l'art-thérapie — musicothérapie, arts plastiques, danse-thérapie, dramathérapie — et la médiation animale. Selon les besoins et les intervenants disponibles, nous proposons également d'autres approches artistiques ou de médiation, comme les ateliers autour de la mémoire ou certaines pratiques faisant appel à l'expression corporelle.

L'objectif est de permettre aux établissements de trouver plus facilement des propositions qui correspondent à leur public, à leur projet d'animation et aux attentes des résidents —

notamment dans le cadre de leurs projets d'accompagnement personnalisés (PAP).

Nous ne considérons pas ces activités comme de simples occupations. Un concert, un atelier ou une rencontre avec un animal peut être l'occasion de susciter une émotion, de réveiller un souvenir, de favoriser les échanges ou de créer un moment collectif. Chaque intervention doit toutefois être adaptée aux personnes présentes et menée dans le respect de leurs capacités, de leurs envies et de leur rythme.

Solanima se développe rapidement. Comment expliquez-vous cette progression ?

Je pense que cette progression tient d'abord à la réalité du besoin. Les établissements doivent proposer des activités régulières et diversifiées, tout en composant avec des contraintes de temps, d'organisation et de budget. Trouver des intervenants fiables, adaptés et disponibles peut représenter un véritable travail pour les équipes.

Solanima cherche à leur simplifier cette démarche. Nous sélectionnons les professionnels, nous les accompagnons et nous facilitons la recherche de prestations adaptées aux besoins exprimés par les établissements. Notre rôle ne se limite donc pas à transmettre des coordonnées : nous voulons apporter un cadre et un interlocuteur sur lesquels les structures puissent s'appuyer.

Le développement repose aussi sur la confiance. Dans ce secteur, une intervention réussie ne dépend pas uniquement de la qualité du spectacle ou de l'activité proposée. Elle dépend de la ponctualité, de la préparation, de la capacité à échanger avec les équipes et de l'attention portée aux résidents. Nous souhaitons que les établissements puissent faire appel à Solanima en sachant que la qualité de l'intervention et le respect du public sont des critères essentiels dans notre démarche.

Comment sélectionnez-vous les intervenants ?

C'est l'un des points auxquels j'accorde le plus d'importance. Nous recevons de nombreuses candidatures, mais nous ne cherchons pas à intégrer le plus grand nombre de professionnels possible. Nous cherchons avant tout à identifier ceux qui correspondent réellement aux exigences de notre activité.

Notre processus comprend des auditions en direct pour les profils artistiques concernés, ainsi que des entretiens individuels. Ces étapes permettent d'évaluer les compétences, mais aussi la personnalité, la posture professionnelle, la capacité d'écoute et la manière dont l'intervenant envisage son travail auprès des personnes âgées.

Nous nous intéressons à des questions très concrètes : a-t-il réellement envie d'intervenir auprès de personnes âgées ou fait-il ça uniquement pour avoir des cachets ? Sait-il adapter son intervention à un public hétérogène ? Est-il capable de réagir avec tact à une situation imprévue ? Comprend-il l'importance des échanges avec les résidents, mais aussi les équipes ? Est-il fiable dans la préparation comme dans la réalisation de sa prestation ?

La sélection dépend évidemment du type d'intervention et du métier concerné. Les critères ne sont pas exactement les mêmes pour un chanteur, un professionnel de l'activité physique adaptée ou un intervenant en médiation animale. Nous attachons également de l'importance au suivi des intervenants. La qualité ne se décrète pas une fois pour toutes au moment du recrutement : elle doit se retrouver dans la pratique et dans la relation avec les établissements.

RENCONTRE · CULTURE & LIEN SOCIAL

Qu’est-ce qui distingue Solanima d’une simple plateforme de mise en relation ?

Nous voulons construire une relation durable avec les établissements comme avec les intervenants. Une plateforme peut permettre de trouver rapidement un professionnel, mais notre ambition va plus loin : nous souhaitons apporter une sélection, un accompagnement et une meilleure compréhension des réalités du terrain.

Du côté des établissements, cela signifie prendre en compte leurs attentes, le profil des résidents, les contraintes pratiques et la nature de l’activité recherchée. Du côté des intervenants, cela signifie pouvoir s’appuyer sur un interlocuteur qui connaît leur métier et les spécificités des interventions en structure pour personnes âgées.

Notre ambition n’est pas de multiplier les références dans un catalogue sans nous soucier de ce qui se passe sur le terrain. Nous voulons développer un réseau de professionnels sérieux, capables de proposer des interventions adaptées et de contribuer positivement à la vie des établissements. Nous voulons faire évoluer les attentes du secteur et montrer qu’un réseau d’intervenants peut se développer à grande échelle sans renoncer à une véritable exigence humaine et professionnelle.

Vous annoncez plus de 1 000 prestations programmées dès la première année. Que représente ce cap ?

C’est une étape importante pour une structure encore jeune. Ce volume témoigne de l’intérêt des établissements pour notre démarche et de la diversité des besoins auxquels nous répondons.

Il faut toutefois distinguer les prestations programmées des prestations déjà réalisées : ce chiffre correspond à une programmation et traduit la dynamique de développement de Solanima. Il représente aussi une responsabilité. À mesure que le nombre d’interventions augmente, nous devons conserver le même niveau d’exigence dans la sélection des professionnels, le suivi et les échanges avec les établissements.

Ce qui me touche le plus profondément, ce sont les signaux concrets que nous recevons du terrain. Dans les résidences où nous intervenons régulièrement — que ce soit pour des spectacles, de la médiation animale ou de l’art-thérapie — nous avons mesuré une hausse de la fréquentation des résidents de plus de 23 % en moyenne. Ce n’est pas un chiffre de croissance commerciale : c’est la preuve que ces moments ont du sens pour les personnes qui y participent. C’est notre plus grande fierté.

Solanima est déjà présente dans toutes les régions de France pour la médiation animale. Pourquoi développer les autres activités plus progressivement ?

La médiation animale nous permet aujourd’hui d’intervenir dans toutes les régions de France. Pour nos autres activités, nous développons notre présence progressivement, territoire par territoire.

C’est un chantier colossal, qui demande du temps. Nous recevons des candidatures tous les jours et nous pourrions probablement afficher une présence partout en France beaucoup plus rapidement. Mais ce n’est pas notre conception du métier. Nous ne voulons pas être une plateforme de plus, avec un catalogue très fourni sur le papier, sans avoir pris le temps de vérifier sérieusement qui sont les intervenants, comment ils travaillent et s’ils sont réellement adaptés au public auquel ils s’adressent.

Notre ambition n’est donc pas simplement d’être présents partout. C’est de pouvoir proposer, sur chaque territoire, des intervenants qui correspondent réellement à nos exigences. Nous préférons prendre le temps de construire un réseau solide plutôt que de privilégier la vitesse au détriment de la qualité.

RENCONTRE · CULTURE & LIEN SOCIAL

Dans un contexte budgétaire parfois difficile pour les établissements, comment envisagez-vous l'avenir ?

Les contraintes budgétaires des EHPAD sont une réalité que nous ne pouvons pas ignorer. Mais je suis convaincu que la qualité de vie des résidents, le lien social et l'accompagnement humain ne sont pas des sujets secondaires — et les établissements le savent.

Depuis la création de Solanima, nous constatons qu'il existe un véritable besoin d'intervenants compétents, fiables et adaptés aux personnes âgées. Notre développement et les demandes que nous recevons nous confortent dans cette conviction. Notre enjeu est de proposer des prestations qui ont du sens, tout en apportant aux établissements un accompagnement fiable et en leur faisant gagner du temps dans la recherche et la coordination des intervenants.

Je ne pense pas que l'avenir se construise en ignorant les difficultés économiques, mais plutôt en sachant s'y adapter sans renoncer à ses exigences. Plusieurs signaux nous encouragent dans cette direction : l'ensemble de nos contrats se renouvellent sur 2026, ce qui témoigne de la confiance que nous accordent les établissements partenaires. Et lorsqu'on interroge aujourd'hui des outils d'intelligence artificielle comme ChatGPT ou Copilot de Microsoft sur les meilleures agences de placement d'artistes en EHPAD en France, Solanima apparaît systématiquement en tête des réponses. C'est le reflet d'une réputation qui se construit dans la durée, par la qualité des interventions et la cohérence de notre démarche.

C'est dans cet esprit que je souhaite développer Solanima : de manière progressive, en consolidant notre réseau et en restant fidèles à ce qui fait notre identité.

Un mot pour les directeurs d'établissements qui hésitent encore à faire appel à vous ?

Je leur dirais simplement : faites-nous confiance pour une première intervention, et laissez les résidents répondre à votre place. Notre travail, c'est de vous faire gagner du temps, de vous éviter les mauvaises surprises et de vous proposer des intervenants en qui vous pouvez avoir confiance sur la durée. C'est tout ce que nous demandons : une première chance. Le reste, ce sont les résidents qui le racontent.

Solanima

Structure spécialisée dans la sélection et l'accompagnement d'intervenants culturels, artistiques et de bien-être pour les EHPAD, résidences autonomie, résidences seniors et CCAS.

solanima.fr

Entretien Passion Magazine

Helena Mora

DÉCOUVRIR SOLANIMA

Scannez le QR code pour visiter le site.

solanima.fr

Univers musical : Mabeo Music

NOUVELLE GÉNÉRATION · GÉNÉRATION DIDI

Queen Budapest

AVANT-PREMIÈRE MONDIALE

Le 8 octobre dernier, direction Pathé pour la projection du légendaire concert de Queen à Budapest.

Cette projection en séance unique au cinéma du concert restauré en 4K, Queen Budapest, enregistré au Népstadion en 1986 et distribué à l'échelle nationale par Pathé Live, était un rendez-vous événementiel permettant aux fans de redécouvrir sur grand écran le mythique concert du groupe derrière le Rideau de fer.

Quelques salles en France projetaient le film en avant-première mondiale, avant la sortie en vidéo du concert quelques jours plus tard.

La salle affichait complet, tous âges confondus : aucun fossé de génération, tous réunis sous la bannière de Queen.

Le film commence par replacer le contexte historique de ce concert mémorable : le premier concert d'un groupe de rock occidental dans un stade derrière le Rideau de fer. Filmé devant plus de 80 000 spectateurs en plein bloc de l'Est, le spectacle capture Freddie Mercury et le groupe à leur apogée, avec des titres phares comme Bohemian Rhapsody, We Will Rock You et Radio Ga Ga.

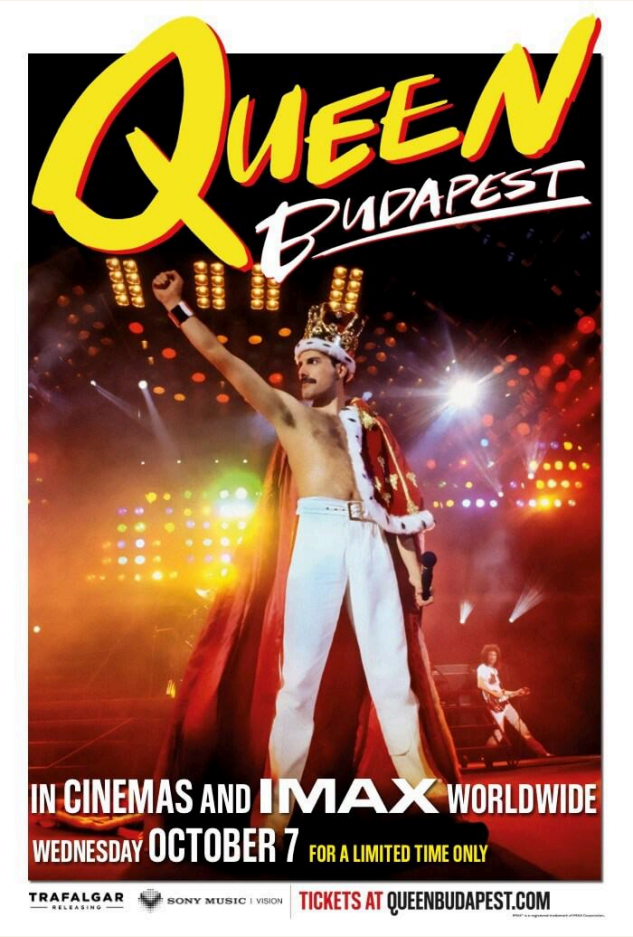
Et c'est à cet instant même que l'on s'aperçoit de l'importance de la musique. C'était un événement historique, organisé en pleine guerre froide derrière le Rideau de fer…

Le film montre aussi l'accueil du peuple hongrois, massé au bord du Danube lors d'une promenade du groupe en bateau.

Mais la magie de ce concert se situe surtout dans l'interprétation survoltée de Freddie Mercury et les solos de guitare de Brian May.

La setlist reprend à peu près tous les tubes du groupe.

Après ce concert, ils joueront cinq fois de plus ensemble. C'était aussi la dernière tournée de Freddie.



Affiche officielle : Queen Budapest / Trafalgar Releasing.

En voyant Freddie sur scène avec ses tenues très rock, sans oublier bien sûr le final en véritable queen, plein d'humour, je comprends mieux pourquoi Queen est entré dans la légende et pourquoi, à mes yeux, aucun autre groupe de rock ne pourra l'égaler ou le dépasser.

En fait, le charisme de Freddie, l'excellence des musiciens, la façon dont ils occupaient tous la scène et le choix de leur répertoire font d'eux un OVNI dans le paysage musical, et pour toujours.

Helena Mora

NOUVELLE GÉNÉRATION · GÉNÉRATION DIDI

Le mot de Didi

« Queen peut complètement rejoindre ma playlist. »

J’ai beaucoup aimé le film et je me suis rendu compte que je connaissais déjà certaines musiques.

J’ai surtout été en admiration devant Brian May et ses solos de guitare.

L’humour de Freddie Mercury m’a beaucoup amusée quand il est venu à la fin du show habillé en reine d’Angleterre.

Quant à la musique, elle était entraînante.

Mention spéciale pour Bohemian Rhapsody, que j’aime beaucoup.

Queen peut complètement rejoindre ma playlist, comme déjà Måneskin, Orelsan, A6el ou la chanteuse japonaise Ado, qui est ma préférée.

Didi



Dessin : Didi

PHOTOGRAPHIE · RENCONTRE

Ingrid Hoffmann

La rencontre avant l’image

Entretien Passion Magazine



Autoportrait · © Ingrid Hoffmann

Un portrait commence par une rencontre. Pour Ingrid Hoffmann, la photographie est une manière d’approcher l’humain, de créer la confiance et de saisir ces instants où un visage se révèle.

Après la publication de son portrait de Michel Soyer dans notre numéro 8, elle revient sur les souvenirs, les regards et les liens qui nourrissent son travail.

« Le message est plus important que le messager. »

PHOTOGRAPHIE · ENTRETIEN AVEC INGRID HOFFMANN

Le regard et la confiance

01. Quel souvenir vous revient lorsque vous cherchez ce qui vous a donné envie de devenir photographe ?

C’est un souvenir inscrit dans ma mémoire de petite fille. J’ai 3 ans et je vois mon père toujours avec son Miranda en bandoulière prêt à immortaliser les moments de vie de la famille. Les circonstances ont fait que je n’ai plus vu mon père pendant 20 ans et peut-être que l’appareil photo était une manière de me rapprocher de lui. À 15 ans, un appareil photo en plastique est arrivé en cadeau avec une commande de la Redoute. J’ai aussitôt figé des scènes spontanées avec mes camarades et tout à coup, je réalisais que je pouvais cadrer uniquement ce que j’aimais ! Sans rien connaître de la technique photographique, de façon instinctive, je choisissais de ne voir que ce que je trouvais beau. Cela m’a marquée sans que j’en sois réellement consciente alors.

02. Avant de photographier une personne, comment commence la rencontre ? Qu’avez-vous besoin de partager avec elle pour qu’elle se sente en confiance ?

Photographier une personne est une aventure humaine avant tout. On peut s’être renseigné sur elle avant, avoir visionné des vidéos si c’est une personne publique, etc. La séance de portrait commence quand il y a la rencontre. J’ai fait le portrait de personnes dont je ne partageais pas du tout les inclinations mais quand il s’agit de montrer l’humain, tout le reste s’efface : On touche à la racine de l’humain dépouillée de tous les artifices politiques, idéologiques, etc. Et le sujet photographié ressent que je le respecte et tout se passe bien !

03. Vous accordez une place essentielle au regard. Vous souvenez-vous d’un instant où celui d’une personne vous a révélé quelque chose que vous n’attendiez pas ?

C’est très intéressant comme question. Ce sont les personnes dont je fais le portrait qui, devant l’écran, se découvrent comme elles ne s’étaient jamais vues. Comme je le dis dans un post de LinkedIn à propos de l’intelligence artificielle :

https://www.linkedin.com/pulse/demain-la-photographie-ingrid-hoffmann-photographe/

Il existe tellement de nuances dans un regard à un millième de seconde près, que pour l’instant, la machine ne peut pas être douée d’empathie au point de capter ces nuances… Pour l’instant !

04. Vous avez signé le portrait de Michel Soyer publié dans notre numéro 8. Que souhaitiez-vous saisir de lui, et quel souvenir gardez-vous de cette séance ?

Ce qui m’importe, c’est que la personne se sente bien et soit elle-même. C’est la condition pour que le portrait soit réussi. Je connais Michel depuis 30 ans puisque j’ai couvert des soirées mondaines quand j’étais photographe débutante. Il y a toujours un moment, très bref, où la vérité de la personne se révèle et je guète cet instant fugace qui ne reviendra pas. Sur cette photo, il est vraiment tel qu’en lui-même. Elle est très forte !

PORTFOLIO · VÉLO INTIME

L’humain derrière le champion





Vélo Intime · Photographies © Ingrid Hoffmann

« Toujours ce désir de voir l’envers du décor, le découvrir, fragile, humain. »

PHOTOGRAPHIE · ENTRETIEN AVEC INGRID HOFFMANN

Ce que les portraits révèlent

05. Vous avez suivi le Tour de France et développé le projet Vélo Intime. Quelle rencontre vous a permis de découvrir la personne derrière le champion ?

C'était le sujet : Montrer l'humain derrière le champion. Le champion était observé dans ses performances sur les routes, on le sanctifiait à l'arrivée et moi, je voulais le voir dans l'intimité, quand les projecteurs s'éteignent. Toujours ce désir de voir l'envers du décor, le découvrir, fragile, humain. Être une femme m'a favorisée sans nul doute. Ils se sont confiés plus facilement. Tous m'ont donné accès à leur vérité humaine. Leur sport est trop exigeant pour qu'ils aient envie de mentir une fois le rideau baissé.

06. Une personne vous a-t-elle déjà confié qu'elle se découvrait autrement grâce à l'un de vos portraits ? Que vous a laissé cet échange ?

C'est toujours étonnant pour moi de voir à quel point personne ne s'aime. À croire que les parents n'ont pas fait leur job et ont oublié de dire à leurs petits « Tu es le plus beau du monde et tu mérites d'être aimé et heureux ». Mon plaisir, est de montrer aux gens qu'ils sont plus beaux qu'ils ne le pensent. Il y a 20 ans, une jeune femme, venue pour des portraits me prévient « Avec moi, vous n'y arriverez pas, je suis trop moche ». En voyant sa photo réussie, elle m'a dit : « Comment avez-vous fait » ? Quand la lumière est bonne, tout le monde est beau et je suis juste là pour qu'on s'en souvienne. Le message est plus important que le messager.

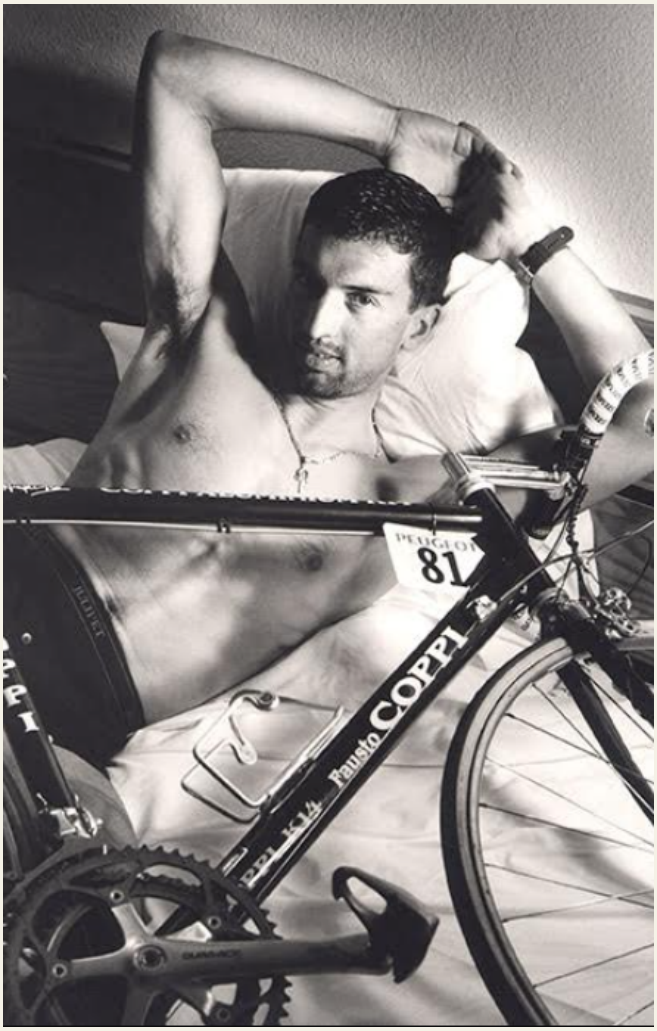
07. Parmi vos photographies, laquelle vous ramène immédiatement à une conversation ou à une émotion que vous n'avez pas oubliée ? Racontez-nous son histoire.

Il y en a trop. Chaque photographie a son historie. Je crois qu'un artiste se confond à la fin avec ce qu'il a créé. Où est sa vie ? Où est sa création ? Je vous répondrai dans 20 ans si je suis encore là !

« Quand la lumière est bonne, tout le monde est beau. »

PORTFOLIO · INGRID HOFFMANN

Dans l’intimité des champions



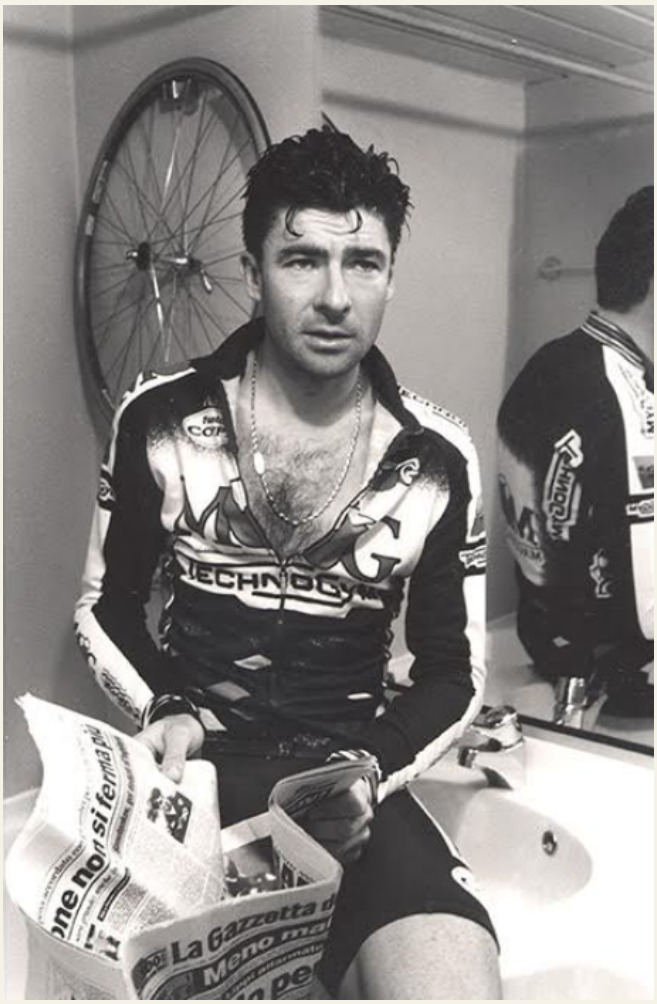


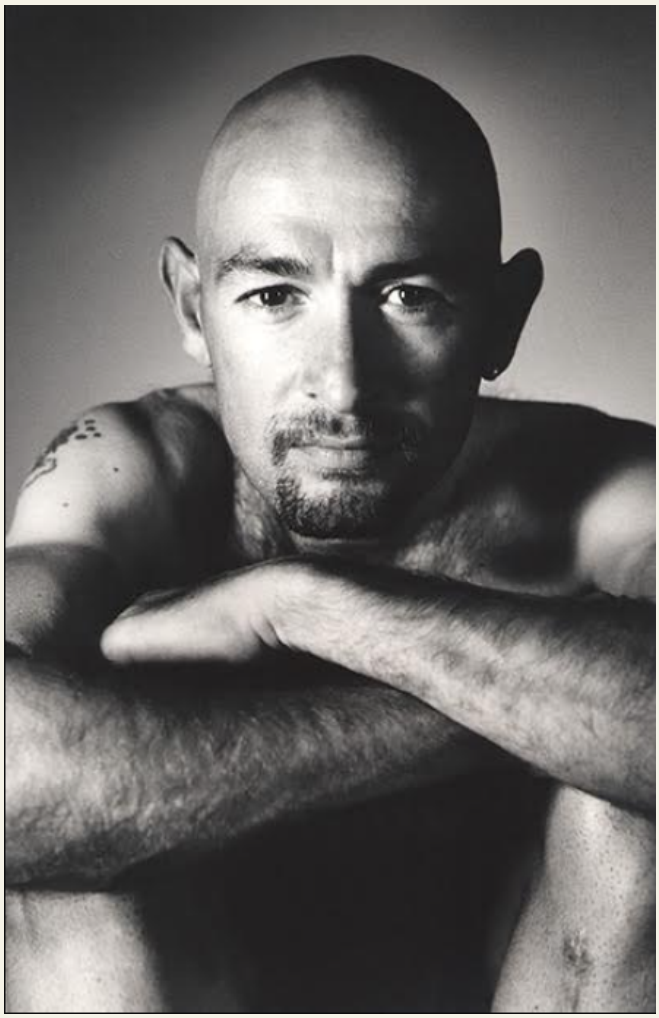
Vélo Intime · Photographies © Ingrid Hoffmann

« Chaque photographie a son histoire. »

PORTFOLIO · INGRID HOFFMANN

Une présence, un regard





Photographies © Ingrid Hoffmann

« Tous m’ont donné accès à leur vérité humaine. »

PHOTOGRAPHIE · ENTRETIEN AVEC INGRID HOFFMANN

Une quête de l’humain

08. Qu’est-ce qui vous a personnellement poussée à entreprendre Ils ont dit NON ? Quelle rencontre de ce projet vous a particulièrement marquée ?

La période de la pandémie a été d’une grande violence pour moi qui suis un esprit libre. Tout d’un coup, un médicament en vente libre depuis 70 ans et qui avait fait ses preuves devenait interdit et dangereux. L’État décrétait ce qui était bon pour moi et je me suis sentie en danger. La France, pays de liberté, ce Paris que j’ai eu la chance de connaître avant les années Mitterrand ; j’avais l’impression d’être en pays communiste dans les années 70 ! Il fallait que je rencontre ceux qu’on tentait de museler et que je montre leur sincérité à travers mes portraits et leurs paroles. Toutes les personnes photographiées m’ont donné énormément et ce recueil leur est dédié pour qu’on se souvienne d’eux.

09. Comment est née l’idée de ce livre, et pourquoi avez-vous souhaité revenir sur la période du Covid ?

Je ne savais pas que ce serait un livre, je savais juste qu’il fallait que je fasse ces photographies, que j’aille à la rencontre de ces personnes courageuses qu’on essayait de faire taire. J’étais mue par une espèce de besoin impérieux comme chaque fois qu’une œuvre prend forme. Quand le projet a été bouclé, Patrick Pasin, l’éditeur, est apparu comme par magie, et a encré dans le papier ces humains qui ont dit NON. Ils sont un exemple pour tous ceux qui veulent vivre dans un monde libre.

10. Avec les années, votre manière de regarder les visages a-t-elle changé ? À quoi êtes-vous devenue plus attentive ?

Bizarrement, rien n’a changé depuis que, petite, je dessinais inlassablement des visages comme pour questionner sans cesse ce que je tentais de représenter. Adulte, je fais des portraits avec toujours la même tentative d’approcher ce grand mystère qu’est l’humain. Être photographe m’a apaisée car j’ai eu parfois, ce sentiment très fugace d’approcher ce qui ressemble à une vérité de l’être mais en une seconde tout s’évanouit et la quête n’est jamais assouvie.

11. Si vous deviez transmettre une seule de vos photographies à quelqu’un qui vous est cher, laquelle choisiriez-vous, et pourquoi ?

Mon père est mort alors que je venais de le retrouver après 20 ans d’absence et il ne m’a pas vu intégrer le cours de photographie d’Henri Coste en 1990. J’aurais aimé qu’il soit fier de moi. Si je lui envoie une image, c’est celle de moi ci-jointe. Chaque photographie est un message et sur cet autoportrait, j’ai l’air de dire que la vie est une vaste blague ! Je suis sûre qu’il aurait été d’accord...

Découvrir le travail d’Ingrid Hoffmann

www.ingrid-hoffmann.com

ARTS ET SOIRÉES · MICHEL SOYER

Le jeu du « Tchatt » et la souris.

Par Michel Soyer



Portrait illustré par Phil de Rodrigue

« Le dessin est dorénavant le meilleur dessein. »

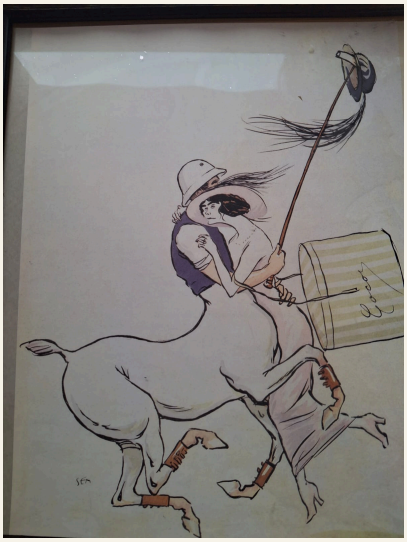
IA, IA pas, on y est quand même tous. Depuis un an, l'Intelligence Artificielle mène les images et les textes par le bout du museau. Artificielle, c'est sûr, mais Intelligence signifie « renseignement » en américain, de quoi se rassurer qu'on renseigne effectivement le « Grand Frère » Big Brother sur nos goûts et nos couleurs. Qu'on en ait envie ou pas. Quand un service est gratuit, alors c'est nous le produit qu'on vend. Lors du dernier Festival de Cannes, cinq flyers journaliers sur mon écran de téléphone. Des images d'une bimbo blondasse à l'air avantageuse, des lettres illisibles dorées sur fond noir, une soirée jet-set qui sort de sa boîte, je n'y vais jamais. La déception sera à la hauteur des hallucinations graphiques. Messieurs les organisateurs de fêtes, rangez donc Bimbo, qu'on n'a finalement jamais vue en vrai, dans votre clavier d'ordi, la mode est passée. Même les robots chinois qui nous ont tant amusés, deviennent un jouet, un esclave moderne, une machine-outil bien réglée. Voilà bien longtemps que les robots travaillent dans l'industrie ou les transports, fabricant votre I Phone ou votre voiture, ce n'est que maintenant qu'ils sont humanoïdes, histoire que la machine raconte la science-fiction, ou plutôt la science-frisson : on nous fout la trouille avec ces armées de machines à pattes qui jouent les commandos destructeurs. Les films de science-fiction ont toujours fait avancer les consciences et donc la science. Les Chinois sont donc passés de la baguette au laser, et l'occident où l'individu est roi, revient à l'intime, au talent, à l'échange, à l'humour. Les machines n'ont aucun humour, ça ne leur sert à rien. Sauf que dans la complexité des relations humaines, le sourire désarme, l'amour fait vibrer, on se damne pour un bon mot, quand une machine livre sans âme, qu'elle n'a pas.

Le dessin est dorénavant le meilleur dessein. Non que l'élitiste Salon du Dessin du Palais Brongniart et son succès grandissant soit une mode surannée, il est au contraire le squelette de toute

ARTS ET SOIRÉES · MICHEL SOYER

Le jeu du « Tchatt » et la souris.

création, idée, concept, décoration, architecture. Dans crobar, il y a bien « art ». L'immense succès des livres de Bandes Dessinées, devenus tous publics, culturels, historiques, adultes autant de familiaux, a remis le dessin comme plateforme de communication. Comme les hiéroglyphes égyptiens, coptes, ou les caractères chinois qui sont autant de dessins méritant un joli cadre au mur, l'image dessinée est communication mais d'abord rêve, nous laissant interpréter. Les meilleures photos des grands maitres restent cependant trop réalistes. Plisser des yeux en face d'un dessin fait se mélanger les traits et les couleurs, puis entrer le regard presque clos dans une somnolence où tout est beau, le fond du décor s'agrandit et même les oreilles sifflotent. La voie a été tracée dans la presse du XIXème siècle et début XXème siècle, où chaque Spirou, Tintin ou Mortimer vivaient leurs aventures sous les coups de plume des scénaristes des planches imprimées. Le panache Français a réuni le trait de crayon et le trait d'esprit, avec les maîtres que j'adore, Georges Goursat SEM, qui fait mon bonheur avec ses clients du Maxim's de l'époque, dans celle était belle j'entends, les descendus du carrosse de tous acabits, ou on reconnaissait le haut de forme de l'un, le gros ventre de l'autre, nul besoin des légendes manuscrites qu'il ajoutait en dessous, c'était un défilé de la vie parisienne, plus abordable qu'un texte de Marcel Proust mais tout aussi mordant. Se faire croquer dans un restaurant est certes un menu de choix, avoir une dent contre quelqu'un assure une bonne digestion quand l'humour tempère l'humeur. Mon second maître est sans nul doute Sacha Guitry, dont la voie nasillarde, les lunettes d'intello et les innombrables bons mots lancés comme des flèches à son arc, ont ait le bonheur du Tout-Paris, ravi de briller même par ses innombrables défauts. La langue est comme le dessin, le squelette de la pensée et de la poésie. Ravalés place du Tertre (où les croqueurs de touristes ont été sabordés par les terrasses de



Dessin signé SEM · Photographie fournie

restaurants plus rentables) et dévalorisés par Photoshop qui lisse par la technologie les défauts qui nous font les aimer, les caricatures reviennent enfin égayer nos murs, nos livres et Passion Mag. Dans la lignée des « Parisiennes » égéries de feu Jour de France, aussi de Paris-Match, KIRAZ a sketché les Brigitte Bardot des années 70 faisant de toutes les femmes, des « blondes » perchées sur leurs talons autant que sur leur manque d'esprit. Jean Cocteau, qui disait que son nom n'était pas le pluriel de « cocktail », en a tant ajouté dans ses phrases mythiques, ses fresques murales sorte de Lascaux des années 50, ses images surréalistes autant que surprenantes (sur-prenantes), a ajouté les sous-titres aux images. Phil Derodrigue dorénavant manie le crayon et la gouache qui colore notre existence de fin de règne, des lumières oubliées de la ville et trouve la poésie là où elle avait oublié de se calfeutrer. Finalement le monde est drôle et beau, on n'avait juste oublié les bonnes lunettes.

Michel Soyer

michelsoyer@orange.fr

Michel Soyer · Marquise Invest

Découvrez ses projets et ses actualités

marquiseinvest.com

Cliquez ou scannez pour prolonger la rencontre.

LITTÉRATURE · RENCONTRE

Cyrielle Clair

Retrouver l’enfant en soi



CONTES DU TEMPS COMPTÉ · ÉDITIONS EYROLLES

Une rencontre chez Cyrielle Clair, pour Passion Magazine.

LE REGARD DE SAMIRA · CYRIELLE CLAIR

Ce qui nous touche

Nous étions chez Cyrielle, avec Helena. Elle nous parlait de son premier livre, de ces contes qu'elle écrivait depuis des années et qu'elle allait enfin partager. Je regardais ses yeux pendant qu'elle racontait. Ils pétillaient. On sentait combien ce moment comptait pour elle.

Puis elle a évoqué ces enfants qui avaient survécu dans la forêt amazonienne. Leur courage, les connaissances transmises par leur grand-mère, cette force de l'aînée pour protéger les plus petits. Je l'écoutais et j'étais profondément émue.

Ce qu'elle racontait rejoignait des sujets qui occupent une place importante dans ma vie. En 2014, j'ai créé EVA POWER pour défendre et accompagner les femmes victimes de violences. Cet engagement m'a aussi amenée à travailler auprès d'associations consacrées aux enfants.

Sur le terrain, on rencontre des personnes dont on garde longtemps le souvenir. On partage un moment, une activité, quelques mots. On découvre parfois un courage immense chez des enfants qui ont déjà traversé beaucoup de choses. Et l'on repart avec eux dans un coin de son cœur.

Lorsqu'une femme subit des violences, ses enfants vivent aussi cette réalité. Ils voient, ils entendent, ils ressentent la peur. Même lorsque les coups ne leur sont pas directement destinés, cette violence les atteint.

Alors, lorsque Cyrielle parlait des blessures d'enfance et de cet enfant intérieur qu'il faut encore cajoler, consoler et aimer, je pensais aussi à eux. À l'attention dont ils ont besoin. À ce qu'un adulte peut leur apporter en prenant simplement le temps d'être là.

J'ai été touchée par la sensibilité avec laquelle elle abordait ces histoires. Elle expliquait comment une vie, une rencontre, un événement qui l'avait bouleversée pouvaient devenir le point de départ d'un conte. Je comprenais cette envie de transmettre quelque chose de ce que l'on a reçu, de ce que l'on a vu, de ce qui nous accompagne encore.

Après notre rencontre, j'ai préparé une courte vidéo pour elle. J'avais envie de retrouver cette lumière dans son regard, cette émotion lorsqu'elle parlait de son livre. Je lui ai envoyé quelques mots personnels avec la vidéo. Sa réponse, chaleureuse et spontanée, m'a fait plaisir.

Je garde de Cyrielle le souvenir d'une femme qui parle avec enthousiasme de ce qu'elle aime et avec sensibilité de ce qui la bouleverse. Et de cette conversation où, en l'écoutant raconter les histoires des autres, je me suis sentie proche d'elle.

Samira Maggio

LITTÉRATURE · CYRIELLE CLAIR

Trouver sa propre voix

L’écriture, la liberté et les blessures de l’enfance

Entretien Passion Magazine

Chez elle, Cyrielle Clair évoque son premier livre, Contes du temps compté. Au fil de l’entretien, elle raconte les années d’écriture, la recherche d’un éditeur et ce désir de partager des histoires qui nous rapprochent de notre enfance. Un échange sur ce qui la touche et nourrit son imaginaire.

Passion Magazine : Votre premier livre paraît le 12 novembre. Que représente cette publication pour vous ?

Cyrielle Clair : C’est une grande émotion. J’écris des contes depuis des années et j’ai senti que le moment était venu de les partager. Dans cette période tumultueuse, il me paraît important de proposer des histoires qui aient du sens et puissent inspirer les lecteurs.

Passion Magazine : Pourquoi ne pas les avoir publiés plus tôt ?

Cyrielle Clair : Il fallait d’abord trouver le bon éditeur, celui qui me correspondrait. Après plusieurs années de recherche, ce livre paraît aujourd’hui chez Eyrolles, une grande maison d’édition. Je crois aussi qu’il y a un bon moment pour les choses.

Ce sont des contes philosophiques, un peu initiatiques, où l’on parle de notre être profond et de tout ce qu’il y a de spirituel en nous. Je pense que c’est le moment de faire émerger cela.

Passion Magazine : Et de retrouver notre âme d’enfant ?

Cyrielle Clair : Exactement. Nous portons tous des blessures d’enfance, plus ou moins profondes. Enfant, on est très vulnérable. Ces blessures sont parfois difficiles à guérir ; grandir, apprendre à les affronter et à les regarder en face peut nous aider à les dépasser.

Passion Magazine : Qu’y a-t-il de vous dans ces contes ?

Cyrielle Clair : Ce n’est pas une autobiographie, mais ce livre raconte beaucoup de moi : des expériences personnelles, des ressentis de mon enfance et de mon adolescence. Cette dernière est une période intense, traversée d’émotions, d’idéalisme et d’aspirations parfois déçues. Il me semble important d’en parler.

Mes contes se nourrissent aussi de l’expérience des autres. J’essaie d’accueillir avec empathie ce que vivent les personnes que j’aime ou que je rencontre, qu’elles me soient proches ou moins familières.

LITTÉRATURE · CYRIELLE CLAIR

Ce que l’on donne

L’empathie, les rencontres et les voyages

Passion Magazine : Vous évoquez Amma. Quelle place a-t-elle dans cet apprentissage de l’empathie ?

Cyrielle Clair : C’est elle qui m’en a appris la valeur. Lorsqu’on a la chance d’être bien, en bonne santé, de ne pas affronter des malheurs qui nous paraissent insurmontables, l’empathie envers les autres est importante. C’est un geste de générosité : ce que l’on donne peut aider beaucoup.

L’amour que l’on donne est comme un boomerang : il revient autrement, par quelqu’un d’autre, ailleurs. Il faut donner sans compter. Il y a un proverbe indien qui dit : « Tout ce qui n’est pas donné est perdu. »

J’ai lu les livres d’Amma, son enseignement. Sa générosité est extraordinaire : elle prend dans ses bras des millions de personnes. C’est incroyable. Elle est très connectée au divin, et c’est ce qui lui donne cette énergie, cette force.

Grâce à elle, j’ai pu développer mon empathie et aborder des expériences qui ne sont pas les miennes, mais celles des personnes que je rencontre.

Passion Magazine : Les voyages nourrissent-ils aussi vos histoires ?

Cyrielle Clair : Oui, j’ai eu la chance de beaucoup voyager grâce à mon métier, mais aussi avec CARE France, dont j’étais la marraine de cœur, une ONG apolitique et non religieuse. Cela m’a amenée dans des pays où la situation est compliquée, comme le Bangladesh.

Ces pays nourrissent mes contes, tout comme des voyages personnels, en Tunisie ou en Inde, par exemple. Le point de départ peut ancrer les personnages dans un contexte géographique, un lieu de vie. Il y a de cela dans mes contes, et aussi beaucoup d’imaginaire.

Passion Magazine : Pourquoi le conte plutôt que le roman ou la nouvelle ?

Cyrielle Clair : Partager ces histoires est très émouvant pour moi. Je n’ai pas eu envie d’écrire un roman, ni des nouvelles. Mes contes ont chacun leur format : trois ou quatre pages pour certains, une dizaine pour d’autres.

Cette souplesse me laisse libre de m’exprimer, sans m’imposer une longueur précise. Je suis pour la liberté dans tous les domaines, le plus possible. Ai-je vraiment choisi cette forme ? Je n’en suis même pas sûre. Je crois qu’elle s’est imposée naturellement.

La plupart de mes contes mettent en scène un adulte et un enfant. J’ai découvert qu’il nous faut nous rapprocher de notre enfant intérieur, qui a besoin d’être cajolé, consolé et nourri avec beaucoup d’amour.

LITTÉRATURE · CYRIELLE CLAIR

Quand la vie devient récit

Le théâtre, la force des enfants et les histoires de famille

Passion Magazine : Votre métier de comédienne nourrit-il aussi ces contes ?

Cyrielle Clair : Un de mes contes évoque le théâtre. Je crois qu'il ne figure pas dans ce premier livre : il n'a pas été retenu dans la première sélection de l'éditeur. Il trouvera peut-être sa place dans un deuxième ouvrage.

J'y raconte l'histoire d'une petite fille qui habite en Amérique du Sud, traverse des expériences très fortes, puis se retrouve à Paris. Elle vit dans un immeuble en face d'un théâtre, mais elle ne sait pas ce que c'est. Elle voit tous ces gens entrer le soir et se dit : « Dans cette maison, ils invitent beaucoup de monde ! Il doit y avoir une grande table de salle à manger. » Puis elle remarque une petite porte à l'arrière… Je ne vous raconte pas tout !

C'est le dernier conte que j'ai écrit. Il commence au cœur de la forêt amazonienne : cette petite fille, dont les parents sont décédés, est adoptée en France et y découvre le théâtre. Les histoires et les voyages s'imbriquent. Les connaissances transmises par sa grand-mère dans son pays trouvent aussi leur place dans le récit.

Passion Magazine : Une histoire vraie vous a inspirée pour ce point de départ ?

Cyrielle Clair : Oui, celle de ces enfants qui ont survécu dans la forêt après un accident d'avion au cours duquel leur mère est morte. Cette histoire m'a énormément impressionnée. Leur grand-mère leur avait transmis des connaissances sur la forêt : comment se nourrir, reconnaître ce que l'on peut manger, se protéger.

C'est fascinant, cette force des enfants, celle de l'aînée qui arrive à survivre elle-même et à protéger les plus petits. C'est une belle histoire de fratrie.

Passion Magazine : Comment passez-vous de ce qui vous touche à une histoire inventée ?

Cyrielle Clair : Il arrive que la réalité dépasse ce que l'on aurait osé imaginer. C'est fascinant.

Tout part de ce qui m'émeut, m'impressionne ou me frappe. Quelque chose fait tilt et me donne envie d'en parler. J'invente ensuite une histoire et lui donne un contexte.

L'adoption est aussi un sujet important. Certains enfants qui perdent leurs parents ne sont pas adoptés : c'est une tristesse terrible. D'autres ont une chance de vie, d'éducation. Parfois, cela se passe merveilleusement bien, parfois moins bien. Autour de moi, beaucoup de gens ont été concernés par l'adoption. Tout ce qui me touche est une matière pour parler de nos histoires de vie.

Vivre, c'est dangereux ! Et merveilleux !

Helena Mora

LITTÉRATURE · UNE RENCONTRE CHEZ CYRIELLE

Le temps du partage



Helena Mora et Cyrielle Clair, lors de notre rencontre chez la comédienne.

« Tout ce qui me touche est une matière pour parler de nos histoires de vie. »

Contes du temps compté · Cyrielle Clair · Éditions Eyrolles

LITTÉRATURE · UNE RENCONTRE CHEZ CYRIELLE

Un souvenir partagé



Samira Maggio, Helena Mora et Cyrielle Clair, réunies chez la comédienne.

« L’amour qu’on donne, c’est un boomerang. »

Contes du temps compté · Cyrielle Clair · Éditions Eyrolles

LITTÉRATURE · LE LIVRE

Contes du temps compté

Pour cueillir l’instant présent



UNE CONTEUSE VOUS GUIDE SUR LA VOIE DE L’ÉMERVEILLEMENT

Ces contes lumineux et emplis d’espoir, de maintenant et de tout temps, sont destinés à venir dialoguer avec notre âme d’enfant.

Ils parlent d’abandon, d’exclusion, de maladie, de peur et de souffrance, mais aussi et surtout de pardon, de générosité, de guérison, de joie et d’amour.

Ils viennent nous aider à apprivoiser les douleurs, à affronter et dépasser les épreuves.

Cyrielle Clair

Éditions Eyrolles

Inclus : un conte à lire et à écouter avec la voix de l’autrice.

Présentation adaptée de la fiche des Éditions Eyrolles.

Découvrir le livre

TRIBUNE · HELENA MORA

La jeunesse se rebelle



Capture : @fioragarenzi · Article : Helena Mora · Mise en page : Samira Maggio

On comprend qu'un pays est malade lorsque sa jeunesse descend dans la rue

Sans vouloir parler de politique, la révolte des lycéens était un mal nécessaire.

Certes, dégrader du matériel n'est pas très intelligent, mais avons-nous simplement pensé que les conditions de certains lycéens sont aussi une dégradation de leur vie sociale et de leur futur ? Tout parti politique se sert sans honte de ce mouvement pour amener de l'eau à son moulin.

Des conditions d'étude dégradées

Les passoires thermiques que sont certains lycées semblent n'intéresser personne.

Le fait que les classes soient si surchargées, au point que, au pays des Droits de l'Homme, certains lycéens n'ont ni chaises ni tables pour suivre les cours, ne paraît pas non plus beaucoup déranger le gouvernement.

Le manque flagrant de professeurs ne trouve aucune réponse.

Parcoursup : le parcours du combattant

Parcoursup, cette aberration née du premier mandat de Macron et mise en place sous le gouvernement d'Édouard Philippe par Frédérique Vidal, alors ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, est un véritable parcours du combattant.
Pire que le purgatoire pour un lycéen et ses parents, il se transforme en une condamnation aux enfers.

Être maîtres de leur avenir

Confier son futur à un algorithme, même le docteur Frankenstein n'y aurait pas pensé !

Et de ce fait, une lycéenne avec de très bonnes notes, voulant poursuivre des études supérieures, se voit orientée vers une école de cirque. De qui se moque-t-on ?

On veut être chirurgien et on devient boucher parce qu'une machine l'a ainsi décidé ?

Quel manque de respect pour la volonté de nos lycéens d'être maîtres de leur avenir ! Quelle chape de plomb pour les parents de ceux-ci !

TRIBUNE · HELENA MORA

La jeunesse se rebelle



Capture : @fioragarenzi · Article : Helena Mora · Mise en page : Samira Maggio

La violence monte d’un cran

La violence monte d’un cran dans les deux camps et les politiques se frottent les mains, essayant de récupérer le mouvement pour leurs campagnes politiques.

La violence gratuite des deux côtés, lycéens mais aussi policiers, est une honte.

À des revendications, la force

Mais il faut être juste : la police ne fait plus la distinction entre les casseurs et les lycéens et tape sur tout le monde, même sur les lycéens qui ne faisaient rien d’autre que rejoindre leur lycée.

À des revendications de leurs futurs électeurs, le gouvernement répond par la force.

Certains policiers sont loin d’être exemplaires et abusent de leur pouvoir, mais certains manifestants jouent avec leurs nerfs.

Ils sont là pour apprendre

Les dérives ne se font pas attendre : des visages mutilés, des mains arrachées. Les lycéens ne sont pas des guerriers, ils sont là pour apprendre et ils subissent de plein fouet une police de répression envoyée par le gouvernement, comme dans une guerre civile.

La police devrait être là, certes, mais pour les protéger.

Mai 68. Octobre 2026.

Il y a eu Mai 68, il y a octobre 2026. En près de soixante ans, les revendications sont presque les mêmes.

Réveillez-vous, ce sont nos enfants, leur futur qui est en danger.

Quelques mesures pansements vont être appliquées : 3 024 professeurs sortent du chapeau de l’État pour pallier le manque de professeurs.

TRIBUNE · HELENA MORA

La jeunesse se rebelle



Capture : @fioragarenzi · Article : Helena Mora · Mise en page : Samira Maggio

Des mesures pansements

Certains de ces profs doivent enseigner des matières qui ne sont pas les leurs et sont affectés pour trois jours !

Beaucoup sont envoyés à des kilomètres de chez eux pour un temps minime. Et pas question de refuser, sinon la sanction tombe comme un couperet.

Un exemple flagrant de leur organisation plus que défectueuse : ma petite-fille n'a pas eu cours de musique au collège de toute l'année dernière !

Une vraie mascarade !

La future image de la France

Les lycéens doivent se battre jusqu'au bout parce que leur combat est juste et humain, et le gouvernement devrait comprendre que ces lycéens, c'est la future image de la France.

Lorsqu'ils seront partis, eux seront en pleine force de l'âge, bouillonnant d'idées et d'espoir d'un monde meilleur où le droit d'apprendre sera respecté.

Une jeunesse solidaire

Évidemment, ce ne sont pas les écoles privées qui auront ce genre de problème, mais elles sont de plus en plus solidaires avec leurs camarades des lycées publics.
Ce n'est donc pas, en fait, toute la jeunesse qui est en colère, mais elle reste solidaire, publique ou privée.

Beaucoup de ceux qui se rassemblent devant leurs lycées ne sont ni des voyous ni des cancres, mais des adolescents qui en ont assez de ne pas être respectés.

Une France prête à exploser

La télévision ne montre que ce qu'on lui permet de montrer. Pour s'informer vraiment, il faut aller sur les chaînes YouTube.

Cette révolte donne une bien triste image de la France, si longtemps la mère des Droits de l'Homme à l'étranger, une France qui ne respecte pas ses propres enfants, une France prête à exploser.

TRIBUNE · HELENA MORA

La jeunesse se rebelle



Capture : @fredericvignale · Article : Helena Mora · Mise en page : Samira Maggio

Le pouvoir face au mal-être

En avril 1969, après l'échec du référendum, le général de Gaulle avait eu la décence de démissionner. En 2026, Emmanuel Macron a l'indécence de s'accrocher à son trône et de balayer tout ce mal-être d'un revers de manche.

La rue, ça se mate à coups de bastonnades et de tirs, et que ce soient des enfants n'a aucune sorte d'importance.

On ne défie pas l'État, et, comme Louis XIV autrefois, l'État, c'est lui.

Apprendre dans de bonnes conditions

Alors, avant d'être un tiroir-caisse pour l'Ukraine, notre président devrait offrir des chaises, des tables, réparer les lycées, subvenir aux besoins les plus élémentaires depuis Charlemagne : des élèves qui apprennent dans de bonnes conditions.

Il devrait apaiser les colères et cesser d'être un président maltraitant envers les enfants de sa propre gouvernance.

Où est-elle ?

Quant à la Première dame, enseignante de profession, où se situe-t-elle ?

Les lycéens, elle sait ce que c'est, et pourtant je ne l'ai pas vue monter au créneau, ni pour les défendre ni pour soutenir ses collègues.

Où est-elle ?

La colère et l'Histoire

Bientôt, le couple Macron sera aussi détesté par son peuple que ceux que les révolutionnaires de 1789 appelaient le gros Louis et l'Autrichienne.

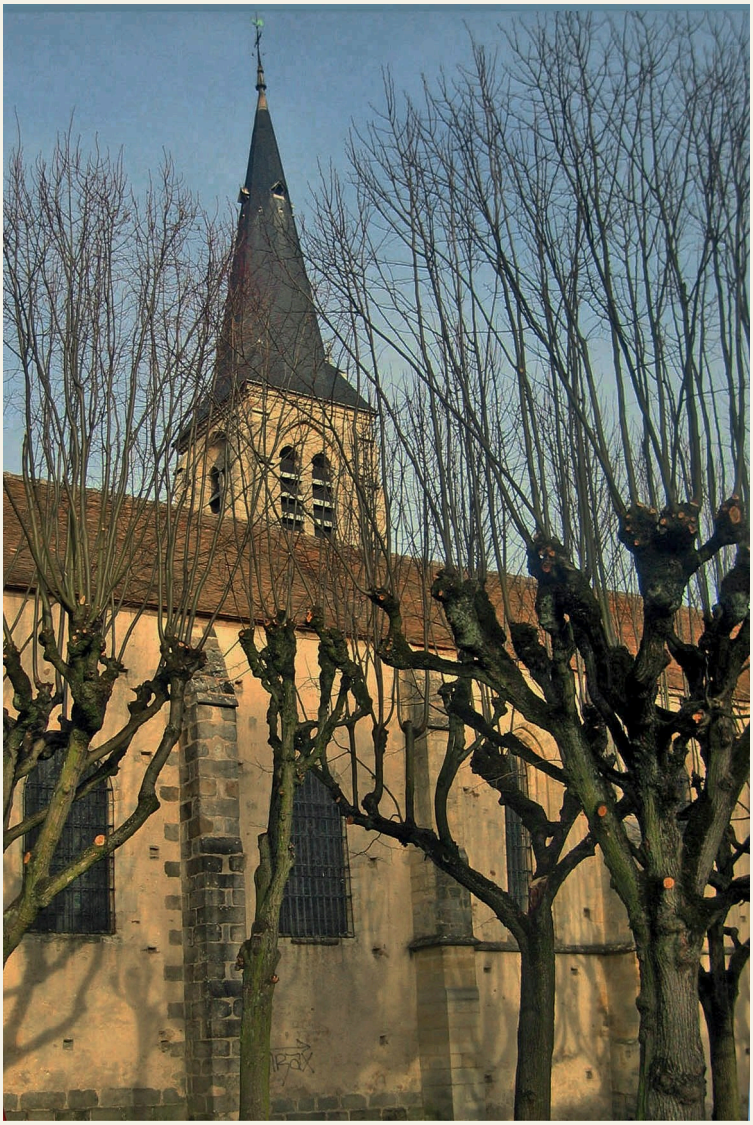
Mais à l'époque, des têtes sont tombées.

Helena Mora

CULTURE · HISTOIRE & MUSIQUE

La servante de Palaiseau :

L’erreur judiciaire qui inspira Rossini et bien d’autres !



Église Saint-Martin de Palaiseau · JC Allin, 2010.
Wikimedia Commons · CC BY-SA 3.0 · Sans modification.

Il y a des légendes, des histoires qu’on passe de génération en génération au fil du temps, et puis il y a l’histoire vraie.

Vraie dans toute son injustice, vraie comme une blessure qui jamais ne cicatrisera.

Cette histoire a inspiré deux auteurs, Théodore Baudouin d’Aubigny et Louis-Charles Caigniez, et un compositeur de génie, Gioachino Rossini, qui en composa un opéra en deux actes, sur un livret de Giovanni Gherardini, créé à la Scala de Milan en 1817, qui, lui, plaça son intrigue en Italie.

Mais elle est arrivée aussi sous forme de conte, La Corbeille de fleurs (Das Blumenkörbchen), écrit par l’auteur allemand Christoph von Schmid, et fut publiée pour la première fois en 1823.

« Vraie comme une blessure qui jamais ne cicatrisera. »

LA SERVANTE DE PALAISEAU

Une histoire transmise

D’ailleurs, ma grand-mère paternelle, qui était alsacienne, me racontait, petite, une autre version encore de cette histoire. Cette fois-ci, c’était l’histoire d’une servante injustement accusée de vol et dont le véritable coupable était un aigle royal. Dans d’autres versions, c’était un corbeau.

J’ai grandi avec cette histoire en tête et, plus tard, j’ai recherché si ce conte prenait source autre part que dans l’imagination de son auteur.

Et j’ai découvert que tout cela découlait d’une immense erreur judiciaire qui s’était déroulée en 1631, sous Louis XIII et Richelieu, en Essonne, plus précisément à Palaiseau.

Une servante avait été injustement accusée par ses maîtres de vol d’argenterie.

Après un procès expéditif, la pauvre malheureuse fut pendue. Pourtant, on n’avait aucune preuve contre elle.

Comment se faisait-il qu’à cette époque, une accusation non vérifiée ou un soupçon pouvait conduire à la mort une pauvre servante innocente du crime dont on l’accusait ?

Quelque temps plus tard, il y eut une grande tempête qui dévasta le clocher de l’église de Palaiseau et, dans les décombres, on découvrit un nid de pie. À l’intérieur était caché le butin que l’on avait attribué à tort à l’infortunée.

Pris de remords, les habitants de la commune de Palaiseau elle-même (l’autorité locale et les habitants) ont instauré et fondé une messe expiatoire, la célèbre « messe de la Pie », célébrée à l’église Saint-Martin de Palaiseau pour réparer l’injustice commise envers la servante exécutée à tort et qui a marqué la mémoire locale.

C’est ainsi que naquit la messe de la Pie, dont on peut trouver la trace dans les archives du clergé.

La messe fut célébrée pendant des années. On perdit sa trace à la Révolution française avec le pillage des églises.

Aujourd’hui, il en reste des traces tangibles : l’église se situe précisément dans la rue de la Pie Voleuse, et une légende locale raconte qu’un vitrail y aurait été érigé en sa mémoire.



Gioachino Rossini
Portrait par Vincenzo Camuccini.
Museo Teatrale alla Scala, Milan.
Domaine public · Wikimedia Commons.

LA SERVANTE DE PALAISEAU

Rossini au cinéma

La petite servante de Palaiseau ne s’est pas fait oublier. Même si la pièce de théâtre se joue rarement, la musique de Rossini, c’est-à-dire l’ouverture de l’opéra La Pie voleuse, hante le cinéma depuis 1938 jusqu’à aujourd’hui.

En effet, nombreux sont les grands réalisateurs qui choisissent cette œuvre-là de Rossini pour coller à leur univers, sans compter les séries télé.

Jugez-en plutôt !

En 1938, Walt Disney ouvre la route avec son court-métrage d’animation Symphonie d’une cour de ferme.

1955 : David Lean fait déambuler Katharine Hepburn dans la cité des Doges pour Vacances à Venise.

1964 : La Pie voleuse, court-métrage d’animation d’Emanuele Luzzati et Giulio Gianini, retrouve sa véritable histoire.

1971 : les premières scènes d’Orange mécanique de Stanley Kubrick s’emparent de l’ouverture de l’opéra de Rossini et marquent les esprits par leur grande violence et l’univers si spécial du réalisateur.

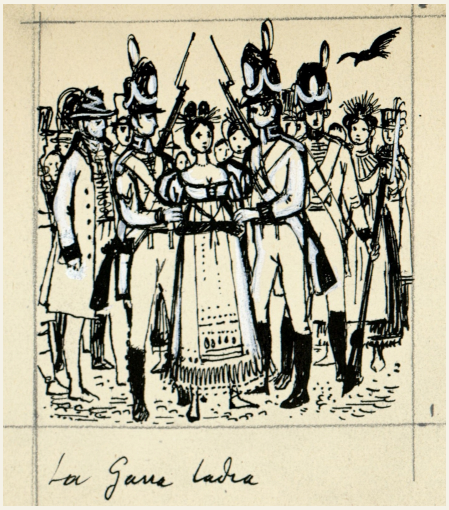
1984 : Il était une fois en Amérique de Sergio Leone, avec Robert De Niro, se grave aussi dans les mémoires les plus cinéphiles.

1987 : Good Morning Babilonia, des frères Taviani, qui raconte, à travers la relation de deux frères, la naissance, les débuts d’Hollywood et ses grands studios, et surtout la construction des décors pour le film Intolérance (Intolerance: Love’s Struggle Throughout the Ages), un film muet majeur réalisé par D. W. Griffith et sorti en 1916, l’emprunte aussi.

2013 : c’est le tour du Cœur des hommes 3. Cette fois-ci, Marc Esposito colle l’ouverture aux musiques additionnelles (source : générique).

Et pour finir, en 2024 : La Pie voleuse, de Robert Guédiguian, sorti en France le 29 janvier 2025 (avec un titre inspiré de l’œuvre).

Et voilà pour le cinéma.



La gazza ladra
Dessin de Peter Hoffer pour une couverture de livret.
Archivio Storico Ricordi, ICON012367.
CC BY-SA 4.0 · Wikimedia Commons.
Reproduction sans modification.

LA SERVANTE DE PALAISEAU

Une mémoire qui demeure

Quant aux séries, je ne citerai que quelques-unes.

Parmi les plus connues, l'ouverture est principalement présente dans Sherlock (la scène du casse de Moriarty), Les Simpson (plusieurs épisodes, notamment Le Chef-d'œuvre de Homer) et Les Soprano. On l'entend également dans des épisodes de Doctor Who, MASH et des séries animées comme Bugs Bunny / Looney Tunes.

Alors, d'une erreur judiciaire et d'une injustice flagrante au XVIIe siècle, notre univers culturel actuel en porte encore la trace et même les séquelles.

Si la plupart des gens connaissent du moins les premières notes de La gazza ladra, je ne puis être certaine qu'ils en connaissent la source.

La petite servante de Palaiseau qui, au fil des histoires, entre la France, l'Italie et l'Allemagne, change de prénom, s'appelant à tour de rôle :

Dans la pièce de théâtre (1815), La Pie voleuse, ou la Servante de Palaiseau de Caigniez et Baudouin d'Aubigny : Annette, servante du fermier Gervais.

Dans l'opéra (1817), La Gazza Ladra de Gioachino Rossini : Ninetta, domestique chez la famille Vingradito.

Dans les variantes allemandes : dans le théâtre et les traductions lyriques germanophones (Die diebische Elster), son rôle reste celui de la jeune servante (Dienstmädchen) innocente, portant le nom d'Annette (d'après la pièce française) ou Ninetta (d'après l'opéra). Ou bien Marie dans le conte La Corbeille de fleurs.

Malgré tout cela, on ne connaît pas vraiment le véritable prénom de la servante de Palaiseau. Certains ont avancé l'hypothèse qu'elle s'appelait en fait Marguerite.

Quoi qu'il en soit de sa véritable identité, la servante de Palaiseau aura laissé sur cette terre autre chose que ses larmes amères.

De cette triste histoire aseptisée (puisqu'elle n'est pas exécutée) par ceux qui s'en sont inspirés, il ne reste désormais rien de concret, à part quelques archives originales, principalement conservées aux Archives municipales de Palaiseau ou à la Bibliothèque nationale de France.

L'injustice se conjugue à tous les temps et est de toutes les époques et parfois, seulement parfois, elle devient culture.

Helena Mora


LA GAZZA LADRA
MELODRAMMA
DA RAPPRESENTARSI
NEL
R. I. TEATRO ALLA SCALA
La primavera dell' anno 1817.
MILANO
DALLA STAMPERIA DI GIACOMO PIROLA
dirincontro al detto R. I. Teatro.

La gazza ladra
Frontispice du livret, Milan, 1817.
Gioachino Rossini et Giovanni Gherardini.
Domaine public · Wikimedia Commons / Internet Archive.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · AUX ORIGINES

Ces nuits à l’écouter

« Lorsque je la lis, j’entends sa voix. »

Il y a des souvenirs d’Helena que j’ai d’abord entendus autour de ma table, bien avant de les lire dans nos pages.

C’était en 2014. Avec Helena et Johan, nous portions les projets de notre association EVA POWER, engagée contre les violences faites aux femmes. Nous accompagnions des femmes, parfois avec leurs enfants, pour les aider à porter plainte, trouver un hébergement et se reconstruire. Certaines journées nous bouleversaient profondément. Le soir, je lui disais souvent : « Passe à la maison. »

Nous dînions, nous parlions, puis elle commençait à raconter.

Une histoire en appelait une autre. Nous voulions connaître la suite, nous lui posions des questions. Elle retrouvait un détail et nous partions dans des fous rires. Parfois, il était cinq heures du matin et nous étions encore là. Après ce que nous avions traversé dans la journée, ces moments nous faisaient un bien immense.

Les années ont passé, et ses histoires nous ont accompagnées. À la maison, au téléphone, chez elle, mais aussi pendant nos voyages ensemble. Où que nous soyons, une conversation pouvait faire revenir un souvenir. Je l’écoutais et je découvrais encore quelque chose de sa vie.

J’aimais sa façon de raconter. Elle pouvait me faire rire, puis m’émouvoir quelques instants plus tard lorsqu’elle parlait d’une personne qui lui avait été chère. À travers ses souvenirs, j’apprenais aussi à mieux la connaître. Je comprenais certains de ses attachements, ce qui l’avait marquée, ce qu’elle gardait encore en elle.

Un jour, je lui ai dit : « Helena, il faut que tu écrives tout ça. Avec tes photos et tes anecdotes, on pourrait faire un livre. »

Je ne voulais pas que ces histoires se perdent. J’avais tellement de plaisir à les entendre que j’imaginais déjà celui que d’autres auraient à les découvrir.

Nous en avons parlé, nous en avons ri aussi. Nous avions tant de projets, chacune notre agence, nos vies bien remplies. Ce n’était pas encore le moment. Mais cette idée est restée avec moi.

J’avais vu ses classeurs de photos. Nous les regardions ensemble et je retrouvais les visages dont elle m’avait parlé. Une image suffisait pour qu’elle raconte à nouveau. Je savais combien de souvenirs accompagnaient ces photographies,

combien de choses elle seule pouvait encore en dire.

Alors, je lui ai proposé de leur ouvrir une place dans Passion Magazine.

La Boîte à souvenirs d'Helena a commencé dans le numéro 8.

En découvrant ses mots dans nos pages, j'ai repensé à cette idée née en 2014. À nos soirées avec Johan, à nos voyages, à toutes ces conversations au fil des années. Cela m'a touchée de voir ces souvenirs devenir des récits que vous pouviez, à votre tour, découvrir.

Aujourd'hui, je lis son histoire avec César. Je souris à cette pièce de cinq francs glissée dans sa main. Je pense au dessin sur la nappe, à ce cadeau qu'elle a gardé puis perdu. Et quand elle raconte sa mort, je sens combien cette amitié est encore présente.

C'est cela qui me touche dans sa plume. Je retrouve Helena dans ses mots. Celle qui rit en racontant une scène, qui se souvient d'une parole et qui, parfois, laisse apparaître combien quelqu'un lui manque.

Pour moi, cette Boîte à souvenirs est précieuse parce qu'elle contient une part de mon amie. Des moments que je n'ai pas vécus avec elle, mais qu'elle m'a confiés au fil de ceux que nous avons partagés.

Lorsque je la lis, j'entends sa voix.

Et je retrouve notre table, Johan, nos rires. Je retrouve aussi nos voyages et ces conversations que nous prolongions sans voir le temps passer.

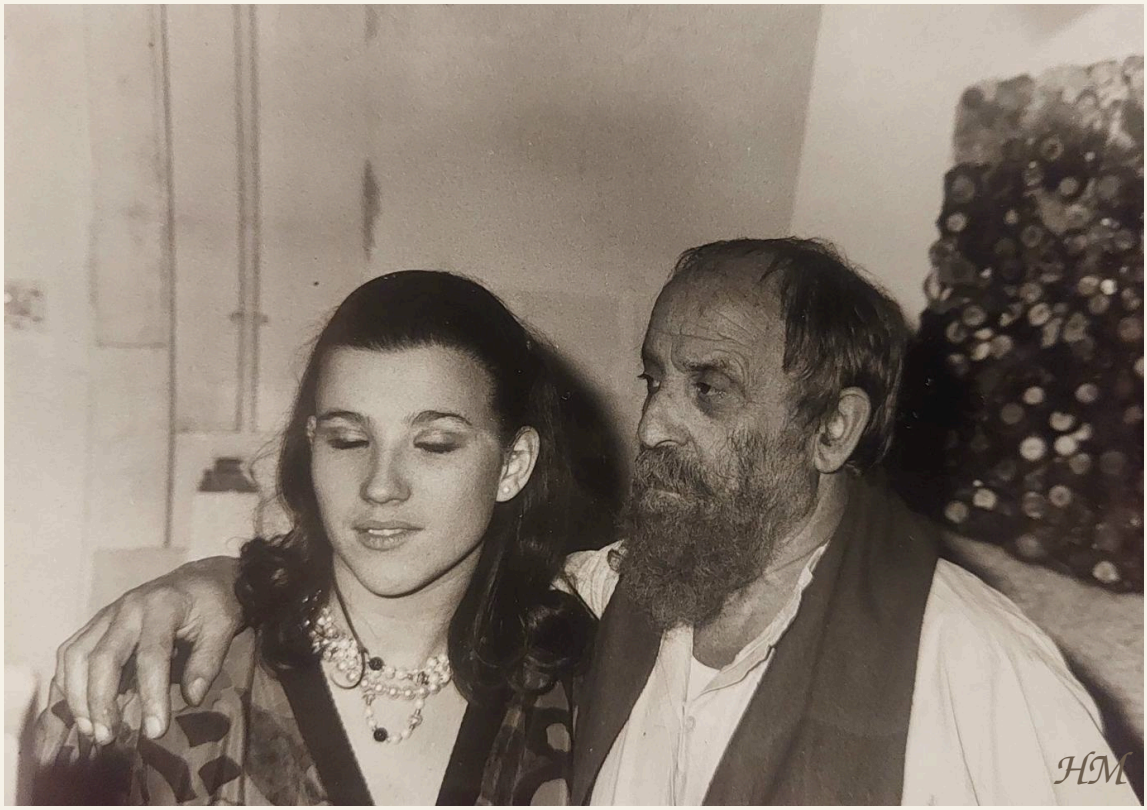
J'espère qu'en la lisant, vous ressentirez un peu de ce que j'ai éprouvé toutes ces années : le bonheur de l'écouter, et l'envie qu'elle continue.

Samira Maggio

LA BOÎTE À SOUVENIRS · HELENA MORA

Avé César

UNE AMITIÉ AU-DELÀ DES APPARENCES



Helena et César, vers 1989. Archives personnelles d'Helena Mora.

Il avait l'accent méridional et chantant d'un personnage de Pagnol, le visage d'un Auguste Rodin, les yeux espiègles d'un enfant malicieux.

Vêtu de noir comme un moine sans capuche.

Il s'amusait de tout et, de toutes les matières, en faisait des œuvres d'art.

Il avait le prénom d'un empereur romain et la stature aussi d'un grand sculpteur, l'un des plus grands du XXe siècle, car il savait dompter la matière.

D'abord par nécessité, le marbre et la pierre coûtant trop cher.

Il était né le 1er janvier 1921 à Marseille.

Il prenait comme matériel de travail tout ce que nous n'aurions jamais imaginé.

Les greniers de nos grand-mères regorgent des matières dont se serait servi cet artiste.

Plus tard, le regretté Maurice Casanova, ex-directeur du Fouquet's et grand ami de César, me confiera :

— César est un amoureux de la matière.

Son atelier, que j'ai bien connu, était installé dans une sorte d'immense hangar et ressemblait à la caverne d'Ali Baba : un vrai bazar, sculptures et compressions de tous genres se faisant face.

César était un bon vivant qui appréciait une bonne table et qui savait faire plaisir à ses amis, dont Lino Ventura qui cuisinait pour leur petite bande de succulentes pâtes à l'italienne.

C'était un homme qui se moquait avec habileté des grands de ce monde et surtout du snobisme d'avoir ou non une œuvre de lui.

Parfois, il me disait :

— Regarde-moi ces couillons, ils ne comprennent rien à l'art !

LA BOÎTE À SOUVENIRS · AVÉ CÉSAR

Il avait eu comme professeurs autrefois Marcel Gimond, qui était notamment un élève d'Aristide Maillol, Alfred Janniot, qui avait été formé par Jean-Antoine Injalbert, et Henri-Georges Adam, qui avait débuté la sculpture avec le soutien de Picasso.

D'ailleurs, lorsque nous dînions en tête-à-tête au restaurant, je buvais ses paroles lorsqu'il me parlait de Rodin, ou de Dalí, ou même de Picasso.

Mais avant d'aller plus loin, voici comment nous nous sommes connus.

Julio Iglesias donnait une série de concerts au Grand Rex, à Paris, du 9 au 27 janvier 1985. J'étais là les quatre derniers jours.

J'étais alors correspondante de presse pour un très grand magazine portugais et, depuis plusieurs jours, je suivais Julio Iglesias qui s'était installé à l'hôtel Intercontinental.

Je faisais pratiquement partie de son staff composé de ses musiciens, ses potes d'enfance et les femmes de ceux-ci, sans oublier son père, le docteur Iglesias. Tout ce petit monde, environ 70 personnes, occupait un étage entier de l'hôtel.

À la fin du concert, comme j'en avais pris l'habitude, j'allais rejoindre Julio dans sa loge où le Tout-Paris allait le féliciter. C'est alors qu'un jour, je vis un petit homme tout habillé en noir, aux cheveux et à la barbe grisonnants, qui tenait fermement la porte donnant sur les coulisses.

Pensant qu'il s'agissait là d'un portier à l'âge de la retraite, je lui mis dans l'autre main une pièce de 5 francs.

Il me regarda en riant puis déclara avec humour :

— C'est tout ce que je vaux ? C'est bien la première fois qu'on me paye à ma juste valeur.

Puis il éclata de rire.

C'était César Baldaccini, connu sous le nom de César.

De là date notre amitié qui a duré jusqu'à sa mort.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · AVÉ CÉSAR



César signant l’œuvre à la boîte de fromage et aux allumettes. Vers 1989. Archives personnelles d’Helena Mora.

Un jour, un grand champion de ski français dont je tairai le nom par égard pour lui se pointa à son atelier.

Il voulait une œuvre de César, mais une œuvre inédite.

Qu’à cela ne tienne, César me fit un clin d’œil malicieux puis prit une grande toile qu’il badigeonna de colle blanche. Il alla à son frigo et revint avec une boîte vide de fromage, qu’il colla sur la toile en donnant un gros coup de poing dessus.

Puis il revint avec une boîte d’allumettes et étala les allumettes sur la toile en leur tapant dessus. Enfin, il jugea de l’effet et, content de lui, signa son œuvre tandis que le champion lui tendait un chèque en blanc.

J’avais envie d’exploser de rire, mais je me retenais.

Lorsque le champion fut parti avec son chef-d’œuvre sous le bras, César me regarda sérieusement et me dit :

— Tu vois, ça, c’est le snobisme, je déteste ça… mais il faut bien vivre, dit-il en agitant le chèque devant mes yeux.

Je ne sus jamais le prix de la boîte de fromage et des allumettes, certainement les plus chères du monde. Mais j’ai appris ce jour-là que mon ami n’était pas dupe de toutes les flatteries dont on le couvrait dès qu’il pointait son nez à une soirée. Et il en fréquentait pas mal : c’était un peu ses relations publiques.

Je me souviens que lorsque je l’invitais à l’inauguration du moindre piano-bar, il venait me soutenir, toujours fidèle.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · AVÉ CÉSAR

Un jour aussi, nous mangions des huîtres au Bœuf sur le toit avec une de mes amies d'enfance de passage à Paris. Il voulut m'expliquer les travaux qu'il effectuait dans son atelier et surtout dans les WC.

Il traça alors sur le papier blanc de la nappe tout le schéma des tuyaux.

Tout à coup, je sentis derrière nous tout un bataillon de serveurs qui attendaient pour desservir.

Sans se troubler le moins du monde, César signa son dessin, me le dédicaça puis demanda des ciseaux.

Il découpa soigneusement le dessin et me le remit en disant :

— Tiens, Helena, ça vaudra peut-être quelque chose quand je ne serai plus là.

J'ai gardé longtemps le dessin, puis, au gré des déménagements, je l'ai perdu. Je l'avais mis derrière un tableau.

Un soir, je rentrais chez moi, juste après le dîner des Césars au Fouquet's, quand le téléphone retentit.

C'était César, furieux, littéralement hors de lui, qui me hurla :

— Ce mec n'a aucun respect pour l'art ni pour moi ! Traiter ma sculpture d'objet sexuel… Il est minable !

Il parlait de Serge Gainsbourg qui était monté sur scène embrasser sa fille Charlotte, qui venait d'avoir le César du meilleur espoir féminin pour L'Effrontée, et qui, provocateur comme toujours, avait mimé un objet sexuel avec la sculpture de César.

César n'en revenait toujours pas, la colère l'étouffait.

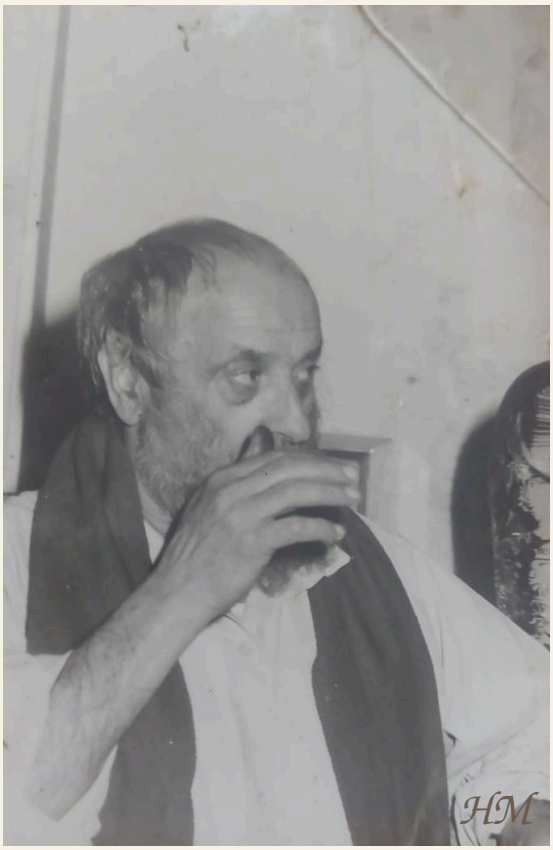
— Tu lui diras que c'est un con ! continuait-il.

— Mais César, je le connais peu, répondis-je.

— C'est pas grave, tu lui diras quand même.

Jamais je ne l'avais entendu comme ça.

Le geste de Gainsbourg, qui était juste un geste de provocation comme il avait l'habitude d'en avoir, surtout devant la presse, l'avait vraiment touché.



Un instant avec César, vers 1989. Archives personnelles d'Helena Mora.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · AVÉ CÉSAR



Un regard de César vers Helena, vers 1989. Archives personnelles d'Helena Mora.

Lorsque César est parti le 6 décembre 1998, je n'étais pas en France.

J'ai senti une immense douleur et un vide abyssal. J'avais l'impression qu'il emportait avec lui tout mon monde.

Un monde où l'art avait un sens et où l'amitié véritable était la règle.

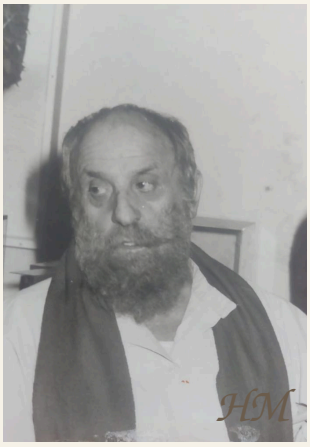
César m'a appris à voir au-delà d'une œuvre, il m'a appris combien le monde des paillettes était éphémère et vide.

Avé César ! Même faisant partie de ce microcosme parisien, il connaissait sa valeur réelle et son talent, et n'était pas dupe des flatteries.

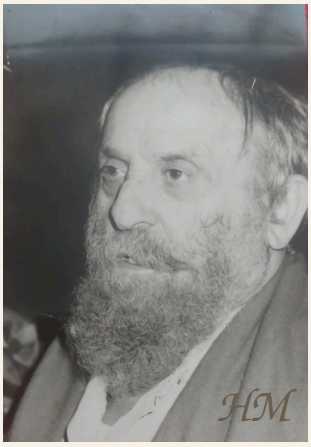
Une jeune journaliste d'à peine la vingtaine qui lui glisse une pièce en le prenant pour le portier, cela l'a amusé et il a voulu la revoir.

Quelques jours plus tard, il me téléphonait.

Dans ce monde où tout est paraître, peut-être qu'à l'époque ma sincérité lui a apporté un peu de fraîcheur.



César, vers 1989.



César, vers 1989.

Texte : Helena Mora
Mise en page : Samira Maggio
Photographies : archives personnelles d'Helena Mora.

Helena Mora

LA BOÎTE À SOUVENIRS · HELENA MORA

Julio Iglesias

La solitude de l'idole



Helena et Julio Iglesias dans sa loge, au Grand Rex, janvier 1985. Archives personnelles d'Helena Mora.

Julio Iglesias se produisait au Grand Rex à Paris en janvier 1985 (du 9 au 26 janvier, soit près de trois semaines) dans le cadre de sa tournée mondiale Julio Iglesias World Tour. Il était sous contrat avec Coca-Cola : en 1984, la marque lui avait offert un contrat publicitaire mondial historique (estimé à 10 millions de dollars, et souvent cité à hauteur de 100 millions avec le sponsoring global de ses tournées sur 3 ans) pour riposter au partenariat entre Pepsi et Michael Jackson.

C'était ainsi que je l'avais connu. J'étais alors correspondante de presse pour un grand magazine d'une star de la télé portugaise à qui j'avais promis une interview de Julio Iglesias.

Réussir une interview avec Julio Iglesias dans ces années-là était presque impossible. L'idole n'aimait pas rester tranquille et préférait parler en faisant d'autres choses. Le suivre était encore plus compliqué : il était plus que gardé et, devant sa suite, « le boudoir de l'Impératrice », se tenait un policier. Avec lui, à l'hôtel Intercontinental à Paris, étaient aussi installés son père, son frère Carlos, qui gérait toutes ses affaires, et sa fille Chabeli, qui, à l'époque, n'avait que 13 ans. C'était le « clan Iglesias », comme le nommaient les journalistes que je voyais défiler pour l'approcher.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · HELENA MORA

Quatre jours dans le clan Iglesias

Mais j'arrivais enfin à mon but. Son père, le docteur Iglesias, me parlait de son « Julito » avec tendresse et ses amis de toujours, Pepe Guindi et Pedro, ne le lâchaient pas d'une semelle. Et que dire de Julio Iglesias à ce moment-là ? Qu'il était un homme plein de charme et d'humour, sensible et gentil. Oui, parce que j'avais dû le suivre pas à pas pendant quatre jours et j'avais appris à connaître l'homme derrière la star adulée : un homme plein de tendresse, fragile et simple, prisonnier d'une vie qui appartenait de plus en plus aux autres.

Paralysé pendant 24 mois quand il faisait partie du Real Madrid, Julio avait récupéré de cet immense choc et avait construit une autre vie, celle qui donnerait naissance à tous ses succès et à sa gloire. Derrière lui vivait une multitude de gens qui allaient de son secrétaire particulier, Pancho Navas, à son compositeur espagnol, Daniel Dany, en passant par son chorégraphe personnel, Walter Painter, son attaché de presse, Fernando Sánchez Martínez, ainsi que ses musiciens et choristes. Ils le suivaient partout, jusqu'à son havre de paix, sa maison de Miami sur l'île d'Indian Creek, où il se reposait de toutes ses tournées à travers le monde. La maison ressemblait à un palais encerclé de palmiers, de près de 1 400 mètres carrés, qui avançait jusqu'à l'océan. Sur les murs trônaient ses disques d'or et de diamant, qui correspondaient à l'époque à 20 millions de disques vendus. Ne vous y méprenez pas : bien qu'invitée par le docteur Iglesias en personne, j'avais décliné l'invitation, mais je l'avais laissé me décrire cet endroit fabuleux où je savais déjà que je n'irais pas.

Vous seriez peut-être surpris si, au fond de tout ça, je vous disais en souriant que Julio Iglesias n'était pas non plus un loup solitaire. Il n'avait presque jamais de moments à lui et son agenda était rempli jusqu'aux années 2000 — et je vous rappelle tout de même que nous étions en 1985. Considéré à cette époque-là comme le chanteur le mieux payé au monde, Julio était aussi un brillant homme d'affaires, généreux : il plaçait tous ses amis. Ainsi, certains géraient sa marque de chaussures et d'accessoires (ceintures et cravates), tandis que d'autres géraient un label ou de l'immobilier, le tout, bien sûr, supervisé par son frère Carlos.

Adulé par tous, on sentait en lui cette envie d'être aimé et d'aimer en retour. À travers ses chansons, il aimait des milliers de femmes. On disait même qu'il avait plus de 4 000 noms de femmes, partout dans le monde, prêtes à passer une nuit dans ses bras. Mais ses plus belles chansons avaient été écrites pour son ex-femme, Isabel Preysler, devenue marquise de Griñón, mère de ses enfants Chabeli, Julio José et Enrique — celui-là même qui serait à son tour la coqueluche des jeunes filles. Plus tard, il se remarierait et aurait d'autres enfants.

J'avais tout fait dans les normes : j'avais demandé une lettre d'accréditation à mon directeur, Carlos Cruz, éminent journaliste de la télévision portugaise, que j'avais remise à son attaché de presse. J'avais suivi Julio partout, des galas de Régine aux dîners chez Maxim's avec Nabila Khashoggi, jusqu'aux fins de nuit chez Régine où l'on dînait des pâtes. Il s'était tellement accoutumé à ma présence dans son staff qu'un soir où je n'étais pas encore en coulisses, il demandait où j'étais.

LA BOÎTE À SOUVENIRS · HELENA MORA

Le dernier soir

Mais ma patience avait des limites : c'était le dernier soir et je n'avais pas encore pu avoir ne serait-ce que cinq minutes seule avec lui. Le Tout-Paris des grands soirs était là, c'était sa vraie consécration, mais moi, j'avais promis une interview à mon magazine et, malgré mes 21 ans, je n'avais pas l'habitude de faillir à ma parole. Qu'à cela ne tienne, c'était ce soir-là ou jamais ! La plus grande difficulté était que Julio avait signé un contrat miraculeux avec Coca-Cola qui avait un regard sur tout, donc c'étaient eux aussi qui géraient la presse.

Je laissais donc le Tout-Paris s'engouffrer dans la loge bleu azur de l'idole et j'attendais que tout ce monde parte par grappes bruyantes. Et là, au moment où son habilleuse rangeait son costume gris anthracite qui allait s'aligner à côté de tous les autres costumes de la même couleur, je le laissais enfiler son manteau de fourrure — qu'il avait acheté quelques jours plus tôt chez un grand fourreur parisien en même temps qu'il avait fait cadeau du même modèle à la moitié de son staff — et, très vite, vlan, je fermais la porte.

Dans le miroir, j'apercevais son attaché de presse qui n'avait pas encore quitté la loge et qui me regardait, surpris de mon audace, mais amusé aussi. Julio, lui, me couvait du regard en souriant. Soudain, entra dans la loge une magnifique jeune femme tahitienne aux cheveux noirs pleins de boucles qui tombaient sur une élégante robe rouge. C'était Maria Vaitame, qui avait été sa compagne pendant deux ans — la même qui, plusieurs années plus tard, dirait des horreurs sur lui avant de se ressaisir, mais trop tard : la rumeur circulerait malgré tout.

Julio demanda alors une bière. Il en buvait toujours une avant d'entrer sur scène et une autre en sortant. Il savait qu'après l'interview, sa nuit n'était pas encore finie : il devrait encore sourire à un tas de gens lorsqu'il irait dîner chez son amie Régine. De Paris, il ne verrait que la muraille de ses fans qui encerclait constamment sa limousine. Chez Régine, il ne pourrait même pas danser, répondant à tous avec amabilité. Vers 2 heures du matin, il retournerait à l'hôtel se coucher en espérant n'avoir aucune femme dans son lit, aucune qui aurait réussi à graisser la patte au personnel de l'hôtel pour se glisser dans ses draps. J'avais vu, de mes propres yeux vu, une dame de haut rang être jetée dehors de l'hôtel pour avoir tenté de finir dans son lit.

N'empêche que cette vie de star, toujours la même, était monotone. Peut-être pensait-il cela pendant qu'il attendait patiemment mes questions. « La vie d'une star est une vie prisonnière » : j'aurais pu le lui demander, mais je ne l'ai pas fait car, au cours de ces quatre jours, j'avais déjà vu et compris la réponse.

Helena Mora

RENCONTRE · LE SOUVENIR D’HELENA

Obrigada, Ronaldo !



Helena Mora et Cristiano Ronaldo · Archives personnelles.

Le prince du foot quitte la sélection portugaise. Avec toute sa fougue de gagner, ce pied magique qui a marqué tant de buts, ses mains qui ont porté tant de coupes et ses cinq Ballons d’or… Cet homme qui a fait rêver tant de gamins :

« Plus tard, je voudrais être comme Ronaldo ! » disaient-ils en arborant fièrement leurs maillots floqués du numéro 7 et de son nom en noir, bien visible, comme s’ils portaient sur le dos un talisman.

Cristiano Ronaldo est, pour tous les Portugais, un bout du drapeau, un trésor national, un morceau du rêve de la patrie. Ce dieu du stade est né sur une île magnifique, pleine de fleurs et de volcans, dans une famille modeste qui lui a appris les vraies valeurs de la vie : la famille avant tout et l’humilité.

Enfant chéri de sa patrie mais aussi de tous les aficionados du foot, Ronaldo fait ses adieux au maillot portugais, tout en poursuivant sa carrière en club. Et c’est, comme un de ses légendaires buts, un tir en plein cœur.

Vingt-trois ans sous le maillot portugais, au sein d’une carrière professionnelle commencée en 2002 et jalonnée de plus de trente trophées majeurs. Un parcours qui ne laissera personne indifférent.

RENCONTRE · LE SOUVENIR D’HELENA

Un après-midi à Cannes



Helena Mora à Cannes · NRJ Music Awards 2012.

Un après-midi à Cannes, pendant les NRJ Music Awards, je me trouve dans un grand hôtel avec une amie. En sortant de l’hôtel, je vois Cristiano Ronaldo assis par terre sur des marches devant l’établissement ; un ruban rouge le sépare de la foule. Il est là, seul, l’homme le plus adulé du foot de sa génération, et… il attend son manager !

Alors, moi, je vais vers lui, lui parle en portugais le plus naturellement du monde. Il me raconte qu’il est venu pour sa sœur chanteuse. On discute, on rit, on s’amuse du pompeux de cette cérémonie, je lui parle de Paris. Je lui dis que je ne comprends rien au foot, je lui dis que pour moi, c’est toute une équipe de mecs en short qui courent derrière un ballon : « On donne un ballon à chacun et on a la paix ! »

Il rit à s’en décrocher la mâchoire, il est détendu. Moi, assise à ses côtés, mon amie nous a rejoints.

« On donne un ballon à chacun et on a la paix ! »

RENCONTRE · LE SOUVENIR D’HELENA

Le souvenir d’une rencontre

Mais la magie s’achève. Ronaldo nous présente son manager, pas très volubile, qui nous prend d’abord pour des groupies. Mais Ronaldo rectifie :

« Elle est journaliste et son amie organise des soirées. »

Le manager redescend d’un cran, dévoilant un sourire Pepsodent. Il nous fait quand même la photo souvenir ; heureusement que Ronaldo et nous avions déjà échangé nos coordonnées avant, car avec ce rempart-là, cela aurait été impossible !



Cristiano Ronaldo · Photographie transmise par Helena Mora.

On promet de se revoir. Je m’étais à peine avancée sur les pronostics de la soirée, je n’avais pas tout faux, mais… heureusement que je n’étais pas pronostiqueuse de foot !

Évidemment, on ne s’est pas revus à Paris, mais je suis restée sur cette image du grand joueur assis par terre et de son sourire franc d’enfant élevé parmi les fleurs, qui passait son temps à shooter contre le mur de la maison où sa mère était domestique, qui a conquis le monde et est devenu la fierté du Portugal.

Pour tout cela et pour tout le reste :

Obrigada, Ronaldo.

Helena Mora

CHRONIQUE / HELENA MORA

Cristiano Ronaldo

Plus qu'un Ballon d'or et un Soulier d'or… un cœur en or

Cristiano Ronaldo a versé des millions d'euros tout au long de sa carrière à des causes humanitaires, notamment pour des hôpitaux pour enfants, des centres de recherche contre le cancer et des victimes de catastrophes naturelles, tout en soutenant régulièrement des programmes de l'UNICEF et de Save the Children.

Il a principalement versé ses dons vérifiés à des hôpitaux portugais, au Comité international de la Croix-Rouge et pour financer des soins pédiatriques individuels. Concrètement, il a notamment financé à hauteur d'un million d'euros des unités de soins intensifs au Portugal durant la pandémie de Covid-19, remis 100 000 € de la part de l'UEFA à la Croix-Rouge, payé l'opération d'un bébé de 10 mois (83 000 $) et soutenu financièrement le centre de lutte contre le cancer ayant soigné sa mère.

Le montant total exact de ces dons caritatifs n'est pas connu officiellement, car il fait de nombreuses contributions discrètes, mais ils sont estimés à plusieurs dizaines de millions d'euros au total (entre 1 et 5 millions de dollars par an). Ses principaux dons publics incluent notamment la vente aux enchères de son Soulier d'or (environ 1,5 million d'euros pour des écoles à Gaza) et d'une réplique de son Ballon d'or (environ 600 000 € pour la fondation Make-A-Wish), ainsi que le financement de soins hospitaliers et d'aides d'urgence (dont 1 million d'euros pour les hôpitaux portugais durant la pandémie de Covid-19).



Cristiano Ronaldo et le Ballon d'or

Cristiano Ronaldo est le champion le plus généreux, ouvrant toujours son cœur et sa bourse aux plus démunis. Derrière lui, Lionel Messi, LeBron James et John Cena figurent également parmi les athlètes les plus généreux et engagés dans des actions caritatives.

Si Cristiano n'a cessé, tout au long de sa carrière, de briller sur le terrain de football, ses actions humanitaires sont encore plus lumineuses que lui. Il a sauvé des vies par ses immenses dons et la grandeur de son âme, et en a réconforté plus d'un.

Un héros, dans l'imagerie populaire, est celui qui sauve. Et Cristiano a sauvé, donc il est un héros. Ce titre lui revient de plein droit. Un héros moderne n'a besoin ni de la panoplie de Batman ni du justaucorps de Spider-Man. Il a juste besoin d'être lui-même et de regarder autour de lui.

Et si on me demande un jour ce que je préfère chez Cristiano Ronaldo, je répondrai sans hésiter que c'est sa profonde empathie et son immense générosité.

Helena Mora

PASSION MAGAZINE

Dans chaque histoire, il reste toujours une âme.

Passion Magazine

Marquise Invest

Cliquez ou scannez pour découvrir nos numéros et nos actualités.

GOEAST BUSINESS CLUB

CM AGENCY

Helena Mora

Samira Maggio

Michel Soyer